

Le cycle des chartistes

QUATRE DAMES EN BATEAU

René Biberfeld

Chapitre I

MON DIEU QUEL HOMME, QUEL MÉCHANT HOMME

JOSIANE GERBILLE, née Clinette, ne peut s'empêcher, quand elle pense à son époux, de chanter dans sa tête, sur l'air du *Petit Mari* : "Mon Dieu quel homme, quel méchant homme" . Le souvenir d'une ronde enfantine. Mais ce ne sont plus les mêmes paroles.

*Josiane s'est donné un galant
Mon Dieu quel homme, quel méchant homme,
Josiane s'est donné un galant ;
Mon Dieu quel homme, qu'il est méchant.*

Alain Gerbille étant de taille moyenne, elle n'a aucune chance de le perdre dans un grand lit, de le chercher avec une chandelle, de mettre le feu à la paille, de le trouver tout rôti, et que, placé dans une assiette, un chat le prenne pour une souris.

Si elle s'est en son temps laissé embarquer par un petit cachetier qui faisait ses classes au *Centre Ouest Républicain*, c'est parce qu'il avait l'art de trouver le mot qu'il fallait au moment où il le fallait. Une qualité vite remarquée par son chef qui avait l'œil et du nez. On pouvait faire sauter au petit drôle la case coupeur de dépêches pour l'envoyer directement au tapis. Il savait déboulonner le témoin le plus inhibé, et repérait les bons clients avant même que les collègues eussent l'idée de tourner la tête. Mais, dès qu'il s'agissait de mettre la chose sur un papier, il avait si peu de talent que, même dans ce milieu, on était forcé de s'en apercevoir. Passé maître dans l'art de mettre l'interlocuteur à l'aise, il souffrait mille morts à l'idée d'avoir à aligner deux phrases qui se tiennent. Norbert Larousse, le rédacteur en chef de cette honorable torche, affectueusement surnommé le GUL (Grand Usuel Larousse) par son équipe, demandait à l'un de ses chroniqueurs de faire le nègre, et à l'inverse du

nègre ordinaire, celui-ci ne se gênait pas de signer le pensum de son nom, après avoir sécrété le nombre de caractères requis. Et le Gul apaisait les aigreurs du pataud en lui accordant une rémunération aussi importante qu'au signataire de l'ours.

La famille d'Alain Gerbille était quasiment comme cul et chemise avec celle de Josiane Clinette. Il s'ouvrit un jour de son petit problème chez les Clinette, en présence de Josiane, qui comptait entrer à l'École des Chartes. Celle-ci, qui était bien jeune et quelque peu naïve, lui demande gentiment de lui exposer le contenu du prochain article. Elle se sentait ce jour-là des humeurs pédagogiques qu'elle eût mieux fait d'étouffer. Connaissant l'abîme qui sépare l'oral de l'écrit, elle essaie de l'aider à sortir quelque chose. Elle a beau faire, cela reste à la fois pâteux et confus. Ne doutant pas de la valeur de l'exemple, elle finit par lui faire une démonstration. Il en est effaré : c'est lui, vraiment lui, et pas un autre, et le moins que l'on puisse dire, c'est que ça accroche. Il présente le résultat au Gul, qui se promet d'allumer une chandelle à Lourdes. Comme Josiane n'est pas tout à fait dépourvue d'attraits, il ne peut s'empêcher de la trouver belle. Elle ne s'attendait pas à ce qu'on la trouvât si belle. Mariage dans la foulée, trois enfants coup sur coup pour freiner des humeurs éventuellement vagabondes. Pas question de la laisser végéter dans une grande école. À peine s'il consent à ce qu'elle passe une agrégation, l'essentiel étant qu'elle dispose d'assez de loisirs pour revoir ses copies après avoir corrigé celles de ses élèves. La toile remplissant parfaitement son rôle, elle suit la carrière de son mari, en recevant des informations d'un peu partout. Elle renvoie le propre par le même canal. Le produit est livré au Gul, après ce tour de passe-passe. Alain Gerbille a même eu l'occasion plus d'une fois d'étinceler sur les plateaux, où sa faconde émerveille le public. Il est vrai qu'il n'est pas tenu comme les caricaturistes de montrer en direct ce qu'il sait faire. Il n'a pas caché au journal que sa moitié revoit sa copie. Un euphémisme. Pour apaiser certaines nostalgies, celle-ci ne peut s'empêcher de faire des fiches, de classer, d'esquisser des synthèses, de faire des rapprochements. Il lui est même arrivé de suggérer des sujets. D'abord condescendant : "Chacun son truc, moi le terrain, toi, la plume d'oie", il constate vite qu'il a laissé passer de beaux sujets. Ce n'est pas que Josiane Gerbille soit comme lui dotée d'un flair d'épagneul, mais elle réfléchit comme les cuistres qui ont fait les écoles. Il a d'abord considéré, en son for, le talent de sa moitié comme une insulte, en s'imaginant qu'elle n'avait pour lui aucune considération, puis, tout en sautant sur les aubaines, il a eu l'impression qu'en lui proposant certaines pistes, elle essayait de l'écraser. D'autre part, il estime qu'en renonçant à sa carrière d'archiviste, Josiane ne lui a rien sacrifié du tout, vu qu'il lui a permis de se faire une idée de la vraie vie. La vraie vie présente moins d'attraits

pour elle, tant qu'elle n'est pas entrée dans l'Histoire qui remet nos misères en perspective.

S'il n'est pas assez obtus pour ne pas se rendre compte que sans elle, il ne serait pas considéré comme un des plus grands reporters de son pays, qu'il pourrait essayer de rendre compte des événements les plus spectaculaires sans arriver à produire autre chose que des pétards mouillés, il ne peut s'empêcher de lui en vouloir. Elle a bien essayé de lui expliquer qu'il avait des aptitudes dont elle était parfaitement dépourvue ; elle a une conversation plutôt terne, elle ne sent pas vraiment les situations, elle aurait été ravie de vivre comme un modeste rat de bibliothèque, juste bon à produire des ouvrages savants, et des conférences approfondies devant un public choisi, sa faculté d'aborder simplement des sujets complexes pourraient en faire une excellente vulgarisatrice, si elle en éprouvait l'envie, elle a sué sang et eau pour dominer deux langues en dehors de la sienne, alors que lui, il en baragouine au moins une demi-douzaine, en multipliant les fautes grammaticales et les à peu près ; mais il ne peut s'empêcher de se sentir humilié par la seule véritable supériorité de sa moitié. Son exaspération se traduit par des frites administrées régulièrement, et pas qu'aux fesses. Une technique qu'il tient des gros bras d'un grossium qu'il avait contrarié à ses débuts. Les gifles administrées du bout des doigts, quand on sait y faire, sont bien plus douloureuses que les vraies et laissent moins de traces que les coups. Chaque fois qu'il estime que son épouse affiche un air un peu trop arrogant, il lui en file une, sous prétexte qu'elle cherche à le rabaisser. Un jour, elle n'a pu éviter de lui dire :

– Si nos élèves nous traitaient de la sorte chaque fois qu'on les corrige, notre administration se trouverait dans l'obligation d'ouvrir quelques postes aux concours."

– N'essaie pas de me faire passer pour un tortionnaire.

Il est vrai qu'il ne tombait pas dans la spirale de la violence. C'était un artiste en son genre. Il passait pour un père exemplaire aux yeux de ses enfants, avec qui il jouait et plaisantait, le géniteur attentif et jovial dont rêvent toutes les mères. Pire, il prenait un malin plaisir à porter sa femme aux nues dès qu'il le pouvait, s'extasiant sur sa culture et son esprit, reconnaissant qu'elle l'aidait bien plus que l'on ne pouvait l'imaginer (il se gardait bien de dire à quel point). Elle sentait se refermer sur elle comme un étau de bonhomie, dans la mesure où ce n'était qu'avec elle qu'il se lâchait vraiment. Il allait même, sur les plateaux jusqu'à trouver des formules qu'il n'aurait jamais trouvées devant son clavier. Après deux semaines où il avait été retenu chez des Touaregs au grand effroi du monde civilisé, avant d'être relâché moyennant un somptueux pourboire, il avait répondu à un confrère qui lui demandait s'il avait été maltraité :

– Pas plus mal qu'un détenu ordinaire dans nos prisons, ou qu'un cadre de France Télécom." Même s'il avait pu écrire cette formule, il l'aurait noyée dans une bouillie indigeste.

Ce que son mari ignorait, c'est qu'elle tenait une chronique de ce qui se passait quand ils se retrouvaient ensemble, tous les deux. Le fait qu'elle ne formulait aucune critique, et qu'elle n'émettait aucune plainte, accentuait les effets. C'était sec, c'était nerveux, il y avait comme un rythme. On se serait arraché le livre dans toutes les librairies. Ce texte était dissimulé parmi les cours qu'elle préparait sur son ordinateur, pas besoin de fouiller dans ses fiches pour les retrouver. Il ne s'était pas méfié quand elle avait spécifié devant notaire, que cet ordinateur portable devait revenir à Emmeline Croin, une amie de ses parents qui l'avait un peu aidée quand elle préparait un concours qu'elle n'avait jamais pu présenter. Cette dame n'avait pas été dupe apparemment des amabilités de son mari quand celui-ci chantait ses louanges dans le monde.

– Ton mari est parfait. Il ne cesse de nous le démontrer. Vrai, si tu le quittes, tu auras tous les torts.

Tout juste si Josiane Gerbille était alors parvenue à ne rien lâcher.

Elle s'imaginait son mari en train de remettre l'objet à Emmeline Croin : "Il sera dans de meilleures mains que dans celles d'un éditeur de manuels", sans se douter une seconde du danger qu'il représentait. Il y avait là de quoi intriguer un officier de police judiciaire en cas de mort subite. En tout cas, il aurait tout loisir de savourer la petite surprise si l'envie le prenait de tuer la poule aux œufs d'or.

Cette idée le traversait, faute d'arriver à trouver un autre moyen de l'anéantir. Le plus agaçant, c'est qu'il ne pouvait rien lui reprocher, pas même son abjection, dans la mesure où elle essuyait ces frites administrées au moment où elle s'y attendait le moins, avec la patience d'une sainte face à ses bourreaux, elle montrait alors une effrayante dignité. Elle n'avait même pas menacé de rendre son tablier de nègre, sachant bien à quel point il avait besoin d'elle. Il la soupçonnait de jouer malicieusement cette carte au moment même où elle endurait ses mauvais procédés. Une plainte, un soupçon de révolte lui auraient donné la possibilité d'assurer son emprise. Peine perdue. Elle était juste de plus en plus absente d'elle-même quand ils se trouvaient seuls. Elle étalait à plaisir son aisance sur le clavier. Il lui suffisait à elle de faire courir ses doigts dessus, les phrases se dévidaient sur l'écran sans qu'elle marquât le moindre temps d'arrêt. Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement, comme disait cet imposteur qui faisait semblant d'ignorer que l'énonciation, quelle que soit la qualité des conceptions, cela ne va pas de soi. Il était payé pour le savoir.

Il ne put s'empêcher, quand le Gul lui demanda un papier d'ambiance sur les croisières organisées par *Les Rois Mages*, de proposer à sa femme de l'amener avec lui. Josiane Gerbille frémit : cela voulait dire qu'elle se

retrouverait encore plus longtemps avec lui que d'habitude. Les enfants avaient été à cette occasion disséminés à droite et à gauche à l'occasion des grandes vacances.

Le Gul n'était pas du genre à offrir des croisières à ses baroudeurs, alors qu'il existe tant de conflits dans cette vallée de larmes. Mais *Les Rois Mages* avaient connu quelques malheurs, ces derniers mois, deux navires plantés sur des écueils, un troisième drossé sur une côte au pied d'une falaise par gros temps, trois incendies à la suite d'un court-circuit. Cela rappelait des souvenirs assez récents. Un autre voyageur avait connu de tels désagréments quelques années plus tôt. Normalement, pour participer à ce genre de croisières, il faut s'y prendre assez tôt. Là, il y avait eu pas mal de désistements. *Les Rois Mages* avaient bien envoyé une lettre circulaire pour annoncer à la clientèle que le bar serait gracieusement ouvert, à condition que l'on n'ait pas des goûts de luxe, l'on peinait à réunir un nombre de voyageurs suffisant. Le Gul était curieux de se faire une idée de l'état d'esprit des passagers qui s'embarqueraient dans ces conditions. Il suffisait à Josiane Gerbille d'adhérer à l'association *La Grande Bleue* spécialisée dans les voyages agrémentés d'un vernis culturel, qui avait gardé quelques liens avec le voyageur. *La Grande Bleue* trimbalait des enseignants sur les cinq continents, et promenait ses retraités sur les bâtiments affrétés par *Les Rois Mages*. Faute de gravir au pas de charge les pentes du Machu Pichu, l'on pouvait parcourir, au pas de charge, les rues des capitales côtières, et visiter vite fait bien fait leurs musées. Compte tenu des règles du genre, *La Grande Bleue* était ce qui se faisait de mieux. Alain Gerbille n'aurait qu'à tailler le bout de gras avec le maximum de passagers, et rapporter ses impressions à sa femme qui n'aurait pas besoin de prendre des notes pour se faire une idée. On pouvait faire confiance au journaliste pour fournir le matériel, son épouse était capable de rendre l'ambiance. Cela se présenterait comme un feuilleton. Chaque jour, le *Centre Ouest Républicain* en offrirait un chapitre. Pour éviter tout procès, la chose serait romancée, l'on ne divulguerait aucun nom. Une sorte de roman à clé, où tous les traits de caractère seraient brouillés de sorte que l'on ne puisse identifier personne, tout en ayant l'impression de se trouver en terrain connu. Josiane Gerbille n'avait jamais pratiqué ce genre d'exercice, mais elle était prête à relever la gageure.

Quand Emmeline Croin apprit que le couple partait en croisière, elle sentit comme une odeur de roussi, et mentit effrontément en disant qu'elle salivait à l'idée de s'embarquer dans un hôtel flottant, où l'on ne pouvait pas faire des randonnées à vélo. Elle se concentra avec ses amies, avec lesquelles Josiane ne manquerait pas de faire connaissance. On ne saurait imaginer tempéraments apparemment plus dissemblables. Elle même était toujours sanglée dans sa veste de tailleur, au dessus d'un pantalon sobrement impeccable, Sophie Bernard ferait sensation dans sa

tenue de gitane, avec un filet de pêcheur en guise de châle, Gisèle Pouacre pouvait s'habiller comme elle voulait, elle ferait toujours penser à un Pierrot de Watteau, et la grand Alberta Fiselou donnerait comme des nostalgies aux vieux messieurs avec son air de mannequin des années soixante. Elles s'intéresseraient comme Alain Gerbille aux expériences des passagers. Sophie Bernard consignerait dans un ordinateur portable toutes leurs observations, et s'efforcerait de faire les recoupements nécessaires. En variant leurs centres d'intérêt, elles n'attireraient pas trop l'attention d'Alain Gerbille. Pour l'instant, elles se donnaient un objectif, relever toutes les possibilités qu'offre un bateau de croisière à quelqu'un qui voudrait se défaire de sa moitié.

À première vue, Emmeline Croin ne voit dans cet asile flottant rien qui puisse tenter le gazetier de base. C'est cette absence même de sujet qui l'intrigue. Alain Gerbille est trop occupé à savourer sa propre aisance qu'il ne s'est posé aucune question sur le reportage qu'on lui a demandé de faire. Les papiers d'ambiance ont bon dos. En principe, il faut qu'il y ait une ambiance. Un assortiment de retraités en goguette servis par une armée de grouillots en livrée chic, cornaqués par des organisateurs censés aplanir toutes les difficultés, à qui l'on offre des distractions sous forme d'ateliers, de cours de danse, et de conférences jovialement bâclées par des célébrités venues toucher de gros cachets entre deux escales ; celle du commandant, vers la fin de la croisière, présentera probablement bien plus d'intérêt, il n'y a pas là de quoi passionner les foules. Elle s'en est ouverte à ses amies, deux jours avant le départ, au moment où elles essayaient de mettre sur pied un plan d'action. Alberta Fiselou a demandé quelques précisions sur la personnalité du rédacteur en chef du *Centre-Ouest Républicain*. Avant de se convertir au journalisme, Norbert Larousse s'est engagé dans l'armée, a démissionné à trente-cinq ans, traîné un peu partout en proposant des articles et des photos au plus offrant, le reporter-baroudeur dans toute sa splendeur, refusé de s'attacher à un journal. Il avait dû réunir un assez joli magot pour pouvoir s'offrir le journal qui battait de l'aile. Et peut-être avoir sur les annonceurs potentiels des renseignements assez précis pour les encourager à lui confier leurs réclames. Gisèle Pouacre émet l'idée qu'il a dû, en parcourant le monde, se faire d'intéressantes relations, qu'il dispose peut-être de réseaux dans des milieux pas tout à fait officiels. Emmeline Croin confirme. Le bonhomme suggère aux membres de son équipe des pistes qui donnent des scoops régulièrement repris par les quotidiens nationaux. Sophie Bernard enfonce le clou en imaginant qu'il pourrait se passer quelque chose sur ce bateau.

La brochure présente étrangement la *Marie-Josèphe* comme un petit bâtiment. Pour ces quatre dames, cent soixante mètres de long, vingt-deux de large, trente mètres de haut, six de tirant d'eau, ce n'est pas rien. Sophie Bernard qui songe à la mésaventure survenue au *Vasa*, en Suède,

coulé à peine lancé en l'an de grâce 1628, parce que le roi avait jugé bon de le surélever en ajoutant quelques canons, demande quelques précisions sur la Toile, où elle apprend qu'on assure l'équilibre de l'ensemble en lestant le navire d'une bonne quantité d'eau. Le *Vasa* n'avait que 4,80m de tirant d'eau, mais trop de batteries et un monstrueux château. C'était, ma foi, un beau galion. La *Grande Française*, une caraque prestigieuse construite presque un siècle avant pour faire pièce à l'*Henry Grâce à Dieu*, qui avait 6,10m de tirant d'eau, en avait elle 7,20 : c'est même ce qui l'empêcha de quitter le port du Havre, même par grandes marées. Le *Vasa* avait trois mâts, la *Grande Française* quatre, la *Marie- Joséphe* aucun mais un puissant moteur, quoique d'un tirant d'eau inférieur à celui des deux monstres. Avec ses trente mètres de haut, il ne pouvait concurrencer les grands mâts et la surface vélique de ces malheureuses splendeurs, en revanche, les autres dimensions dépassaient les possibilités de la marine à voile, même si l'*Eagle*, lancé en 1936, avait près de quatre-vingt-dix mètres de long, pour onze-quatre-vingt-dix de large, et un tirant d'eau de 5,20m. Ces considérations peuvent sembler oiseuses, mais Sophie Bernard aimait savoir où elle en était.

On peut compter sur le couple Gerbille pour faire mousser quelques scènes prises sur le vif. Le rédacteur en chef a de l'instinct. Peut-être a-t-il senti que le moment était venu de planter un nouveau marronnier. Présenter régulièrement des voyages organisés aux saisons normalement réservées aux actualités sportives : après le foot et le rugby, l'athlétisme et le Tour de France ; cela peut s'avérer d'un excellent rapport. Pour pimenter la chose, on ne retiendra que les voyages qui peuvent rebuter le client craintif : un voyageur qui a connu des malheurs pour commencer, l'on n'envisage pas sereinement de se voir hélitreuillé ou récupéré par un essaim de vedettes ; des excursions dans des régions au bord de la guerre civile, ou parcourues par des bandes armées en quête d'otages. Les nouveaux aventuriers.

Comme il n'y a pas de petites économies, Alain Gerbille animera un petit atelier-presse. Les vieux apprentis journalistes s'amuseront à classer des dépêches, et il sélectionnera les meilleurs articles. S'il est infoutu d'en rédiger un, il connaît les règles du genre, et sait reconnaître ce qui se fait de mieux dans ce registre. Il ne sera pas logé avec les importants, il se mêlera au petit peuple cossu, capable de lâcher à cette occasion quatre ou cinq milliers d'euros. L'un dans l'autre, les faux frais d'une station balnéaire peuvent vous entraîner plus loin. Les organisateurs tiennent à vous faire voir tant de choses, qu'il reste peu de temps pour s'encombrer de souvenirs. En ce qui le concerne, son nom étant assez connu grâce à son épouse, les voyageurs seront flattés. Et il éprouvera encore moins de mal à les confesser.

Une bonne nouvelle, du moins pour Josiane Gerbille, Armand Languisse remplace au pied levé un conférencier qui s'est bêtement fait renverser à un passage clouté. C'est un linguiste de qualité, qui dispensera ses clartés sur l'histoire de la langue de chaque pays concerné. On se sent tellement plus intelligent quand on l'a écouté ! Quelques bribes d'information s'accrochent longtemps au cerveau de chaque auditeur.

Si c'est une bonne nouvelle pour Josiane Gerbille, c'est qu'il lui est souvent arrivé de le croiser, et même de déguster un café en sa compagnie. Son lycée se trouve juste en face de l'université où officie cet homme charmant qui aime mieux soupirer que se fixer. Quoique séduisant, il n'a jamais réussi à se placer, parce qu'il présente un mélange de douce insistance et de réserve qui fait que l'on s'attache sans songer à conclure. Cela fait dix ans qu'il soupire pour Josiane Gerbille. Il occupe une des cabines réservées aux hôtes dont on attend quelque chose. Un bâtiment pouvant contenir six cents passagers ne se prête guère aux abandons. Mais s'il osait inviter Josiane à voir sa cabine pendant que le mari fait le beau dans son atelier... Il est d'heureux accidents. Et d'autres moins heureux. Ces dames ne peuvent s'empêcher d'y voir un mobile potentiel.

Cela dit, il n'y a pas là de quoi partir sur le sentier de la guerre : Emmeline Croin a cru détecter quelque chose de pas clair dans le couple Gerbille, et l'on envoie un bon journaliste faire un papier d'ambiance dans une croisière probablement sans histoire et sans intérêt.

Il est vrai que le Gul n'a pas été tout à fait honnête. Il est le seul à connaître l'existence d'un groupe ignoré de tous les services de renseignement pour la bonne raison que ses activités sont pour le moins diversifiées. L'un de ses correspondants s'est glissé dans le cercle restreint qui chapeaute des groupes dont les membres seraient scandalisés par les activités d'autres groupes relevant du même cabinet secret.

Le Grand Maître en est Sigurd Binse, un franco-norvégien, qui a, en d'autres temps, montré ses aptitudes d'instructeur dans des pays dont les populations s'obstinaient à s'entre-déchirer. Quand il en a eu assez de s'occuper d'imbéciles qui, au lieu de s'entendre pour faire tranquillement monter les prix, ne cessent de se battre autour des terres rares, il s'est mis à son compte, un compte au demeurant bien fourni, vu que ses employeurs n'ont jamais deviné l'ampleur des pourboires qu'il s'accordait, dans le but de promouvoir ses propres idées. Ses idées étaient simples, pour ne pas dire simplistes. Le monde irait beaucoup mieux si l'on se débarrassait de ses boulets. Il n'avait aucune idée sur ce qu'est une civilisation, fût-elle occidentale, mais il en avait une assez claire sur tout ce qui l'empêche de s'épanouir : les futurs grabataires qui coûtent des fortunes aux communautés, et les importuns de toute farine.

Parmi les importuns : ceux qui rançonnent leurs semblables soit en les effrayant, soit en les escroquant, soit en confisquant, à leur seul profit, ce qui devrait revenir à la communauté ; les trublions qui s'affrontent sans se soucier des balles perdues ; les dévots qui, non contents de chercher à s'éliminer les uns les autres, s'en prennent aux indifférents et se proposent de régenter leurs semblables ; les immigrés qui vivent de redoutables expédients faute d'avoir été à même de se débarrasser de leurs tortionnaires – ce n'était pas une raison pour déranger leurs hôtes, même pas la reconnaissance du ventre !

Si l'on applaudit à des attentats contre des spéculateurs trop heureux, des maffieux qui se croyaient à l'abri, et un roitelet qui se croyait bien protégé – après une répression, il faut le dire, assez féroce – on montra plus de réticences devant le nettoyage de plusieurs banlieues dans l'espace européen, et des massacres de vieillards dans des maisons de retraite. Une seule règle, une fois l'objectif défini, l'opération ne devait pas prendre plus d'une demi-heure sur le terrain. Sigurd Binse citait l'exemple de ce demeuré qui avait tiré sur tout ce qui bougeait, jusqu'à ce qu'on finît par le neutraliser. De jeunes socialistes s'étaient réunis pour engager les autorités à se montrer plus accueillantes. Et la plupart, c'étaient des jeunes qui avaient tout le temps de changer d'idées.

Si certaines actions avaient été bien accueillies, parce qu'elles semblaient le fait d'une gauche armée qui n'avait pas froid aux yeux, d'autres avaient comme des relents de droite radicale. Quant aux opérations contre les vieillards de maisons de retraite, il n'y avait personne qui n'y trouvât à redire.

Il faut dire que les parents de Sigurd s'étaient découvert un même goût pour des drogues diverses, une vie de mendigots errant de squat en squat, et un certain talent pour soutirer quelques pièces aux passants. Leur eût-on proposé un emploi fixe, qu'ils eussent fui en courant. Sa mère était restée attachée à son vieux drôle de père dont la tête grouillait, et qui faisait partie de leur maigre bagage. Pour échapper aux désagréments d'un tel milieu, Sigurd avait dû faire trop vite preuve d'un caractère bien trempé. Quand son père se vantait d'avoir pris la route avant de terminer ses études, il trouvait cela d'un ridicule achevé. Rien à reprocher à la mère, issue de bras cassés qui survivaient comme ils pouvaient. Le père avait pris la peine de se brouiller avec ses parents, la mère n'avait pas eu à le faire. Sigurd avait réussi du premier coup le concours que l'on balance d'entrée dans les gencives de ceux qui veulent soigner leurs semblables, quand il comprit qu'on le considérait comme la future vache à lait de la tribu. Il s'était du coup engagé dans l'armée, après avoir passé d'autres concours, au grand scandale de sa famille de mendigots d'autant moins sensibles au prestige de l'uniforme, qu'ils passaient régulièrement une nuit au poste. Le fils indigne n'avait pas été mécontent de planter là ces claques-dents qui n'avaient d'autre mérite que

celui de l'avoir mis au monde. Il avait dû rincer pour les faire incinérer l'un après l'autre, mais n'avait pas jugé utile d'aller les voir avant.

Les journaux le faisaient rire aux larmes, qui parlaient d'insécurité et d'endettement national. Certains problèmes disparaîtraient si l'on se défaisait des boulets et des nuisibles. Cela représentait en gros un bon quart de la population mondiale, mais il faut bien commencer un jour ou l'autre. Il était prêt à se retrousser les manches, et conscient de l'ampleur de la tâche dont il n'espérait pas venir tout seul à bout. Il se proposait à long terme de créer une société secrète, une sorte d'entreprise de nettoyage, plus efficace que le Kärcher™ qui faisait bander un frénétique. Les guerres lui semblaient le comble de l'absurde, qui déciment les forces vives de la Nation et sont décidées par de vieux fous. Il s'était imaginé dans sa jeunesse une arène où l'on aurait placé Hitler, Ribbentrop et d'autres, en face de Churchill, de Chamberlain, et de leur équipe. Ils auraient été applaudis par une foule de pioupious. La conscription lui semblait une infamie. Le comble de l'horreur, c'était pour lui, les féroces dévots qui envoient des gamins se faire exploser dans les marchés. *Ne fais rien faire à d'autres que tu ne sois prêt à faire toi-même, dans la limite de tes forces* c'était sa devise. Si tu n'en as plus, boucle-la. Il y aurait moins de faucons, si tous étaient tenus de prendre eux-mêmes les armes. Si Nivelles avait pu monter lui-même à l'assaut, il y aurait eu moins de morts à Craonne. Il se flattait d'avoir à son palmarès une dizaine de marchands d'armes, quatre prophètes enragés, une vingtaine de spéculateurs particulièrement nocifs. La mort d'une centaine de roitelets du commerce parallèle avait fait moins de bruit. Quelques poignées d'ancêtres expédiés avait suscité une levée d'inutiles boucliers. Sigurd se faisait un devoir de conduire lui-même autant d'actions qu'il pouvait. Toutes avaient été menées à bien, avec aucune perte. Il ne pouvait pas les diriger toutes. D'autres équipes n'avaient pas montré la même sobriété. Mais le nombre de pertes restait limité. Rétrospectivement, il aurait laissé à d'autres le soin d'éliminer ses parents et son aïeul. Un reste de pudeur. Il avait pris un plaisir particulier à liquider quelques passeurs et quelques meneurs de chiourmes et marchands de sommeil. Plutôt que de s'en prendre aux clandestins, mieux vaut faire disparaître ceux qui les exploitent.

Le Gul n'ignorait pas que ce dangereux original voulait faire un exemple, et avait élu la *Marie-Josèphe* pour sa prochaine opération. Alain Gerbille était le mieux placé pour rendre compte de l'événement. Il ne risquait rien lui-même car il n'entrait pas dans les catégories indésirables. Mais cela ne pourrait qu'accroître l'intérêt du feuilleton. Il ne pouvait pas publier la remarque de Sigurd Binse : "Les nègres ont bien le droit de s'amuser en Somalie, pourquoi pas nous ?" Il faut dire, à la décharge du monsieur que les nègres ne faisaient pas pour lui partie des nuisibles. Il n'avait que du mépris pour les racistes et les sectaires. On

n'est pas un boulet ou un importun de naissance, aimait-il à dire, on le devient. Il avait bien su se prendre en mains, lui. Certains groupes qu'il contrôlait en sous-main n'auraient pas aimé entendre qu'il vaut mieux un immigré qui suit des cours à l'université, ou répare un toit, qu'un zonard bien de chez nous.

La *Marie-Josèphe* ne faisait que balader la crème du sénile, des retraités bien mieux rémunérés que la plupart des actifs, ces respectables anciens n'avaient eu aucun mal dans leur jeunesse à trouver un logement, avaient largement eu le temps de s'en offrir un, ils étaient nés au bon moment, c'étaient les dernières sangsues des Trente Glorieuses, bien décidées à s'incruster le plus longtemps possible dans cette vallée de larmes. On rendrait par la même occasion service à quelques héritiers au bord eux-mêmes d'une retraite beaucoup plus succincte, et à leurs petits-enfants, dès qu'on se serait occupé des enfants. Une bonne saignée de vieux sang ne pourrait que revigorer un sang plus jeune.

Avec tous les renseignements qu'il détenait, le Gul avait les moyens de monter une opération contre ce petit cercle d'aliénés, en n'épargnant que l'infiltré. Ces imbéciles n'avaient pas songé une seconde qu'ils étaient eux-mêmes vulnérables. Des autorités mises au fait auraient perdu trop de temps à se concerter, les services secrets ne songent qu'aux intérêts des gens qui les emploient, les agents d'Interpol n'auraient jamais cru à l'existence d'une telle société secrète. Le Gul jugeait que ce n'était pas à lui d'intervenir, mais que rien ne l'empêchait d'envoyer la bonne personne au bon endroit et au bon moment.

Il est une personne au moins qui avait décelé quelque chose d'étrange. Qu'il s'agisse de liquider un pervers qu'on libère, une bande qui épouvante un quartier, un maffieux dans son repaire, un délocalisateur trop pressé, un banquier touché par démon de la démesure, les pensionnaires d'une maison de retraite, le mode opératoire était le même, un petit commando parfaitement équipé, qu'on ne voit pas venir, qui fait ce qu'il a à faire en moins d'une demi-heure, et disparaît. Toutes ces actions se déroulent dans l'espace Schengen. Il existe une sous-rubrique dans l'ordinateur de Sophie Bernard, que l'on peut consulter après quelques clics sous l'icône : 1/2 h. Les vieilles gens semblent concernées, elle relève de cette catégorie. Et elle compte bien ne pas se laisser surprendre. Elle ne s'est ouverte de ces impressions qu'à ses trois amies, qui ne l'ont pas traitée de paranoïaque. Il ne s'agit pas de s'interroger sur le caractère plausible de ce genre de considération. Il suffit que ce soit possible.

À leur dernière rencontre avant l'embarquement, Gisèle Pouacre a suggéré qu'une maison de retraite flottante représentait une tentation.

– Nous avons déjà le couple Gerbille à surveiller.

– Si nous venions à croiser la route d'un tel commando, dit Alberta Fiselou, après avoir consulté le plan du bateau sur la brochure, l'endroit

le plus sûr, c'est encore une salle de conférence où il n'y a aucune conférence.

– Une demi-heure, dit Sophie Bernard. Mieux vaut que les pensionnaires soient à peu près tous réunis comme aux heures de repas. Ils n'auront pas le temps de visiter les cabines en parcourant les coursives.

La croisière risque d'être un peu plus captivante qu'attendu. Il faudra être attentif au moindre détail.

Si, comme dans l'Océan Indien, une embarcation apparemment innocente dégueule à portée quelques dinghies ultra-rapides, il ne faudra pas se poser trop de questions. Chacun pour soi.

Chapitre II

MAMAN LES P'TITS BATEAUX

LA BROCHURE de la *Marie-Josèphe* présente le bâtiment comme un véritable yacht, un navire à taille humaine. Ces dames avaient émis quelques doutes au vu des dimensions annoncées. Le tonnage, 23 450 t, ça ne leur disait rien. Les 600 passagers, les 300 membres de l'équipage, ça faisait beaucoup pour un yacht. Les 300 cabines n'étaient pas plus rassurantes. Six ponts en réalité, dont quatre pour les passagers. Et l'on ne parle pas des équipements. Sophie Bernard, et Alberta Fiselou se partageaient une cabine, Gisèle Pouacre et Emmeline Croin une autre. Si ce petit bateau n'avait pas de jambes, il disposait de trois bars, de deux restaurants (un self, et un avec toutes les mignardises du service à l'assiette, même si les produits, au demeurant fort sains – il ne s'agit pas de donner la *tourista* à neuf cents personnes, même si elles disposent de chiottes individuelles – ne semblent pas exceptionnels), d'une pataugeoire baptisée piscine, de deux bains à hydromassage mis à la disposition de toute personne désireuse de se faire hydromasser, d'une table de blackjack et de quelques machines à sous, d'un théâtre, d'un atrium, et d'un salon panoramique. Il vaut mieux ne pas avoir affaire au centre médical, la blanchisserie peut s'avérer utile, les deux boutiques proposent assez de souvenirs pour réparer les oublis. La chose file ses dix-huit nœuds en temps ordinaire, la vitesse que peut atteindre un bon cyclotouriste, et peut monter jusqu'à vingt-sept nœuds, la vitesse autorisée dans les agglomérations, à la portée d'un cyclomoteur pas trop gonflé.

La plupart des passagers ont été récupérés près des Invalides – vu l'âge moyen des clients, cela ne peut indigner personne – et acheminés vers Dunkerque d'où l'on doit appareiller au cours de l'après-midi. Valises dans la soute, déposées ensuite directement dans les cabines, bagages à main passant dans un détecteur. On remettra à chacun une carte magnétique qui ouvre les portes, et que l'on vérifie chaque fois que l'on quitte et que l'on rejoint le bateau. Au moins, fait remarquer Alberta, s'inquiétera-t-on de toute absence. Le personnel ne tient pas à lâcher des passagers à chaque port, ni les autorités locales à en récupérer. Une contrainte dont un éventuel assassin devra tenir compte.

Dans la vaste buvette où la plupart des passagers attendent que ce soit leur tour de prendre place dans la noria de cars garés à une cinquantaine de mètres, ces dames décident d'emblée de renoncer à la sottie comédie du *ça par exemple* ! On ne fait pas attention à elles, elles peuvent décider que ce sera Gisèle Pouacre qui aura eu l'idée de ce voyage. J'ai une bonne tête, reconnaît Gisèle Pouacre. Il faut en attendant se faire reconnaître comme un membre de *La Grande Bleue*, la plupart des autres, qui se sont directement adressés aux *Rois Mages* étant eux-mêmes partagés en plusieurs groupes. Chaque autobus prend son chargement de viande, après avoir rempli ses soutes, et l'on se hisse dans les grosses machines au demeurant équipées de toilettes ; c'est la première fois que ces dames s'aventurent dans ces véhicules spécialisés dans les longs voyages. Le numéro de la cabine doit être accroché aux poignées des valises que l'on ne prend pas avec soi. Ces dames ouvrent de grands yeux comme un anthropologue désireux d'étudier une communauté d'aborigènes. Sans aucune ironie. Elles n'ont jamais été snobs, dans la mesure où elles ont constaté maintes fois la prodigieuse inculture de ceux qui affichent leur vernis. Elles regrettent juste de ne pas voir pris ne serait-ce qu'un petit appareil photographique. Quand on voyage, on mitraille.

Le vent chargé d'ondées fout une joyeuse branlée aux tentes où se réunissent les véhiculés, un tapis rouge trempé mène à l'abri qui devrait permettre aux amateurs de monter à bord sans se faire saucer. Une fanfare s'échine d'autant plus gaiement que les cuivres ont la goutte au nez. Passée la manière de sas, on longe une petite armée d'uniformes joviaux, puis l'on a droit à quatre aimables créatures déguisées en libellules, avant ce qu'on imagine être les artistes, et le meneur de troupe qui sourit poliment en ayant toujours l'air de retenir une plaisanterie. Ces dames trouvent dans leur cabine le *Journal de bord*, qui ne rend compte que du programme de l'après-midi.

– Le pilote... dit Emmeline Croin.

Gisèle Pouacre hausse les épaules.

– Il faut effectivement un pilote pour entrer dans un port comme pour en sortir, mais je le vois mal, à la tête d'un groupe armé, dire au commandant : "Nous venons juste liquider votre chargement de vieux

débris et de vieilles biques." Et, vu le trafic, les ports sont des endroits très surveillés. Je ne parle pas du repli. Faut tirer un trait sur les pilotes.

– On peut toujours rêver quand même, et c'est parce que c'est impossible, que ça peut sembler tentant...

– On fera attention.

On peut imaginer l'équipage d'un de ces bateaux remplacé par un autre, mais cela demande une préparation qui ne correspond pas au style de la société secrète que Sophie Bernard a cru repérer.

Ces quatre dames sont fascinées par cet exercice tout nouveau pour elles. Au lieu de résoudre une affaire, elles doivent s'arranger pour prévenir toute tentative, ou trouver un moyen de se mettre à l'abri si la *Marie-Josèphe* est attaquée. Il faut commencer par examiner soigneusement les lieux.

Elles n'en auront pas le temps le premier jour.

On commence, tout de suite après s'être restauré au buffet, par se réunir dans un des salons, avec les autres membres de l'association *La Grande Bleue*. La responsable de cette petite troupe tient à faire les présentations. Comme il faut bien trouver une amorce, il s'agit de répondre à des questions assez simples : est-ce votre première croisière ; qu'est-ce qui vous a incité à choisir celle-ci ; cela tiendrait du tour de table, s'il y avait une table. Sophie Bernard songe à une réunions d'alcooliques anonymes : je m'appelle Barnabé... Bonjour Barnabé. Première constatation, Josiane et Alain Gerbille ne participent pas à cette rencontre. Conclusion : soit ils sont passés par *Les Rois Mages*, soit ils relèvent d'un statut particulier. Il est vrai qu'Alain Gerbille doit animer un atelier. On le dit en passant. Bonne surprise : rien à voir avec les joyeux animateurs du Club Med, ni avec la prise en mains d'un troupeau d'oies par une cheftaine. On aborde naturellement quelques détails pratiques, lesquels semblent tous réglés, l'on évoque quelques contraintes, qui ne sont pas le fait des responsables de l'association. Quant aux compagnons de voyage, on dirait simplement des clients descendus au même hôtel.

On s'astreint dans la foulée à l'exercice d'abandon. L'on accepte de marcher au pas, de rejoindre les lieux de rassemblement en face des impressionnantes chaloupes qui ne ressemblent pas aux chaloupes d'antan, d'enfiler d'encombrantes bouées, et d'en apprendre l'usage, suit l'appareillage en musique. Plutôt que de s'agglutiner à l'avant du pont supérieur, c'est le moment de faire une ronde pour s'apercevoir que seuls les bastingages latéraux sont accessibles, et qu'il y a toujours un membre de l'équipage qui traîne dans les environs, même pendant la présentation de l'équipe de croisière qu'elles sèchent. Se dresser sur la proue bras écartés comme fait Brad Pitt dans le *Titanic* de Cameron semble à première vue impossible. L'on peut écarter d'emblée le passager discrètement jeté à la mer. Elles se sentent trop fatiguées pour assister au

ballet, agrémenté de morceaux chantés comme dans les comédies américaines, et constatent qu'il y a toujours quelqu'un qui traîne près des bastingages. Circonstance amusante, un espace fumeur, comme on dit, est prévu non loin des chaloupes, preuve que les lois Évin s'appliquent jusque sur les eaux internationales, un endroit trop fréquenté pour que l'on puisse balancer un de ses semblables à la mer sans attirer l'attention de quelque quidam sorti s'en griller une.

Le fait que le groupe *Libellules* anime une soirée dansante ne fait que multiplier les témoins potentiels. Il serait plus facile d'étrangler proprement sa partenaire au cours d'un slow et de la déposer gentiment sur un fauteuil.

Autre piste, les escaliers. Le premier jour, beaucoup de passagers hésitent à utiliser les ascenseurs, de peur de s'y trouver coincés en cas de malheur. L'on peut compter sur le fait que la plupart finiront par se lasser de les monter et de les descendre, mais il y aura toujours quelqu'un qui en aura assez d'en attendre un.

Emmeline Croin croise le couple Gerbille dans les escaliers, et présente Gisèle Pouacre.

Entre-temps, deux services au dîner, l'un à dix-huit heures trente, l'autre à vingt heures trente. Ces dames sont du premier, on les a installées à la même table, avec un couple venu de Menton, qui se fait une joie de découvrir quelques villes hanséatiques. Une bibliothécaire qui au bout de quinze ans a trouvé que la jeune classe était de plus en plus infréquentable. L'aspect d'abord. Le public était plus ou moins homogène au début, le bruit de fond supportable. À la fin, on se serait cru dans un salon de coiffage où tous les chiens auraient eu du mal à se tenir tranquilles. Le mari, plus vieux, et plus placide, a laissé filer les années et les classes, en se moquant éperdument des humeurs et des sentiments de son public. Il semble en revanche assez fier de son Pentax K30, quoiqu'il préfère d'ordinaire faire des photos d'intérieur avec un modèle plus sophistiqué. Il ne s'étend pas là-dessus. Ces dames confient qu'elles se sont connues dans une classe supérieure réservée aux chartistes, et qu'elles sont ravies de se retrouver. Elles plaisantent sur le fait qu'elles n'ont quitté les bancs du lycée que pour s'enfermer avec de vieux documents. Pas un mot sur leurs voyages précédents, leurs randonnées à vélo, les affaires qu'elles ont résolues. L'on s'accorde à reconnaître que le contact avec les textes est moins décevant que la fréquentation de jeunes gens qu'on a regroupés dans l'espoir qu'ils apprendront quelque chose. Cela dit, quand on n'enfermait pas les gamins dans des classes, on leur faisait garder les vaches, ou balayer les ateliers. Il n'y a que les dernières générations qui se sont laissé convaincre que l'on doit aider un enfant à s'épanouir : les ruraux et les contremaîtres sont beaucoup moins complaisants que le plus féroce des pédants.

Le couple Gerbille est du deuxième service, il soupe avec l'amuseur en chef, et la responsable des *Rois Mages*. On fait allusion à certains articles d'Alain Gerbille, qui se montre modeste. C'est une faiblesse de réunir les meilleurs dans un recueil quand on vit d'actualité. Il se fait un devoir de ne jamais les relire. L'éditeur s'arrange avec sa femme, qui est la gardienne de ce temple illusoire, quand elle ne veille pas à la bonne tenue de ses papiers. On ne saurait être à ce point complémentaire. Il se flatte de faire travailler les amateurs dans son atelier, sur une matière qui n'existe pas encore. L'on recueillera sur la toile les dépêches de diverses agences. Chacun fera son tri. Après tout, un événement n'existe pas par lui-même, ce n'est que la rencontre entre un fait et quelqu'un qui veut bien lui accorder quelque importance. Les péripéties de l'Histoire souffrent du même handicap. Le meneur de revue regretterait presque qu'il ne se produise pas, il l'annoncerait : "Veuillez accueillir par des applaudissements nourris un homme qui ne sait pas ce qu'est un événement, mais vous en sortira un de son chapeau." Josiane Gerbille note que la dame des *Rois Mages* joue parfaitement les faire valoir, et parvient à donner l'impression qu'elle a de l'esprit, sans faire de l'ombre au spécialiste des mots d'esprit. Ce chaleureux badinage doit faire partie du cahier des charges. Deux *Libellules* en civil complètent la table, raisonnablement jolies, et bien décidées à être belles et à se taire. À chacun son métier. Son mari a vite senti qu'elles faisaient de la figuration, et a renoncé à leur adresser autre chose qu'un sourire de temps en temps pour bien marquer qu'il ne les tenait pas pour quantité négligeable. Service minimum. Elle connaît sinon les qualités de la bête. Le meneur de revue et la responsable oublient vite leur rôle, et se laissent aller à quelques confidences. L'un a été l'ami de bien des célébrités sans parvenir à être autre chose qu'un comparse, le complice à vie de grands noms, l'autre affiche une souriante autorité, soulignée par le fait que rien ne la démonte. Elle a souffert toute sa vie de n'avoir rien d'autre que le sens de la répartie. Ancienne hôtesse de l'air qui est montée en grade en descendant au ras des flots. Elle avait rêvé, dans sa jeunesse, d'être la patronne d'un grand magasin. Son père était majordome, sa mère femme au foyer, espèces pratiquement éteintes. Josiane admire la technique de son mari, qui recueille nonchalamment des confidences que chacun a dû lâcher par bribes à ses intimes, sans montrer la moindre curiosité, juste un soupçon d'intérêt. Pour les *Libellules*, les renseignements succincts et sans doute mensongers donnés par le *Journal de bord* constitueront une bonne amorce au besoin. À elle d'en tirer quelque chose. Elle a bien envie de considérer son mari comme un passager ordinaire.

Ils croisent, en se rendant à la salle de spectacle, Emmeline Croin qui leur présente Gisèle Pouacre. Surviennent alors Sophie Bernard et Alberta Fiselou, nouvelles présentations. Alain Gerbille manquerait volontiers le début du spectacle pour un bout d'entretien avec ces dames,

mais ce ne serait pas poli. D'autre part, il ne veut pas rater la prestation du Monsieur Loyal. Josiane Gerbille admire l'aisance du personnage. Une telle énergie par un temps si chagrin ! s'exclame l'amuseur. Difficile de trouver meilleur public. N'est-ce pas, Madame ? Il est bon qu'il existe un âge où l'entourage veut bien reconnaître que l'on a le pied bon, et l'œil aussi. Des qualités galvaudées par de jeunes gens qui se croient tout permis, et ne peuvent être savourées que par ceux qui savent. En revanche, les danseurs que j'ai le plaisir de vous annoncer ne se permettent que de bien faire leur métier. Que le spectacle commence !

Un spectacle vite léché, que le public se rende compte qu'on ne lui offre pas n'importe quoi. Un tour du monde impersonnel où tout le monde peut se reconnaître, quoi qu'en pensent les grincheux. Les danseurs ont quand même du mérite, dans la mesure où le plancher ne semble pas très stable, comme on a pu le constater en gagnant la salle. Josiane Gerbille, qui a mauvais esprit, se dit qu'il ne manque plus que la distribution de bols de chocolat, et les respectueuses familiarités d'un édile soucieux de flatter une partie de son électorat. C'est tout un art.

Sigurd Binse, qui a pas mal navigué, dans sa jeunesse folle – une bonne régates vous lave de toutes les scories déposées par une famille de bons à rien, et l'on trouvait qu'il faisait un remarquable équipier – analyse les côtés pratiques de son opération. Il lui faut un yacht assez important pour contenir des embarcations de traîne-misère surarmés. Il n'a pas contre la piraterie les préventions de ses contemporains. Le métier était bien considéré dans l'antiquité. Il fallait être une société de latifundiaires bien nourris pour vouloir nettoyer le *Mare Nostrum* de tout intrus. La profession offre de nos jours d'intéressants débouchés sur certaines routes maritimes. Si la Mer du Nord est pour l'instant épargnée, c'est d'abord parce qu'on n'y pense pas, ensuite parce qu'elle semble surveillée comme le lait sur le feu. Elle est jalonnée de plates-formes pétrolières, et certains couloirs maritimes sont pour le moins peuplés. Bref, les seuls pirates admis dans la région, ce sont ceux qui infestent le monde de la finance. En y mettant le prix, il s'est réservé un yacht de trente mètres. Pas besoin d'un skipper, il sait faire. Il sélectionnera dans la bande ceux qui ont fait un peu de navigation. En ne se hasardant pas trop dans les couloirs de navigation, on passera facilement pour un plaisancier fortuné.

L'abordage ne devrait pas poser trop de problèmes, ni l'opération proprement dite. Les brochures donnent les plans du navire. Et l'on croira à une simple prise d'otages, où les agresseurs font traîner les choses, le temps d'arriver à un prix intéressant. Nul n'imaginera que l'on tire d'emblée dans le tas. Personne n'établira un lien avec les opérations rondement menées contre des maisons de retraite. Le gros problème, ce sera le repli. Il faut bien trouver un port où aborder. Après le massacre on

ne songera plus qu'à envoyer le yacht par le fond si on ne l'arraisonne pas. On s'approche des côtes à portée d'homme-grenouille, équipement enfilé à bord, pilote automatique, équipement abandonné à cents mètres des côtes, l'eau à quinze, c'est faisable. Voiture au point de chute, vêtements. Le yacht n'est plus qu'un leurre. Faire juste attention en le quittant.

Dernière difficulté : se trouver naturellement sur la route de la *Marie-Josèphe*. Les horaires ne sont qu'approximatifs. Il y a un indicateur à bord. Avec un peu de chance, le yacht attirera l'attention du passager qui déjeune. Un petit attroupement facilitera les choses.

Ces dames ont fini par se faire une idée précise du bâtiment en arpentant les coursives. Un pont avec des hublots ordinaires, deux avec des ouvertures plus larges, des manières de suite réservées aux intervenants huppés, et à la crème de l'équipage : le commandant, son lieutenant, le commissaire de bord, le responsable des machines, le médecin, l'aumônier. Si agression il y a, mieux vaut que les passagers ne soient pas enfermés dans les cabines. L'on ne vide pas trois cents cabines en une demi-heure. Quoique, avec un prétendu exercice d'alerte...

Un point positif, il va leur être impossible de suivre machinalement le mouvement. Les curiosités habituelles, entrées dans les ports, départs, embarquement des pilotes, échantillons de monuments, excursions, sont offerts en plus. Il ne s'agit en somme que de se faire une idée de. Ce qui transforme chaque guide en chef de rayon faisant l'article pour ses produits. Libre au voyageur d'envisager un séjour plus long dans les endroits qui lui ont plu. Ces dames s'accordent à juger que cela ne fait que souligner une constante. L'on n'a jamais vraiment le temps de s'arrêter. Peut-être en haut d'une côte cherche-t-on à s'imprégner d'un panorama dont on ne saisira jamais tous les détails. Nous vivons de vues cavalières. Cela devient patent dans un musée, où même en s'attardant devant certains tableaux, l'on n'en a jamais fait le tour. On relève, on constate, on savoure, on fait ce qu'on peut parce que le tableau suivant attend. Les musées ferment, même pour ceux qui aimeraient y passer leur vie, comme les paquebots appareillent.

En attendant, elles ont un triangle amoureux à se mettre sous la dent, le couple Gerbille et Armand Languisse, le linguiste disert. Emmeline Croin nourrit quelques soupçons sur les relations entre les époux, mais le numéro de chacun semble tellement au point, qu'il n'y a rien à espérer de ce côté là. Quant à un éventuel abordage, ce n'est que la conjonction entre une question que se pose Emmeline Croin : pourquoi demander à un journaliste coté de partir en croisière pour le compte du journal ? Et quelques coïncidences relevées par Sophie Bernard. Pourquoi la *Marie-Josèphe* plutôt qu'un autre bâtiment ? Pourquoi maintenant ? Le maintenant s'explique : c'est le moment des grosses transhumances, les bétailières flottantes sont assez nombreuses pour qu'on n'accorde à

chacune qu'assez peu d'attention. La *Marie-Josèphe* est moins surpeuplée que d'autres monstres, ce qui réduit les risques. Et puis, il faut bien l'avouer, la perspective d'un meurtre ou d'un massacre pimente le voyage.

Après s'être concertées avec les autres, Alberta Fiselou et Sophie Bernard rentrent dans leur cabine. La première cherche sa carte magnétique dans son sac. Un responsable des cabines surgit de nulle part pour ouvrir. C'est comme dans les grands hôtels, il y a toujours quelqu'un pour prévenir vos besoins, vous surveiller et veiller à quelque grain. (Sauf quand il s'agit de confondre après coup une huile connue pour ses mœurs de soudard, pour le plus grand plaisir des féministes qui défilent ; les responsables de l'étage et les chargés de la sécurité devaient faire une partie de rami). De nulle part... c'est vite dit. La cabine d'Alberta Fiselou et de Sophie Bernard se trouve juste au niveau d'un des escaliers. Il y en a deux, d'escaliers. L'un près de la proue, l'autre près de la poupe. Les restaurants se trouvent au niveau de la poupe. Le salon panoramique à l'avant. Si attaque il y a, l'on peut supposer que ce sera au niveau de la poupe.

Entre-temps, elles ont trouvé un nouveau numéro du *Journal de bord* dans leur cabine.

Alain Gerbille qui est du matin, animera à dix heures et demie son atelier d'apprentis journalistes, pour ceux qui ne sont pas tentés par le ping-pong, le massage des mains ou le cours de danse. C'est Sophie Bernard qui se propose. Gisèle Pouacre fera l'après-midi partie de la chorale qui travaille sous la direction du belcantiste attitré de la croisière. Emmeline Croin et Alberta Fiselou se taperont toutes les conférences. On s'arrangera pour assister à tour de rôle aux projections de film et aux spectacles. Elles se disent qu'en participant aux "activités" elles attireront un peu moins l'attention. Emmeline Croin se découvrira une passion pour les langues baltes et slaves, et se montrera intriguée par les égarements finno-ougriens des Finlandais et des Estoniens. Ça lui sera d'autant plus facile que voulant lire jadis dans le texte les *Récits de feu Ivan Pétrovitch Bielkine*, *Le Nez*, et *Guerre et Paix*, elle avait suivi une initiation coton radiodiffusée par le Centre National de Télé-Enseignement. Et elle n'avait pas craqué à la trentième leçon. La même maison d'édition avait publié des éléments de grammaire historique du russe. Ça lui avait passé au bout de trois ans, mais elle en savait encore assez pour harponner régulièrement Armand Languisse. Elle se contenterait de hocher la tête pendant ses conférences. Rien de tel qu'une marotte avouée, pour faire figure d'originale, ce qui peut s'avérer utile à l'occasion. Cela dit, elle sera trop courtoise pour parler de ce qui la passionne. Il est des choses que l'on ne tient pas plus que ça à partager. Gisèle Pouacre lui avait objecté qu'un brin de prosélytisme achèverait le personnage. Il achèverait surtout l'auditoire avait-elle répondu.

Cela dit, on peut passer son temps à bouffer : le restaurant-buffet est ouvert de 7 h à 9 h 30, puis de 12 h à 14 h30, un thé de 16 h à 17 h (elles auront le temps de constater que l'on peut s'empiffrer de viennoiseries, de gâteaux secs, de tartelettes, et de pâtisseries plus grasses encore), avec les deux services du dîner, l'on ne cessera de tomber sur des gens repus qui vaquent à d'autres activités, ou des affamés qui viennent se restaurer. L'intérêt des mers septentrionales, c'est que le soleil se lève tôt et se couche tard. Autant de gens sur les ponts pour assister à l'opération. Comme pour surprendre des côtes se pointant à l'horizon à l'heure dite. Trouver un créneau pour expédier sa moitié sans témoin, cela ne va pas de soi.

Ces dames ne croient pas à un crime prémédité qui exige des repérages aussi précis. Mais un bon accident devant un auditoire choisi peut présenter quelque intérêt.

Le ciel est comme on dit peu nuageux, ce qui change de la veille, la mer agitée, ce qui semble pour l'instant une vocation, mais l'on ne sent qu'un léger balancement. Pas de quoi chuter inopportunément d'un pont à l'autre, en prenant le frais, et l'équipage ne laisserait pas les passagers badauder à l'extérieur par mer grosse ou même très forte . La croisière peut s'amuser en paix.

La conférence donnée par un sautillant gros bonhomme qui monte régulièrement en épingle, dans une émission du matin, quelque anecdote historique amuse beaucoup Alberta Fiselou. Il faut beaucoup de constance pour parler de la Suède en oubliant que les Varègues ont été à l'origine du premier État russe, en ne mentionnant pas l'importance de Gustave II Adolphe pendant la guerre de Trente Ans, en expédiant joyeusement le bouillant Charles XII auquel Voltaire a consacré un ouvrage, en ignorant délibérément les efforts des riverains pour contrôler le golfe de Finlande et la Mer Baltique. Cela dit, l'eût-il fait, il aurait mortellement ennuyé l'ancienne archiviste qui a eu dans sa jeunesse sa ration de leçons d'Histoire. Le monsieur sautille et papillonne (ce qui est normal quand on arbore constamment le nœud qui va avec), prend constamment son public à témoin, n'en revient pas de toutes les anecdotes dont il offre un échantillon. Le couple de Menton, à midi, n'a pas trop aimé le numéro du joyeux drille. Il aurait voulu un vrai cours, fouillé, une synthèse magistrale. Alberta les rassure, il l'aura le lendemain, avec le sieur Languisse qui fait des efforts pour se mettre à la portée de son public, en expliquant des faits parfois complexes sans employer plus de mots techniques que nécessaire. La typologie des langues est une discipline parfois aride.

Le *Journal de bord* avait promis des plaisirs en mer, ce qui veut dire que l'on passera tout l'après-midi dans un canal embouteillé où l'on se demandera continuellement comment les bâtiments les plus imposants font pour passer sous les ponts. Comme les usagers ne peuvent dépasser

les huit nœuds, des cyclistes s'amuse à leur faire un brin de conduite. Seule véritable attraction, les monstrueuses écluses à l'entrée et à la sortie, mitraillées comme il se doit par les passagers friands de ce genre de nouveauté. Un navire de plus de 20 000 t qui passe une écluse, ça en jette. Il faut reconnaître qu'il y a aussi des curieux sur les rives.

Alain Gerbille a enthousiasmé son public le matin, en faisant défiler devant lui les dépêches des agences, et en distribuant les rôles. Son épouse s'est dispensée de suivre la démonstration, au prétexte que c'est une matière qu'elle a appris à connaître.

En sortant de la conférence de l'historien, Emmeline Croin se traite d'idiote. Elle se demandait comment elle ferait pour garder un œil sur Josiane Gerbille, elle se demande à présent comment elle aurait pu éviter de le faire. Elle avait tout simplement oublié que Josiane Gerbille aurait voulu être archiviste, cela l'embêtait d'obliger une retraitée à revenir sur ses activités passées, mais si on voulait bien lui en donner une idée. Vrai de vrai, si l'on envisage de se défaire de cette épouse plus qu'exemplaire, il faudra que ce soit sous leurs yeux. Les quatre dames seront tour à tour en veine de confidences professionnelles.

Chapitre III

UN SUPPLÉMENT POUR LE MÊME PRIX

L EST RASSURANT de voir le couple Gerbille dans l'un des autobus devant conduire les voyageurs des *Rois Mages*, et de *La Grande Bleue* de Warnemünde à Lübeck. Il ne se trouve pas dans le même car que ces dames, mais il suivra le même chemin. Chacune des 'bétaillères à glands' (une expression d'un ancien coquin de Sophie Bernard) a un numéro bien visible sur le pare-brise avant. Pour éviter toute erreur ultérieure, le même numéro est inscrit sur une raquette de jokari destinée au guide local, tandis que la responsable garde un œil sur les têtes de bétail les plus éloignées : les attardés qui photographient à tout va, ou essaient de repérer les boutiques à souvenirs. Une paire de colleys-retrievers serait beaucoup plus efficace, mais les clients émettraient quelques réserves. La guide a, dans l'autobus, esquivé la question d'un curieux en faisant observer que nous ne pouvions nous trouver ni en RDA, ni en RFA, vu que la réunion des deux Allemagnes avait coûté assez cher aux contribuables pour qu'on ne revienne pas là-dessus. En voilà encore une qui devait porter les Ossis dans son cœur, s'est dit Gisèle Pouacre. On veut bien avouer que Warnemünde se

trouvait dans la Fédérale, et Lübeck dans la Démocratique. Après quoi, elle s'en est tenue aux privilèges des villes hanséatiques, en s'abstenant de citer quelques-unes de celles-ci, un exercice qui a permis d'entretenir la mémoire des collégiens allemands, comme la liste de nos préfectures et de nos sous-préfectures a fait la joie de nos écoliers. Lübeck ayant conservé, après restauration, son aspect de ville hanséatique, on peut observer à loisir ledit aspect, plus hanséatique que ça, tu meurs, dont la guide souligne les traits les plus caractéristiques. Tout en ne perdant pas une miette de ces éclaircissements, ces dames sont fascinées par les groupes eux-mêmes : une poignée de rémoras qui veulent tout comprendre, le gros de la troupe qui suit, des satellites qui cherchent les meilleurs angles avant de tirer à vue, regardent les vitrines, lisent les menus des attrape-touristes en comparant avec les prix que l'on pratique chez eux. Cela ne désarçonne pas trop l'accompagnatrice qui en a vu d'autres. L'on croise et recroise le groupe du couple Gerbille, avec toutes ces raquettes de jokari numérotées, il ne manque plus que des élastiques et des balles pour organiser une partie. Mais les cornacs se sont visiblement entendus pour que leurs voix se distinguent des autres. Sophie Bernard fait remarquer au monsieur de Menton, l'appareil bien carré sur l'estomac, que ce serait mieux encore si l'on pouvait disposer de films aériens, l'on pourrait savourer le ballet des groupes en bordée. Comme il y en a cinq en tout, il faut reconnaître que la performance est remarquable. On a fait un sort à une porte monumentale, avec ses deux tours qui penchaient un peu moins que celle de Pise, mais les panneaux signalétiques permettaient de mesurer l'angle. Une gageure qui a tenté assez de monde pour qu'un panneau ait connu l'honneur d'être mitraillé. Il devait être habitué.

C'était le seul jour où le troupeau devait se restaurer à ses propres frais. Il avait une heure pour ce faire. Elles auraient pu se promener et se rattraper à l'heure du thé, mais Sophie voulait goûter le brouet local, à base de betterave et de viande hachée, pas du tout recommandé par la guide. Et ses amies n'ont pu s'empêcher de guigner avec envie le dit brouet en grignotant de minuscules *bratwurst*, accompagnés d'une étrange choucroute aigre-douce.

Les marchands et les notables ne négotiaient pas et ils avaient du goût : celui de leur époque. Les groupes arrivent au bateau juste à temps pour le thé. Les serveurs se sont vus contraints à regarnir les plateaux qu'ils comptaient récupérer. L'on s'abat là-dessus, et l'on pose les assiettes sur les tables, avant de se presser dans le couloir entre les deux salles du buffet, où sont concentrés les cylindres à liquides froids ou chauds, et deux machines à expressos. Alberta Fiselou n'a pas écouté grand-chose au retour. Elle se demandait ce qu'on pourrait bien faire d'un cadavre dans les eaux internationales. Ce genre de bateau ne se prête pas aux enquêtes poussées. La *Marie-Josèphe* battant pavillon italien, devrait-on

alerter les autorités du pays ? À moins que le commandant, français, puisse faire appel à sa police. En attendant, c'est le commissaire de bord, un certain Andrea Farisiano, qui en hérite. Le plus gros de l'équipe est italien. La directrice administrative est française, comme le commandant, l'aumônier sénégalais, la responsable du bar porte un nom espagnol, ce qui ouvre toutes les perspectives du plateau de Castille à Ushuaia, le chef cuisinier est danois. Au lieu de se demander, comme chez Vian, ce qu'Arthur a pu faire du corps, on s'interrogera sur la meilleure façon de refile la patate chaude à quelqu'un d'autre. Peut-être Sophie Bernard pourra-t-elle mettre la Toile à contribution. En tout cas, l'on ne dispose pas des moyens d'effectuer les investigations médico-légales qui s'imposent et Sigurd Reud, le chef cuisinier, n'apprécierait guère que l'on entredise le défunt parmi ses surgelés en attendant l'autopsie. Alberta s'en tient, en attendant, à une conclusion provisoire : toutes les morts qui surviendront seront accidentelles ou naturelles. Il est inutile de faire des vagues à bord quand il y en a tellement autour. Et les autorités portuaires ne tiennent probablement pas à hériter d'un cadavre qu'elles ne jugeront pas de leur ressort.

Ces dames se trouvent à la table du couple Gerbille, et, pour l'instant, l'on s'efforce de ne pas trop se retourner sur une ancienne, aussi sèche qu'un feuillet de morue, dont les deux assiettes débordent de viennoiseries, de tartelettes, et de pâtisseries au beurre, qui réussissent à s'insinuer entre deux parts de strudel. Elle est plus franche que les sournois qui vont plusieurs fois se resservir. L'on a payé, après tout. Il convient de rentabiliser. Aucun temps mort. Et Sophie Bernard, qui avait un joli coup de crayon, jadis, ne peut s'empêcher d'imaginer une immense barque, débordante de mandibules humaines qui s'agitent, voguant, par mer d'huile, vers on ne sait quel au-delà. Alain Gerbille cesse au bout d'un moment de contempler le phénomène naturel, (il n'a pas besoin de se retourner, lui, cette dame est en face) et entreprend de captiver ses commensales. Leur guide n'a visiblement pas su montrer la douce autorité de l'autre. Alain Gerbille s'attendait à ce qu'elle s'attardât un peu plus sur la Ligue Hanséatique, avant de lâcher sur place un sort à chaque chose à voir. Lübeck est après tout le berceau de la cette fameuse ligue. Il s'attendait à ce que la préposée embrasse d'un regard souverain l'espace de temps qui court entre le milieu du douzième siècle et le début du quinzième, au lieu de s'attarder sur les trois décennies où Berlin a été coupé en deux. Après tout, l'on n'a découpé de la sorte que l'Allemagne de Bismarck et Hitler. Pas de quoi en faire un fromage. Tandis que la Ligue Hanséatique... Leur guide a expédié tout cela en avançant une comparaison entre cette vénérable institution, et notre Europe.

Ce genre de discours ne peut que remplir d'admiration d'anciennes chartistes, ça va leur en boucher un coin aux vieilles, qu'un simple journaliste s'aventure aussi galamment au-delà de sa spécialité. Il

s'appuie sur son dossier pour mieux apprécier l'effet de sa harangue. Sa moitié ne lui en laisse guère le temps. Sans doute encouragée par la présence de ces dames, elle se lance à son tour. La comparaison de la guide est en effet inepte. La Hanse étendait bien ses tentacules jusqu'à la Livonie et la baie de Narva, mais n'avait guère de comptoirs au sud de Bruges et de Cologne. Elle ignorait délibérément la Roumanie, la Bulgarie, la Grèce et l'Italie, et ne songeait pas à accueillir des Ottomans en son sein, et encore moins de Turcs, fussent-ils grands, même s'ils avaient une bonne tête, vu que leur État n'est devenu indépendant qu'après la première guerre mondiale. Les Arméniens avaient pu comprendre en attendant ce qu'il en coûtait d'être Turcs. On comprend les réticences. S'agissant de la Hanse, ses mers à elle, c'était la Mer du Nord et la Baltique. Le Hansetag de Lübeck ne s'est jamais arrogé les pouvoirs de nos assemblées européennes qui ne cessent de nous asperger de normes et de règles, poussant leur outrecuidance jusqu'à dire aux États membres comment ils doivent se gouverner, et cela sous le regard d'affairistes échappant à tout contrôle. Les privilèges de ces honorables négociants les préservaient des brigandages étatiques et privés. Ils n'avaient pas choisi de livrer, par l'intermédiaire de leurs parlements quand la population exprimait son désaccord, tous les pays relevant de leur juridiction au brigandage spéculatif. Il ne s'agissait que de Cités veillant à leurs intérêts communs, jusqu'à ce que les Danois, les Hollandais, et les Anglais s'entendent pour mettre fin à ce scandale.

Ayant l'habitude de tenir ses élèves en haleine, elle ne s'aperçoit pas que sa voix porte d'autant mieux, sans qu'elle ait besoin de la lever, que le silence se fait aux tables circonvoisines. Voilà ce que l'on attendait de la guide dans cet autobus. On aurait du coup mieux apprécié les monuments et retenu autre chose que l'histoire du diable qui construit une église en croyant construire un bistrot. Faut croire que, dans ce groupe, entre la ligne de démarcation et le bon petit diable, l'attention s'était quelque dispersée.

Ces dames ont discrètement observé le visage d'Alain Gerbille. Ce devait être la première fois que son épouse parlait en public aussi longtemps en sa présence. L'effarement d'abord ; les épaules qui tombent comme celles de Sisyphe au moment de récupérer son rocher, puis les prodromes d'un raz-de-marée qui ne manquera pas de frapper une bonne quantité de centrales nucléaires sur son passage. Le furieux parvient enfin à glisser les barres de refroidissement dans les réacteurs surchauffés. Il semblait en possession de tous ses moyens, mais il avait affaire à un public averti, qui n'avait pas besoin de se concerter pour se rendre compte qu'il y avait là un mobile.

– Comme disait ton mari, lance familièrement Emmeline Croin, votre guide aurait dû se concentrer sur la Hanse. Ce n'est pas le passé récent qui nous captive plus. Les restes en sont plus encombrants que remarquables.

Cela ne suffit visiblement à calmer Alain Gerbille qui se sent maintenant à même de donner son avis :

– Tu nous a fait là, ma chérie, une conférence qui n'était pas prévue dans le *Journal de bord*. Les conférences n'étant là que pour nous occuper entre deux escales, nous restons toujours un peu sur notre faim. L'on n'avait pas encore trouvé quelqu'un qui sût comme toi l'assouvir. Et à tout prendre les tiennes sont parfaitement documentées. Une récidive sera toujours la bienvenue.

Ces dames sont trop polies pour relever le fait que c'est lui qui leur a servi la première conférence. Il les prend à témoin.

– Ah, si tous les maîtres étaient comme mon épouse !... J'aurais vraiment aimé être son élève... Mais elle est si discrète en dehors de son travail, et si modeste, vrai, il faut que vous soyez là pour que je puisse mesurer l'étendue de ses connaissances.

Toi, ma fille, se dit Alberta Fiselou, tu auras une conversation passionnante avec ton mari avant le second service.

Mais Sophie Bernard a d'autres préoccupations. Après le thé, elle s'arrête à une sorte de rotonde d'où l'on peut suivre ce qui se passe sur deux vastes écrans. L'un passe un film où se trouve résumé le passage du canal, l'excursion du jour doit être en cours de montage, et les diverses attractions proposées au public. Emmeline Croin fait remarquer que l'on s'est trompé en disant au couple de Menton qu'Armand Languisse ferait sa conférence ce jour-là. L'on n'a droit à ce genre de distraction que lorsque les plaisirs en mer, pour employer l'expression du *Journal de bord*, ne suffisent pas à tenir les amateurs en haleine. L'autre donne un spectacle un peu moins captivant. L'on voit la proue, puis la poupe du navire, autrement dit de la mer avec ou sans sillage, quand l'on aura quitté le port, et pour l'instant, les quais et d'autres monstres comme celui sur lequel on se trouve, et surtout la position exacte du navire, longitude et latitude, au centième de degré près. Les températures minimales et maximales de la journée sont indiquées, ainsi que l'état de la mer. C'est surtout la localisation du navire qui passionne Sophie Bernard. N'importe qui peut consulter n'importe quand ces données, ce qui veut dire que, dans la mesure où l'on peut les communiquer à partir d'un portable, sans passer par le salon Internet, l'on peut s'attendre à tout. Un malintentionné disposera de ces données, s'il ne peut les avoir en piratant les équipements informatiques des spécialistes qui surveillent, à partir des satellites ou par d'autres moyens, le trafic dans ces eaux où l'on se bouscule. Et ce n'est pas tout, ajoute Sophie Bernard en entraînant les autres vers sa cabine. Les passagers disposent d'un poste récepteur. Ces dames ne l'ont même pas allumé. Chose faite. La première chaîne, c'est tout simplement l'image fixe d'une libellule avec, à côté, la raison sociale du tour opérateur, et la deuxième... la proue, et la poupe, et les indications que l'on a pu voir sur la rotonde. La troisième,

une pièce de théâtre qui passe en boucle, la quatrième, le passage du canal, et les attractions de la veille, l'ensemble des résumés figurera dans un DVD qui coûtera le prix de deux DVD classiques, la cinquième, c'est une chaîne francophone internationale, il y a une chaîne anglaise, une autre allemande, et toutes les autres sont italiennes, ce qui permettra à ceux qui entendent à peu près le jargon, de suivre les actualités sportives. Moralité : n'importe quel membre de l'équipage, n'importe quel passager peut transmettre la situation du navire n'importe quand. Il suffit, par exemple, à un chef de cabine d'allumer le poste de celle qu'il nettoie. Le moindre GPS, sinon, peut rendre les mêmes services.

Le scène qui se déroule dans la cabine du couple Gerbille mériterait de figurer dans le futur DVD. Il faut reconnaître cette qualité à Alain Gerbille, c'est que, s'il s'en prend à son épouse chaque fois qu'elle souligne, bien malgré elle, ses insuffisances dès qu'il s'agit de mettre noir sur blanc les inspirations qui lui viennent le plus naturellement du monde, il ne revient jamais sur le passé. Une fois soulagé, il tire un trait. Ce que la souffre-douleur a de mieux à faire, c'est d'écourter les séances. Josiane Gerbille ne manque pas de discernement à ces occasions. Là, elle sent qu'elle a dépassé les bornes, et carrément franchi la ligne blanche. L'on ne peut savoir ce que cela donnera si la séance dure toute la nuit, fût-elle relativement courte. Elle se sent comme une envie de se refaire une beauté avant d'aller souper. Son époux n'est pas du genre tu ne perds rien pour attendre. C'est un impulsif. Elle ne sait pas ce que cela donnera cette fois-ci. Il lui emboîte le pas.

Elle est en principe censée, chaque fois qu'elle rédige un papier, prendre un air. Elle s'efforce bien de prendre l'air le plus neutre possible. Mais elle ne se fait pas d'illusion. On a toujours un air, autant celui que l'on veut prendre que celui que vous attribuent généreusement nos semblables, dans la mesure où l'on guette un signal sur le visage ou les attitudes de nos prochains. C'est pour cela que nous nous astreignons machinalement à autant de protocoles. L'avantage, ou le malheur de vivre en couple, c'est que cela multiplie le nombre de messages, que l'on neutralise en s'en tenant à une sorte de répertoire commun. Le protocole veut ici qu'elle ne puisse s'empêcher d'afficher un sentiment de supériorité en face du tâcheron juste capable de fournir la matière. Elle a essayé à leurs débuts de lui expliquer que l'on ne peut être à la fois le diamant brut et le diamantaire. Le second ne serait rien sans le premier. Autant lui dire qu'il était incapable de s'extraire de sa gangue.

Elle a bien essayé de le laisser se dépatouiller tout seul, tandis que le Gul le harcelait d'appels, impatient qu'il était de voir le papier attendu apparaître sur son écran. Elle prenait un air terriblement embarrassé, elle ne se sentait pas bien, plus indisposée que d'ordinaire, incapable d'aligner deux idées qui tiennent, tu es bien placé pour comprendre. Là, il se tenait tranquille. Tant que l'article n'était pas rédigé... En fait, elle

l'avait déjà dans la tête. Elle s'exécutait au tout dernier moment. Il n'était pas dupe : C'est tout ce que tu as trouvé pour me mettre la pression ? Dans le monde, il avait un langage un peu plus soutenu, mais il n'était pas dans le monde. Tu es contente, à présent, tu n'en peux plus, tu jouis, hein que tu jouis ? Elle ne jouissait pas du tout, elle sentait arriver la frite qui tomberait au moment où elle s'y attendait le moins, ça, il savait faire.

Elle vient d'innover en l'occurrence. Elle s'est aventurée sur son terrain. Sans lui laisser le temps de se lancer dans une autre improvisation, ou de confesser gentiment son entourage, elle s'est arrangée pour lui couper d'avance tous les effets. Et pourquoi ? Pour reprendre mot-à-mot ce qu'il avait dit. C'est lui qui avait lancé l'idée de cette comparaison entre la Hanse et l'Europe. Il était inutile d'enfoncer longuement le clou. Non contente de l'humilier en leur particulier, il fallait qu'elle le fasse devant tout le monde. Une douleur violente lui cingle l'épaule gauche, puis les reins. C'est la première fois et la dernière qu'elle lui fait un coup pareil.

Tu vas te retourner enfin au lieu de regarder dehors ? La mer ne va pas changer de place. Elle se retourne enfin en effaçant le sourire qui lui était venu en songeant à la façon dont un étranger jugerait le crime qu'elle vient de commettre. Il y a des épouses qui disent à leur mari qu'ils ont déjà raconté une anecdote, et que ce n'est pas la peine de se mettre à radoter... Et ces maris trouvent que c'est normal, peut-être radotent-ils en effet... Qu'est-ce que ce sera quand il sera plus vieux ? La frite lui cingle le visage de la tempe au nez, juste au-dessous de l'œil. Puis, c'est comme d'habitude. Le brutal s'assied sur le lit avec un geste de la main, comme s'il éloignait une mouche. Bon, ça va... Ça va pour lui, oui !

En allant dîner, ces dames apprennent le dernier événement survenu dans la soirée. Ou plutôt l'avant-dernier. Mais chaque chose en son temps. Il s'agit pour l'instant de la disparition d'un Pentax K30, celui du monsieur qui dîne à leur table. Il l'avait laissé sur un siège, un moment d'inattention, et l'appareil a disparu. Pour une fois qu'il ne l'avait pas à son cou... L'espace d'une vingtaine de secondes... Il aurait dû le déposer dans sa cabine avant d'aller au bar. Mais il se passe toujours quelque chose... Et personne n'avait rien vu. Il n'avait dit à personne de garder un œil dessus... Juste un petit aller et retour...

– Un petit aller et retour, dit Gisèle Pouacre, c'est surprenant. D'abord, les serveuses ne cessent de passer de table en table, et arrivent au moindre signe. Vous avez dû voir quelqu'un au comptoir... D'aucuns préfèrent s'asseoir au bar...

– Oui, effectivement, j'avais reconnu un ancien coéquipier du hand. À vrai dire, je ne l'ai reconnu que parce qu'il m'a fait signe. On change avec l'âge. Il a dû hésiter, lui aussi.

– Même ainsi, l'on ne quitte pas longtemps des yeux un objet auquel on tient comme vous avez l'air de tenir à votre appareil, vous ne cessiez pas, sans doute, de surveiller votre chaise. Si quelqu'un s'en était saisi, vous

vous en seriez aperçu. Votre épouse n'était pas au bar.

– Elle devait m'y rejoindre. Ariane est passée prendre un châte à notre cabine. C'est elle, qui en revenant m'a dit d'en parler à Évelyne.

Gisèle Pouacre n'a jamais eu l'occasion d'appeler par son prénom la responsable des voyageurs de *La Grande Bleue*.

– C'était un excellent conseil. La *Marie-Josèphe* devant appareiller à vingt heures, cela faisait assez longtemps qu'on ne pouvait plus quitter le bord. Il y a de fortes chances que l'on retrouve votre appareil, nous n'arrivons à Tallin qu'après demain à sept heures, cela vous donne plus de vingt-quatre heures pour le récupérer. Tout le monde semblant abondamment pourvu de cet article, il m'étonnerait que quelqu'un ait voulu en trimballer un de plus dans son bagage.

– Un membre du personnel, peut-être...

– Il n'y avait que la serveuse, et si elle avait tenu dans les mains autre chose que son plateau, on l'aurait remarqué. Ne s'est-il pas passé autre chose ?

– Pas quelque chose, mais quelqu'un. Valentin George, et en coup de vent. Il avait l'air pressé. Il a mis le doigt sur ses lèvres, comme pour nous faire étrangement comprendre qu'il n'avait rien à dire, esquissé un sourire et un salut, et il s'est sauvé.

Gisèle Pouacre avait oublié le nom de l'animateur.

– C'est à ce moment-là que votre appareil a disparu.

– Maintenant que vous me le dites... Il n'a pas pu l'emporter, quand même...

– Je n'ai jamais dit qu'il l'avait fait... Il a involontairement détourné votre attention.

Si Gisèle Pouacre, emploie cet adverbe, c'est parce qu'elle ne possède aucune preuve du contraire. Ses amies l'ont parfaitement compris, mais le Mentonnais ne distingue aucune arrière-pensée. Valentin George est toujours en représentation, même quand il se mêle familièrement au peuple des voyageurs.

Évelyne nous a dit qu'elle allait en parler au commissaire de bord.

La disparition d'un appareil photographique est une affaire digne d'un commissaire de bord.

La conversation est contrainte après cela. On se concentre sur ses assiettes. Alberta Fiselou aimerait se concentrer sur autre chose vu que son assiette à elle contient deux sardines à l'huile sur un petit cylindre de légumes, le tout entouré d'un trait de véritable vinaigre balsamique, le seul luxe. Elle reconnaît le produit à sa consistance et au goût. Elle avait espéré des sardines vraiment marinées. Sa déconvenue détend l'atmosphère. Ces surprises sont un sujet de plaisanterie jamais épuisé, car le chef ne manque pas de ressources.

Le spectacle offert par le personnel est tellement saisissant qu'on ne s'en lasse pas. Une serveuse distribue les menus. C'est le signal du départ

pour les serveurs transformés en équilibristes haltérophiles, qui ne cessent de plonger dans les cuisines pour en rapporter de monstrueuses piles de manières de tupperwares en verre qu'ils déposent sur un long plan de travail où un virtuose compose les assiettes en puisant dans les dits tupperwares. Après quoi, un dernier serveur, en veste, distribue les assiettes aux tables qui lui sont assignées. Un arrière-fond plaisant auquel on a fini par s'habituer. Emmeline Croin a pu constater qu'à aucun moment l'on n'a la possibilité d'empoisonner des aliments. Aux cuisines, peut-être, mais l'on n'est pas sûr de toucher la bonne personne.

Évelyne Grolle arrive au dessert avec le Pentax K30.

– C'est le commissaire de bord qui a eu l'idée d'aller voir à l'accueil si on ne l'avait pas déposé.

Armand et Ariane Tronque sont tellement soulagés qu'ils ne se demandent pas comment l'appareil a pu se trouver aussi vite à l'accueil.

Avant que la nuit ne tombe trop tard, l'on offre aux passagers un spectacle inédit. Des jets d'eau à l'arrière, illuminés comme il faut, donneront aux spectateurs l'impression qu'il se trouvent sur une terrasse à Versailles au temps du Roi Soleil, c'est sans doute pour cela que le baryton chantera *Sole Mio*. Les danseurs offriront leurs gambades.

C'est là que ces dames apprennent la mort d'une *Libellule*. L'une des filles du groupe aurait succombé à une surdose médicamenteuse. Les artistes de variété sont sujets à de tels malaises. En tout cas, ses compagnes ne se produiront pas cette nuit, l'émotion. Ce n'était pas le moment de leur demander quand elles remonteraient sur scène. Les danseurs de salon, qui avaient pris l'habitude de se dandiner au cœur de la nuit, sont à la fois désolés et déçus. Mais comme l'a précisé Valentin George, les *Libellules* lui ont fait savoir que Lucie Douce, la défunte, n'aurait pas admis que la vie s'arrête à bord. Le spectacle doit continuer. L'on suppose que c'est en l'honneur de la pauvre Lucie que le baryton et les danseurs font de leur mieux. C'est à cela que l'on reconnaît de vrais professionnels.

Un couple s'assied à côté de ces dames, un vieux grand benêt qui n'a plus un cheveu sur le caillou, vu qu'ils ont élu domicile dans ses oreilles et sur le pavillon d'icelles, et une petite dame sans doute faite, entre autres, pour guider ses pas, qu'il a plutôt incertains, perdu qu'il est dans on ne sait quelles pensées. Il attrape de temps en temps l'une d'entre elles au vol et la développe dès qu'il aperçoit l'ombre d'une perche ; il semble perdre le fil des conversations, ce qui ne veut pas dire qu'il ne les écoute pas ; et elle, on ne sait pas si elle le rabroue pour le réveiller ou pour lui faire quelque reproche. Il ne semble pas en être affecté. De temps en temps, il lâche une remarque en général pertinente, et sa compagne craint ces remarques-là.

Il confie à Emmeline Croin que la disparition de Lucie Douce et d'un appareil photographique à la même heure en gros, c'est curieux.

Son inséparable lève les yeux au ciel. Il a déjà dû le lui dire. Même si ce n'est pas faux, l'on fait preuve d'un certain mauvais goût en mettant sur le même plan une morte et un appareil égaré.

L'on aurait tort au demeurant de ne pas prendre au sérieux les délires du vieil original.

Il n'avait pas caché, à Lübeck, que s'il rapportait des souvenirs à toute sa famille, ses enfants ayant fait autant d'enfants que lui-même, il lui faudrait un semi-remorque. Il compte résoudre cette difficulté en rapportant des calendriers. Ça tient moins de place que des bouteilles ou des matriochkas. Il semblait tout déçu de ne pas avoir trouvé de calendriers. Les villes touristiques se doivent de proposer des calendriers aux touristes de passage.

– Il faudrait savoir si toutes les photos ont été conservées... Mais arrive-t-on à se rappeler toutes les photos qu'on a prises...

Il doit avoir des éclairs, le distrait.

Chapitre IV

COMMENT RÉDIGER UNE NOTICE NÉCROLOGIQUE

LA LISTE DES PLAISIRS en mer est ce jour-là plus fournie que d'habitude. Les amateurs auront droit à deux conférences, l'une d'Armand Languisse sur les langues encore parlées dans les pays riverains de la Baltique, à neuf heures, pour les lève-relativement-tôt, l'autre, du grand grassouillet au nœud papillon, à quatorze heures pour les passagers du premier service de restauration, et à seize heures pour ceux du second, sur les grandes familles de tsars. Sophie Bernard aura le temps d'écouter la première, avec ses amies, avant les travaux pratiques de journalisme.

Armand Languisse paraît plus grand qu'il ne l'est, et arbore un air de mélancolie attentive qui ne doit pas déplaire au sexe. Éternel Chérubin, on sent qu'il ne parviendra jamais à faire d'une comtesse une mère coupable. Une voix douce et blanche qui porte. La bête ténébreuse articule comme un pensionnaire du Français, et sourit, comme pour s'excuser des chagrins qu'elle doit traîner depuis une éternité. On se damnerait pour lui, s'il n'était trop réservé pour provoquer la perte d'une théorie d'objets aimés qui n'auraient su le convaincre de conclure.

– Si je me propose de vous parler, Mesdames et Messieurs, des langues encore parlées sur les bords de la Baltique, c'est que l'une d'entre elles a cessé de l'être au début du dix-septième siècle. Vous avez tous entendu

parler des Chevaliers Teutoniques. Si l'expansion allemande a épargné le lituanien et le letton, elle a fait disparaître celle des Baltes Occidentaux, que les spécialistes connaissent sous le nom de vieux-prussien. Nous n'aborderons ni en Lettonie, ni en Lituanie. J'attirerai donc votre attention sur les langues slaves, le polonais et le russe, sur les langues germaniques du Nord, le norvégien, le suédois et le danois, et sur deux langues finno-ougriennes : le finlandais, et l'estonien.

"S'agissant de ces dernières, imaginez une langue où les négations se conjuguent, l'adessif ne possède pas les qualités de l'adhésif, quoiqu'il exprime le fait d'être sur quelque chose, et l'instructif n'était qu'un cas parmi d'autres, qui s'obstine à laisser des traces. Il vaut mieux, à partir de maintenant, perdre toutes vos idées sur les catégories grammaticales. On a bien fait de vous les inculquer, il est d'autres systèmes, ainsi que différents types de langue. Je ne puis qu'esquisser les grandes lignes. Notre escale à Lübeck a permis à certains d'entre vous de rafraîchir vos connaissances en allemand, une langue qui vous est plus familière que les langues scandinaves. Je ne marcherai pas sur les traces de vos maîtres. Je me contenterai aujourd'hui d'un simple tour d'horizon..."

L'on ne sait si c'est sa voix, son attitude, il se contente de bouger les bras, l'on suit les mouvements de ses mains, comme ceux d'une chanteuse réaliste, le public semble rivé sur ses fauteuils. Ce n'est pas très simple, ce qu'il raconte, cela semble évident. Et l'on n'est pas tenu de prendre des notes. Ces dames voient se dessiner comme un vaste paysage, où le phrasé de certaines langues parvient parfois à influencer les autres, sans le moindre terme technique, on acquiert des notions en phonologie qui feraient le bonheur de n'importe quel étudiant, et ce n'est qu'un simple tour d'horizon. C'est quand il dit : "Nous verrons cela plus en détail avant chaque escale" que l'on comprend que l'on n'a plus qu'à revenir sur terre. Nul ne ressent le besoin de lui poser des questions, elles sont inutiles. Il les attend, sans dire qu'il est à notre disposition, salue d'un signe de tête, et disparaît comme on s'efface.

Sophie Bernard a décidé d'accompagner Gisèle Pouacre à l'atelier de journalisme. Elles ont le temps d'arriver parmi les premières, avant l'apparition du maître de cérémonies. Gisèle Pouacre, Alain Gerbille la connaît, elle fait partie du groupe, mais Sophie Bernard, il lui trouve comme un air. S'il se met à trouver des airs à d'autres qu'à son épouse... Rien qui puisse vraiment l'affecter, ni compromettre son aisance, mais c'est comme une de ces brumes au bas de vos lunettes qui vous incitent à prendre le bout d'étoffe fourni avec les étuis. Peut-être un effet du thé de la veille qui est mal passé, quand sa femme y est allée de son discours devant ces dames, sous prétexte que celles-ci avaient pu emprunter la voie qu'elle s'était choisie, avant de se résoudre à débrouiller les grimauds. Il l'observe. Peut-être a-t-elle remarqué la veille sa contrariété. Il est si habitué à ne rien laisser paraître... Cette antique granduche en

impose, malgré sa tenue de romanichelle. On s'habitue très vite au filet dans lequel elle enveloppe ses épaules, et sa tête parfois, parce qu'il s'associe parfaitement au reste. Une certaine forme d'élégance, en fin de compte. Ce n'est pas elle qui se fond dans le paysage, c'est le paysage qui se fait à elle. Pour la première fois, sa main le démange devant quelqu'un d'autre que Josiane. Pas questions de se permettre de ces violentes familiarités avec une femme de son atelier. Sa façade s'écroulerait d'un coup. Rien n'empêche de la mettre dans l'embarras.

On a rendu la veille à la défunte *Libellule* l'hommage qui lui était dû. Les jets d'eau étaient illuminés de couleurs plus sombres quand Valentin Georges a dignement évoqué sa délicate présence. Le commandant a tenu à venir dire un mot, ainsi que Jeanne Brébeuf, la dame des *Rois Mages*, qui présente son bouquet d'excursions avant chaque escale à ceux qui ne dépendent pas d'une association comme *La Grande Bleue* et n'ont pas de programme prévu. Les survivantes *Libellules* ont hoché tristement la tête comme attendu. Elles avaient laissé leurs tenues de scène dans leur cabine.

Alain Gerbille considère son petit public, l'air grave, avant de lancer négligemment.

– Nous continuerons aujourd'hui à faire un sort aux dépêches qui nous sont parvenues. Mais nous ne pouvons ignorer ce qui s'est passé hier. L'actualité a ses exigences, mais il serait indécent de ne pas consacrer une notice nécrologique au moins à la jeune artiste qui vient de nous quitter. Je me suis laissé dire, Madame Bernard, que votre métier vous avait amené à manipuler un bon nombre de manuscrits en plus ou moins bon état. Les manuscrits, c'est comme des dépêches qui nous parviennent du passé, comme le scintillement des étoiles éteintes...

L'on sourit au mot, Sophie Bernard voit déjà où l'autre veut en venir, mais elle se tait, car elle est curieuse de savoir comment il s'y prendra pour lâcher son morceau. Elle s'est d'ailleurs toujours méfiée de ceux qui veulent qu'on les entende à demi-mot : ils ont plus de prétentions que les autres. Par simple déformation professionnelle elle s'en est toujours tenue dans son métier à ce qui est écrit, et dans la vie, à ce qui est clairement énoncé, et qu'elle prend au pied de la lettre. Cela fait gagner beaucoup de temps. Quand on compte celui que l'on perd à ces interminables explications où chacun dit à son interlocuteur : si tu as dit ça, c'est que tu as voulu dire ça...

– ...ses partenaires ne manqueront pas de vous fournir toutes les indications nécessaires, quand elles comprendront qu'il ne s'agit que de rendre justice à leur camarade dans une notice nécrologique qui paraîtra dans le *Journal de bord*. On ne peut faire moins.

Essaie maintenant de te dépatouiller, vieille sauterelle, se dit-il. Il ne s'attend pas à ce que la vieille sauterelle réponde aussi posément :

– Je suis flattée que vous m'estimiez, plus que quiconque, capable de

rédiger cette notice, et de ne pas soulever trop d'objections. La mort de Lucie Douce m'a touchée comme nous tous, je n'ai jamais imaginé qu'elle pût faire l'objet d'un exercice ou d'un jeu de société...

Elle laisse passer l'onde de choc, avant de poursuivre :

– Je vais vous faire un aveu ridicule. J'ai toujours eu un faible pour les chroniques sportives d'Antoine Blondin. Je n'achetais *L'Équipe* que pour cela...

– Antoine Blondin a porté en effet le genre à un degré de perfection auquel personne ne pourrait plus prétendre. Respectons sa mémoire.

– Je m'efforcerai de respecter celle de Lucie Douce. J'essaierai donc d'aborder ses partenaires endeuillées en évitant toute maladresse autant que faire se peut, en de telles circonstances. Je regrette surtout de ne pas être assez préparée à travailler sur le terrain, comme vous dites...

– Le travail sur le terrain est la base même de notre métier. Il vaut mieux être sur place pour rendre compte de ce qui se passe, c'est pour cela que les directeurs de journaux ont des correspondants locaux, et des reporters qu'ils envoient dans les endroits où ceux-ci préfèrent ne pas s'aventurer.

– Je me suis laissé dire qu'ils disposaient même d'un répertoire de notices nécrologiques traitant de la vie, des actes et des œuvres de toutes les célébrités...

– Nous sommes parfois pris de court. Il est des célébrités qui nous sont trop tôt enlevées, et notre pauvre *Libellule* n'a eu qu'un vol trop éphémère pour que le public eût le temps de la connaître... Mais si une telle tâche vous semble trop ardue, je puis la confier à quelqu'un d'autre.

Une bonne couche de pot au noir tombe sur l'assistance, le calme blet, ça mollit, on reste encalminé. Alain Gerbille ne dispose pas de moteur. Visiblement, personne n'est tenté par l'aventure. Sophie Bernard lui tend obligeamment une godille.

– Cette enfant mérite bien qu'on fasse pour elle un effort à la hauteur de notre émotion. On m'a parlé d'une surdose médicamenteuse. Cela suppose qu'elle prenait des médicaments et connaissait la posologie. J'ai du mal à me faire à l'idée d'un suicide. Cette enfant ne se trouvait jamais vraiment seule, elle avait d'ailleurs une de ses camarades dans sa cabine, qui se serait bien gardée de l'expédier en sachant qu'elle serait la première suspecte. Je veux bien que l'on ne prenne pas ses médicaments devant tout le monde, mais il y a un tel va-et-vient, un tel risque de voir survenir la personne qui partage votre chambre... Un suicide demande un peu de loisir. Je crains qu'une croisière ne garantisse pas au désespéré l'intimité voulue...

Alain Gerbille l'interrompt :

– Les faits sont là. Je ne vous demande pas de mener une enquête sur une mort suspecte. Nous nous contenterons d'une notice nécrologique. Pour l'instant, il y a une foule de dépêches qui nous attendent.

Le public alléché tarde à se pencher sur les dépêches.

Ce n'est plus une vieille sauterelle qu'Alain Gerbille a devant lui, mais une vieille mante religieuse, qui décide de le tirer d'embarras.

– Tiens, ça va vous plaire, Bertrand, cette nouvelle exposition de Pignolet.

Le Pignolet en question s'est perfectionné dans les ombres, qu'il peint avec beaucoup de délicatesse. C'est l'ombre de la Tour Eiffel qui l'a rendu célèbre, mais Sophie Bernard préfère l'ombre d'un enfant sur les quais de Bremerhaven. Le fameux Bertrand va se précipiter sur le salon Internet pour essayer d'avoir la liste des œuvres exposées.

Tout le monde s'empresse de choisir son article. Alain Gerbille n'est pas du tout reconnaissant à Sophie Bernard qui vient pourtant de relancer la machine. C'est lui le maître du jeu, non ?

Quant à Sophie Bernard, elle a deux raisons de jubiler :

Une deuxième mort mettrait tout le monde sur les dents. Il y a là de quoi freiner les enthousiasmes. Surtout si l'on a pris soin d'émettre des doutes sur la première.

Et ça fait une énigme de plus pour elle et ses camarades. En croyant la contrarier, Alain Gerbille lui laisse le champ libre pour essayer de la résoudre.

Gisèle Pouacre n'est pas intervenue. Elle s'est contentée de choisir un sujet plus aride que les autres, les nouveaux quotas de pêche. Il n'y avait pas beaucoup de concurrence. La démonstration de Sophie Bernard sur la mort de Lucie Douce ne l'a qu'à moitié convaincue. Comment faire avaler à quelqu'un un médicament qu'il ne veut pas avaler ? À moins que l'on croie en avaler un autre.

Il faut laisser pour l'instant Sophie Bernard s'occuper des *Libellules* restantes, elle pourra sécher les tsars.

Au buffet, ces dames s'installent à la table des Mentonnais.

– Je comprends que vous soyez soulagé d'avoir retrouvé votre appareil, dit Emmeline Croin au mari.

– J'aurais été encore plus soulagé, s'il n'y avait eu ce triste événement.

Un honnête homme sait faire la part des choses.

– Avez-vous pris des photos aujourd'hui ?

– Pas beaucoup.

– Vous me rassurez...

Le Toulonnais serait presque froissé. Elle précise.

– Cela veut dire que l'on vous a laissé la carte mémoire. J'imagine que, sans elle, votre appareil ne peut pas fonctionner...

– J'ai pu prendre quelques photos des jets d'eau à la poupe et du spectacle.

– Le résultat était-il convaincant ?

– Il suffit de quelques réglages. Je dispose de plusieurs filtres.

Emmeline Croin n'est pas friande de détails techniques.

– Cela vous dérangerait de nous confier, l'espace d'une minute ou deux, votre carte mémoire ? Nous avons la clé qui convient, et Sophie a pris son portable.

Petite manipulation... La machine fait son bruit caractéristique quand on la met en marche, ce qui fait se retourner quelques têtes, et les photos apparaissent. Cela prend un certain temps, parce qu'il y en a déjà plus de deux cents. Qu'est-ce que ce sera à la fin du voyage ?

Le Mentonnais est pour l'instant impatient de voir le résultat sur l'écran. Pendant qu'elles se mettent en place, Emmeline Croin poursuit :

– J'imagine qu'il vous est facile de supprimer directement les photos dans l'appareil, avant de les archiver.

– Je le fais régulièrement. Quand j'en ai pris une dizaine, je vérifie.

– J'aimerais être sûre que quelqu'un n'a pas jugé utile d'en supprimer d'autres.

Elle fait passer son ordinateur au Mentonnais après s'être assurée qu'il sait comment les faire défiler. Chaque marque a ses fantaisies. Preuve en est l'incompatibilité des polices quand on passe de l'une à l'autre, ou l'incapacité des nouveaux modèles à ouvrir d'anciens documents.

Le couple se penche, et admire le résultat.

– Entendons-nous bien, dit Emmeline Croin : ce ne sont pas les photos qui sont là qui nous intéressent, mais celles qui devraient y être et qui n'y sont pas.

– Il me semble... À moins que j'aie supprimé ces photos parce que la lumière n'était pas bonne...

– En effet, dit sa femme, tu es une vraie pipelette. Tu as l'âme d'un paparazzo...

– Ça m'avait juste amusé de voir Valentin George avec Jeanne Brébeuf appuyés au bastingage. Quand j'y pense, je l'ai pris aussi avec la pauvre Lucie Douce... Vous n'allez pas croire...

– Il ne s'agit pas de croire quoi que ce soit. Nous constatons juste que des photos ont disparu. Vous aurez pu les faire vous même disparaître pour une raison ou une autre, vous êtes un perfectionniste, mais elles ont pu être effacées par quelqu'un d'autre. Nous allons mettre nous-mêmes à la poubelle ces photos qui ne nous concernent pas. Ce sont vos souvenirs à vous, que vous partagerez avec qui vous l'entendez. Peut-être garderons-nous celles de Sophie qui vous a visiblement tapé dans l'œil, et celles où nous figurons nous-mêmes, un peu plus discrètement il est vrai. Je note au passage que vous en avez conservé une de Sophie où le contre-jour semble plus gênant qu'artistique. J'imagine qu'un meilleur cadrage et un bon coup de Photoshop® corrigeront quelques effets indésirables. Mais l'on pourrait en dire autant des interlocutrices de Valentin Georges. Vous êtes plus sévère pour les monuments. Je ne vois que quatre photos de la Holstentor, il me semble que vous en avez pris plus.

Rien n'échappe à cette dame. Pour un peu, on insisterait pour qu'elle

garde tous les clichés. Mais si elle avait voulu en prendre, elle se serait équipée en conséquence.

Au passage, Sophie Bernard va tranquillement gratter à la porte d'une des deux suites occupées par les *Libellules*.

On lui ouvre, l'air un peu égaré.

– J'aimerais m'entretenir avec vous, et ce n'est pas parce que je suis poussée par une curiosité morbide, que je souhaite vous présenter des condoléances qui vont de soi, ni parce qu'Alain Gerbille qui a autant de tact qu'un diable de Tasmanie, comme tous les journalistes, m'a imposé un exercice pratique pour le moins inconvenant. Il aimerait que je rédige une notice nécrologique de votre pauvre Lucie Douce... J'aimerais, moi, tout simplement comprendre, me faire une idée.

La *Libellule* s'efface, et invite Sophie Bernard à s'asseoir, avant de s'installer en face d'elle.

– Je ne vois pas ce que je pourrais vous dire, ni par où commencer si je trouvais quoi vous dire...

– Parlez-moi de votre groupe : avez-vous toujours été des *Libellules* ?

– Pas tout de suite. Nous suivions toutes les quatre des cours au Conservatoire de Toulouse, non pour nous adonner au Bel Canto, mais pour nous lancer dans l'Opéra Comique. En attendant, l'on nous a flanquées d'autorité dans les chœurs. Nous préparions en même temps le baccalauréat au lycée de Fronton. En un mot, nous nous connaissons depuis le collège. Lucie Douce était beaucoup moins attirée que nous par les garçons, elle attendait une belle âme. Sans savoir ce qu'est exactement une belle âme, elle l'attendait. Je ne sais si c'est pour cela qu'elle était insomniaque, elle l'est restée.

– Attend-elle toujours sa belle âme ?

– Elle a cru l'avoir trouvée un peu plus tard. Ce n'était en fait qu'un petit salaud qui croyait avoir vécu, et a joué la belle âme à ravir. Il avait juste la psychologie qu'il fallait pour s'adapter à ses conquêtes, et aucun fond. Un excellent décorateur, sinon. Elle voulait un enfant de lui, l'enfant d'une belle âme, quelque chose d'harmonieux en somme, et elle a omis de prendre les précautions d'usage, sans juger utile de lui en parler, pour la bonne raison qu'il lui avait bien précisé qu'un enfant, pour lui, c'était pire pour un couple que les hordes d'Attila pour une prairie verdoyante. S'il n'y avait que les nuits, les couches, les inquiétudes, mais les gamins, ça fait son nid dans une demeure, avant de prendre un pouvoir que l'esprit du temps leur abandonne, comme il abandonne tous ses avoirs au spéculateur qui passe. La belle âme aimait faire des mots. De belles âmes comme ça, l'on s'en passe. Lorsque l'enfant paraît, son père s'esbigne.

Ce n'est pas que le décorateur qui aimait faire des mots.

– Je ne puis dire ce que l'enfant serait devenu parce qu'il est mort à sept ans, d'une congestion cérébrale. Un garçon délicieux, attentif,

raisonnablement docile, je n'ai jamais vu ça. Du coup, aucune d'entre nous ne s'est mariée. Nous étions déjà trop frivoles et un peu volages. L'idée même d'avoir un enfant nous épouvantait. Nous avons cru que Lucie allait se donner la mort. Elle nous a étrangement répondu : "Vous ne voulez pas que j'écourte mon chagrin..." Un réminiscence peut-être de Corneille : *Toujours aimer, toujours souffrir, toujours mourir*. Elle n'a cessé de mourir depuis. Au point que j'ai été surprise de la trouver effectivement morte. Je ne croyais pas qu'elle allait se décider à mourir d'elle-même. Surtout qu'elle vivait comme on vibre, sinon, une étrange lumière.

– Nous allons passer, si vous voulez bien, à ce que je peux écrire, à votre carrière.

– Peut-on parler de carrière ? Un garçon de notre lycée se sentait une vocation de chanteur de variétés, il avait monté un petit groupe, connu maintenant sous un autre nom, et trouvait que quatre choristes agrémenteraient le spectacle. En attendant que ses maquettes, où nous ne figurions pas, soient prises en considération, il prospérait en faisant les baloches et les bastringues, comme il disait, et dans cet exercice où il devait s'en tenir à un répertoire qui n'était pas le sien, il pensait qu'une présence féminine ne serait pas de trop. Il s'est aperçu, le bac en poche, que nos voix plaisaient dans ce contexte. Il se passait quelque chose entre nous et les danseurs. Nous savions nous adapter à leurs évolutions, au point que c'est nous qui finissions par suggérer l'ordre des morceaux, et qu'ils en étaient réduits à nous accompagner. Pour parfaire nos sensations, nous suivions régulièrement des cours de danse, car il nous semblait nécessaire d'assimiler les pas et les figures. Et notre gestuelle en a été comme enrichie, sans que nous ayons besoin de montrer ce que nous savions faire. Ce garçon n'était pas idiot. Bien heureux de toucher avec son groupe la moitié du cachet. Ses maquettes ont été remarquées, il a fait son chemin en nous abandonnant au passage, de peur de rester un simple faire valoir. Si vous fouillez un peu, vous saurez de qui je parle, je préfère que vous ne fouilliez pas. Ça nous plaisait les bals populaires, et les soirées dans des casinos. Et ça plaisait. Nous avons même fini par avoir nos morceaux à nous, prudemment déposés à la SACEM, bien que nous n'ayons jamais songé à monter un spectacle. Nous seules avons le droit de les jouer, et si vous aviez eu l'idée de venir nous écouter, vous vous seriez rendu compte de la façon dont nous menons la danse comme un chef d'orchestre ses musiciens. Il faut tenir compte de ceux qui savent et veulent faire savoir qu'ils savent, de ceux qui savent et se laissent aller, des autistes qui veulent improviser leurs figures sans tenir compte des autres, et des bonnes pâtes qui se dandinent plus ou moins savamment parce qu'elles aiment ça. Chaque public a son cachet et ses humeurs. Elles peuvent varier. Vous vous en apercevrez ce soir, si le cœur vous en dit, car nous reprenons le spectacle. Je faisais les paroles, Aurore, les

musiques, Albine et Lucie, répétaient avec nous. Lucie avait cet instinct qui nous permet chaque soir de régler les pauses et la succession des morceaux. Nous l'avons toutes à présent. Il y a les airs qui se chantent en solo, et nous n'avions pas de soliste attitrée, c'était selon, d'autres à deux ou à trois, les autres marquant la mesure chacune à sa façon. Ça tournait. Lucie est morte, et j'ai l'impression que nous avons toutes conservé en nous une partie de sa personnalité, ce qui revient à dire que non contentes de porter son deuil, nous prolongeons celui de son enfant. Cette facilité à ne former avec d'autres qu'un seul être, le décorateur de Lucie avait suggéré que ça venait de nos prénoms. Albine, Claire, Aurore et Lucie. Des lumières naissantes ou affirmées. Albine est notre aînée, elle a redoublé deux fois, un peu lente à l'école, et si vive, sinon... Aurore a six mois de plus que moi, et moi, Claire, deux mois de plus de Lucie, qui était comme on dit en avance. Vous remarquerez ce soir que Lucie, est encore, à sa façon parmi nous. Que vous dire de plus ? La liste des casinos où nous nous sommes produites, des croisières que nous avons faites, des bals où l'on nous a engagées ne vous dirait rien. Ce serait une misérable litanie. Nous étions discrètement fort bien payées, car nous exigions de gros cachets, et que nous les méritions. Une *Libellule* a disparu, l'espèce n'est pas éteinte. C'était la seule insomniaque du groupe, elle repose enfin en paix.

– Je vais me montrer peut-être indiscrete, mais ne peut-on penser à une raison de plus de se sentir désespérée ?

– Cela dépasse en effet le cadre d'une nécrologie, et je puis vous répondre nettement non. C'est pour cela que ce suicide nous a surprises. Elle avait son enfant mort dont elle voulait continuer à faire son deuil, elle avait sa vie de *Libellule*, et aucune raison de mettre fin à ses jours. Quant aux hommes... Elle les fascinait d'autant plus qu'elle restait gentiment inabordable. Elle avait quelque chose qui inspirait le respect et une certaine crainte aux chercheurs de bonnes fortunes, aux impulsifs et aux goujats. Albine, Aurore et moi, nous sommes, comment dire ? de bonnes vivantes, nous ne crachons pas sur les gaietés qui se présentent. Je soupçonne même d'aucuns d'être venus chercher avec nous comme un reflet de Lucie. C'est d'évidence le cas de Valentin George, qui aimait, sinon, s'entretenir avec elle, dès qu'il en avait l'occasion. On ne se suicide pas, sinon, pour un Valentin George. C'est juste une bonne affaire, un joyeux drille, et un charmant camarade.

– Il doit avoir une vie bien remplie.

– Un peu trop au goût de Jeanne Brébeuf. Il faut dire qu'elle partage discrètement sa vie, et lui passe ses petites fantaisies. Elle voyait Lucie d'un plus mauvais œil parce qu'elle ne s'était justement pas exécutée. Les femmes avec qui l'on couche, on y revient volontiers mais on n'en parle plus. Et si vous me parliez un peu de vous ?

– Je suis sûre que vous ne confiiez qu'à vos camarades ce que je vais

vous dire. Nous avons eu nos vies, mais nous formons aussi un groupe, moi et mes amies. Nous sommes d'anciennes condisciples...

Sophie Bernard lui raconte toutes les affaires qu'elle a résolues avec elles, y compris la dernière, place Fabre d'Églantine, en plein Carnaval.

– Cela dit, fait-elle pour conclure, je ne suis pas là pour résoudre une énigme, juste pour cette misérable notice nécrologique. Ce que je puis vous affirmer, c'est que s'il y a une affaire, nous la tirerons au clair. Je ne crois pas qu'il y en ait une, car je ne vois pas comment l'on aurait pu contraindre votre Lucie, qui ne voulait pas mourir, à prendre un médicament de plus.

Une bonne attaque, se dit Sophie Bernard en sortant de la suite. Je m'en vais de ce pas la rédiger, cette nécrologie.

Elle amène Alberta Fiselou dans la cabine des deux autres, pour un résumé succinct de l'entretien. Une seule conclusion : le suicide est à exclure, le meurtre impossible. De quoi affriander de plus blasées. Nous avons l'arme du crime, un mobile, mais l'occasion... Tout est dans l'occasion.

– Je vous laisse, dit Alberta Fiselou. J'aimerais vérifier quelque chose.

Pas besoin d'expliquer : les autres ont compris. C'est comme dans le groupe des *Libellules*, les solos sont parfaitement admis.

Elle s'est aperçue que Jeanne Brébeuf ne restait pas enfermée dans sa cabine, qu'elle aimait à se réfugier dans la bibliothèque, où elle ne pouvait être dérangée que par les rares usagers du point Internet. Dans la brochure, la bibliothèque était le septième des espaces communs, le salon Internet était le quatorzième. On n'aurait jamais imaginé que les deux se trouvaient dans la même salle. Ça faisait deux salons pour le prix d'un. D'un côté de spacieux fauteuils, de l'autre, derrière une demi-cloison, quatre box, avec un ordinateur chacun. La bibliothèque proposait les succès des dernières semaines (suivant le classement d'un magazine littéraire qui jugeait la qualité des ouvrages d'après les ventes répertoriées). Alberta Fiselou choisit un essai sur les enfants soldats en Afrique équatoriale, s'affala sur son fauteuil, lut une dizaine de pages, et leva la main vers ses paupières, qu'elle massa. Puis elle essaya de reprendre sa lecture, la douleur ne passait pas. Bien qu'elle se trouvât assez loin d'elle, Jeanne Brébeuf s'en aperçut, et lui demanda si il y avait quelque chose qui n'allait pas.

– Ma bêtise. J'ai oublié mes *Dolipranes* à Dunkerque, et la pharmacie est fermée.

– Si ce n'est que ça, je puis vous proposer un *Dafalgan*...

– Je vous remercie...

Alberta Fiselou repose le livre et va prendre un verre d'eau au buffet.

Elle revient au bout de cinq minutes, reprend l'essai, le front encore un peu contracté. Mais elle se détend peu à peu.

– Ça va mieux ? s'inquiète l'autre.

– Je crois que c'est passé. Heureusement que vous prévoyez tout.

– Nous avons toujours des médicaments que l'on peut se procurer sans ordonnance et qui sont parfois bien utiles. On n'est jamais à l'abri du mal de mer, des migraines, et même des malaises un peu plus sérieux. C'est miracle que dans un groupe de plus de trente personnes, il ne se trouve personne qui ait besoin qu'on le dépanne en attendant...

– Encore heureux que personne ne songe à abuser.

Jeanne Brébeuf sourit :

– Il y a des exceptions.

Alberta Fiselou lit encore une demi-heure avant de revenir dans sa cabine. Jeanne Brébeuf a reposé son livre, et a pris place dans l'un des box, pour mettre sans doute la dernière main à la présentation de futures excursions.

Gisèle Pouacre et Emmeline Croin se trouvent à présent dans la cabine qu'elle partage avec Sophie Bernard.

– On dirait que tu tiens l'occasion... dit Emmeline Croin.

– Jeanne Brébeuf a toujours, comme les autres accompagnatrices, quelques médicaments dans son sac, ajoute Gisèle Pouacre.

– Et elle aura par mégarde glissé à Lucie Douce une dose supplémentaire de ses médicaments habituels, fait Sophie Bernard.

– Les insomniaques ne sont pas à l'abri des migraines, dit Emmeline Croin.

Alberta Fiselou admet fort bien qu'on la dispense de raconter. Elle ajoute sa voix au chœur des anges :

– Ce qu'elle ignore, c'est qu'elle a tué Lucie Douce pour rien, l'on ne se défait pas d'une ombre, et Lucie Douce n'était qu'une ombre plus lumineuse que d'autres. Elle n'accordait qu'une confiance limitée aux sentiments de Valentin George.

Elle s'arrête, pour laisser à Gisèle Pouacre le soin de compléter le raisonnement :

– Le Pentax du Mentonnais... Elle s'est rappelée après coup qu'il les avait souvent photographiés ensemble, et qu'il avait surpris son compagnon à plusieurs reprises avec Lucie Douce, elle ne l'a pas lâché d'une semelle. Et j'imagine que Valentin George restait toujours dans les parages. Elle voit l'appareil sur la chaise, Valentin George détourne l'attention de tout le monde, et elle va obligeamment rapporter à l'accueil l'appareil de l'imprudent, après avoir supprimé les photos gênantes. Elle devait avoir un grand sac.

– En l'aidant à subtiliser cet appareil, dit Sophie Bernard. George Valentin a donné à Jeanne Brébeuf la plus belle preuve d'amour qu'on puisse imaginer. Il a sans doute deviné tout de suite. Il aura tout fait pour la rassurer. Je ne serai pas surpris qu'il ait mis lui-même au point ce petit tour de passe-passe. Dès que je verrai une occasion, je détournerai l'attention. Tu feras ce que tu pourras. Et tu le feras vite. Faut-il qu'il lui

soit attaché pour qu'elle ne l'écoeure pas après un coup pareil !... C'était un rêve redoutable, c'est devenu un rêve sans conséquence. Voire... À la première fêlure...

– Juste un petit mystère pour nous mettre en appétit.

Elles s'accordent à juger qu'il serait dommage de briser l'harmonie d'un couple aussi exemplaire. Après tout, Jeanne Brébeuf n'a mis fin qu'à une souffrance interminablement entretenue. De plus, il n'y a rien de puisse permettre de les confondre. Les preuves matérielles ont disparu, l'une dans l'estomac de la victime, l'autre de la carte mémoire du Pentax. On ne va pas ennuyer le commissaire de bord pour ça.

Une remarque au dîner pour inviter le Mentonnais à ne pas abandonner son appareil sur les fauteuils de tous les bars où il s'arrête.

– Je vais m'y accrocher comme un naufragé à sa bouée.

Un tour enfin au grand salon du pont supérieur pour voir les évolutions des danseurs, effectivement conduites par la voix des *Libellules* restantes, et de l'orchestre du navire, qui se laisse également entraîner. Les ailes de ces libellules suivent les mouvements de leurs bras, et ne se déploient que durant les pauses, où elles vibrent comme pour retenir quelque note égarée. Et c'est à peine si l'on songe à l'absence de Lucie Douce, tant on sent sa présence.

Chapitre V

CHANGEMENTS D'HEURES

La luminosité, ça aide, ça ne console pas. Non content d'avoir avancé les montres d'une heure, avant de s'endormir, avec la perspective d'avoir à recommencer cette opération la nuit suivante, le groupe doit se présenter au salon Calypso à huit heures quinze rien que pour le plaisir de se voir coller le numéro de son autobus sur la poitrine, étant bien entendu qu'il faut trouver le moyen entre-temps de s'être restauré, nettoyé, habillé. Ceux qui ont eu l'heureuse idée de ne pas fermer les rideaux pour jouir de l'entre chien et loup nocturne, se sont rendu compte que le soleil, en se levant à cinq heures du matin, trois heures, heure solaire, donne sur le miroir au-dessus du bureau, et renvoie aimablement ses rayons sur le visage des assoupis. Bref, la gaieté d'aucuns semble un peu contrainte. Pas celle du vieil original qui confie à qui veut l'entendre qu'il s'en tient à l'heure solaire, pour ne pas avoir à tripoter sa montre. À quoi sa compagne répond que l'heure solaire n'est pas la même quand l'on a passé d'un fuseau horaire à l'autre. Aucune

importance, rétorque-t-il avec une mauvaise foi pour le moins déroutante, au lieu de soustraire deux heures, j'en soustrais trois ou quatre à la demande. L'essentiel est de savoir où l'on en est. Comme si tu savais toujours où tu en es... soupire sa compagne. Je m'en voudrais, grogne-t-il de savoir toujours où j'en suis !... Et le voilà parti sur une méditation en son for intérieur sur les gens qui ont la prétention de toujours savoir où l'on en est.

En montant au salon Calypso, ces dames ont croisé l'une des *Libellules* en civil, qui leur a souri. Quelque chose dans l'attitude, elles se sont arrêtées. La *Libellule* s'adresse à Sophie Bernard :

– Pourriez-vous me confirmer...

– Je confirme que Valentin George n'y est pour rien.

L'autre hoche la tête :

– Ce pauvre Valentin n'y est jamais pour quoi que ce soit, il a plus d'entrain que d'initiative. Mais se doute-t-il de quelque chose ?...

– Il est au courant.

– Je vous remercie.

Aujourd'hui, journée pleine, c'est à dire que l'on se rendra en bus tout en haut de la Ville Haute, à charge pour l'excursionniste de gagner à pied la Ville Basse. Après avoir déjeuné aux frais du voyageur, l'on pourra se faire libéralement bouffer par les moustiques dans un village reconstitué, où un groupe folklorique réglera l'assistance de ses gambades. Appareillage prévu à dix-sept heures, ce qui revient à dire que tout le monde devra être rentré à bord une demi-heure avant. À ce rythme, se dit le vieil original, on aura du mal à trouver un calendrier en estonien. Lequel estonien n'étant parlé, comme l'a fait remarquer Armand Languisse dans sa conférence, que par soixante pour cent de la population locale, bon nombre d'émigrants sont allés le parler ailleurs. Il est assez proche du finnois pour que des malveillants en fassent un simple dialecte de cette langue. C'est beaucoup s'avancer, a dit Armand Languisse. À titre de comparaison, l'occitan et le catalan ne se sont séparés qu'au quinzième siècle, ce qui ne fait pas de l'un un dialecte de l'autre, essayez donc de soutenir une telle idée à Carcassonne ou à Perpignan. On trouve à Tallinn un grand nombre de russophones et d'églises orthodoxes, de plus, la République Socialiste Soviétique en a fait une ville universitaire, en y installant, pour des raisons qui ne concernent qu'elle, des instituts d'un bon niveau. Il serait étonnant que les guides insistent sur ce dernier point. Ou sur le fait que Tallinn signifie "la ville des Danois", que les allemands en firent la ville Hanséatique de "Reval", et qu'elle a été connue sous ce nom jusqu'à la fin de la première guerre mondiale. Les bolchéviks eurent la courtoisie de reconnaître son indépendance, ce qui lui permit de redevenir la ville des Danois. En comptant les Suédois qui séjournèrent un moment dans le coin, beaucoup de monde est passé dans cette cité fière de son indépendance

et de ses coutumes. De quoi offrir à ce bon Gerbille l'occasion de se lancer dans quelque développement plein de malice, à moins qu'il craigne que sa moitié lui dame le pion. Ce ne sera en tout cas pas pour ce soir, il a prévu un atelier journalisme décalé une demie-heure après l'appareillage en musique orné de commentaires de navigation, pour ceux qui ne voudraient pas continuer à "regarder la cité médiévale s'éloigner avec admiration", libres qu'ils sont de comprendre que c'est eux qui sont admiratifs, ou la cité médiévale en assistant au départ de la *Marie-Josèphe*. On a distribué aux voyageurs, pour la plupart lourdement presbytes, un plan de la ville qu'ils pourront consulter avec une forte loupe s'ils en ressentent l'envie. L'agrandissement dessous garde le nom des rues sans en préciser le tracé, de quoi inviter les amateurs à exercer à la fois leur vue et leur perspicacité.

En attendant le signal de départ, ces dames se sont installées un peu à part pour constater que les *Libellules* ont l'esprit vif. Claire a dû résumer l'entretien qu'elle a eu avec Sophie Bernard, et l'une d'entre elles a jugé que ça ouvrait quelques perspectives intéressantes. C'est une autre *Libellule* qui est venue demander si les choses s'étaient bien passées comme elles l'imaginaient. Pourquoi une autre ? Au cas où l'on aurait eu vent de cet étrange interview. On peut supposer qu'il s'agit d'Albine ou d'Aurore. Claire partageait la cabine de Lucie Douce.

Ces dames n'ont rien dit parce qu'on ne soupçonnait personne. Même pas un crime. Elles n'auraient pas hésité, sinon, à en parler à qui de droit.

Pour le reste, un nouveau meurtre à bord est improbable, du moins de ce côté-là. Le mobile est trop patent. Sophie Bernard n'a mentionné ni la disparition de l'appareil photo, ni les souvenirs du Mentonnais, mais Claire doit se dire qu'elle ne parle pas à la légère.

Une épidémie de suicides ? Nous ne sommes pas à *France Télécom*, ou à *La Poste* retoiletée à l'usage de ceux qui savent.

Un avantage : si Alain Gerbille nourrit vraiment de vilaines intentions, ça ne va pas lui faciliter les choses. Il lui faudra un accident vraiment convaincant.

Ce qui frappe d'emblée ceux qui regardent en bas du haut de la Ville Haute, c'est l'arrière-plan. Il faut se résigner à photographier les tours, les toits et les coupoles sur fond de monstres amarrés. La baie de Tallinn est un vaste parking à paquebots. À peine si l'on aperçoit la mer. Les photographes se résignent. Il serait vain d'attendre que les bâtiments dégagent le champ. Ils n'ont plus qu'à trouver un juste équilibre entre la ville, les bateaux qui ont cessé d'aller sur l'eau, la mer et le ciel à peine nuageux. C'est à se demander comment l'on a fait pour les cartes postales.

La guide en a surtout contre les soviétiques qui ont dénaturé un quartier presque à leurs pieds. Une usine et des entrepôts en pleine ville ! Si ce n'est pas malheureux ! Il est vrai que les industriels d'une Estonie

indépendante ne se seraient pas permis un tel massacre !

Cela dit, la rue pavée par laquelle on descend à la basse ville est assez pavée pour qu'on s'y torde les chevilles en admirant les demeures hanséatiques. Instinctivement, les promeneurs prennent leurs précautions. Ça mitraille à tout va en s'efforçant d'éviter les têtes qui surnagent, ce qui n'est pas aisé dans une rue en pente, en plongée comme en contre-plongée. L'inconvénient auquel se heurte le touriste, c'est qu'il ne peut éviter les autres touristes. C'est d'ailleurs pour cela qu'il voyage en groupe.

La place principale offre un hôtel de ville surmonté d'un clocher, et une pharmacie arborant encore son enseigne en fer forgé représentant le serpent des apothicaires qui sont régulièrement pressés de cracher leur venin. Ces monuments sont paraît-il uniques chacun en son genre. Les voyageurs n'ont pas le temps de dévaliser une boutique de souvenirs, que certains lorgnent du coin de l'œil. Il est midi passé, et l'on n'a pas que ça à faire. D'ailleurs, explique la compagne de l'original à son compagnon, ce serait étonnant qu'on y trouve des calendriers.

Pour arriver à sa mangeoire, il faut emprunter une rue où des jongleurs en costume d'époque, des vendeuses de pâtisseries fumantes en costume d'époque, qui poussent le scrupule jusqu'à ne pas mettre de pneus aux roues de leurs échoppes ambulantes, nous plongent dans l'atmosphère d'une autre époque sans que l'on sache exactement laquelle. Comme le fait remarquer Gisèle Pouacre à l'un des membres de son groupe, le Moyen-Âge a duré près d'un millénaire, ce qui permet toutes les fantaisies.

Le groupe des Gerbille est resté à portée du regard. Il mange dans la même salle, avec des plafonds aux poutres apparentes, dont le bois semble rugueux, sur de longs bancs avec des coussins pour éviter les échardes d'un bois plutôt rugueux, à une immense table en bois rugueux. L'époque était rugueuse.

L'on retrouve, après avoir parcouru quelques rues de la Ville Basse, les autobus qui doivent conduire le troupeau dans le "Musée de Plein Air", savoir d'imposantes fermes aux toits de paille qui semblent écraser des murs pratiquement sans ouverture, et celles que l'on trouve sont terriblement étroites. Elles sont toutes en longueur. Il faut marcher pour les voir, et admirer un antique puits à balancier, et un moulin tout en bois.

Les danses folkloriques, en costumes folkloriques, n'ont pas l'air de passionner grand monde, dans la mesure où toutes les danses folkloriques se ressemblent, on essaye juste de noter les différences les plus remarquables. C'est ici l'exploit des couples qui réussissent à tourner en rond en collant chacun son menton contre l'épaule de leur partenaire. Comme il ne s'agit pas d'un slow, on salue la performance en la mitraillant au vol. Beaucoup, qui n'ont pas eu la patience d'attendre cette

figure, baguenaudent, le nez à l'air, en se tapant sur les bras et sur les jambes pour éloigner les moustiques. Ce que voyant, l'original fait remarquer à sa compagne qu'il devait y avoir des moustiques dans les Alpes Tyroliennes, vu que les danseurs y dansent en se frappant sur les cuisses. À l'inverse de ceux d'ici, ils ne se sont jamais habitués.

Alain Gerbille sourit en constatant que Sophie Bernard a séché son atelier. Il s'en doutait. Elle ne se trouvait là que par hasard, la fois dernière. Et cette histoire de notice nécrologique l'aura épouvantée. Chaque journaliste improvisé lui lit son bout d'article, et chacun est invité à donner son avis. Le temps passe. Il résume ce qui ressort de ces remarques, en rendant justice à la perspicacité des uns et des autres, cela ressemble à tout sauf aux réunions auxquelles il a pu assister avant le bouclage d'une édition. L'essentiel, c'est d'arriver à entretenir l'illusion. À donner l'impression à son public qu'il ne lira pas sa feuille habituelle aussi innocemment qu'avant. Il décide à la fin d'exécuter magistralement cette dame qui n'est venue à son atelier que pour ne pas remettre la notice nécrologique qu'elle avait accepté de rédiger. Personne ne lui avait forcé la main. Mais il préfère agir en finesse, sans trop appuyer.

– Je comptais un peu sur la notice nécrologique que cette dame devait nous remettre. Lucie Douce méritait bien un tel hommage. Je comprends son embarras... il faut disposer d'assez de renseignements sur la personne dont on annonce le décès. En l'occurrence, les *Libellules* nous ayant tous enchantés sans défrayer la chronique, les informations à leur sujet n'encombrent pas le Web. Ce n'est pas en tapant le nom de Lucie Douce sur Google que vous trouverez quelque chose. À peine si vous apprendrez comment joindre les *Libellules* si on désire les engager, ce qui est parfaitement superflu dans la mesure où ce sont les organisateurs qui se les disputent. Leur site n'est qu'une concession à l'époque. Il n'y avait qu'une façon de s'en tirer, interroger ses partenaires. On m'a dit que madame Sophie Bernard s'est présentée à la suite de l'une d'entre elles. Il faut croire qu'elle n'a pas trouvé assez de matière pour être à même de nous proposer quelques lignes.

Gisèle Pouacre l'a laissé parler, sans protester, la timidité peut-être. À la fin, elle lève la main et toussote pour faire comprendre qu'elle veut intervenir.

– Vous vouliez peut-être nous transmettre un message de sa part, Madame Pouacre.

– Pas vraiment, je suis confuse. J'aurais sans doute dû vous remettre son papier au début de la séance, mais je ne savais pas trop comment faire, vous comprenez... Ce n'est pas moi qui conduis les débats..

– Ce ne sont pas là des débats, chère Madame, il ne s'agit que d'une simple initiation à un métier où j'ai misérablement essayé de faire mes preuves. Si vous vouliez bien avoir l'amabilité de nous lire cette nécrologie...

Gisèle Pouacre s'éclaircit une dernière fois la voix, avant de commencer à lire. On peut apprécier la qualité du timbre, celui d'une mezzo, le débit, qui est aisé, et une émotion sans trémolos. Un vieux monsieur ne peut s'empêcher de songer à Suzanne Flon, qui était capable de remuer les tripes des spectateurs en demandant si on voulait bien lui passer le sel. Et pourtant, c'est tout à fait autre chose. À vrai dire, Gisèle Pouacre évitait de parler ainsi quand elle faisait jadis une conférence devant des spécialistes. Elle ne se laisse aller de la sorte que lorsqu'elle veut divertir ses amis :

UN ANGE PASSE

Est-il bien nécessaire de préciser que mademoiselle Lucie Douce est née il y a trente-trois ans au cœur des vignobles de Fronton, qu'elle a suivi les cours du Conservatoire de Toulouse, comme ses amies, avant de nous entraîner dans des rondes qui n'ont rien à voir avec les frénésies de ces tristes Bacchanales dont un certain public est si friand ? Le registre des Libellules, nos danseurs le connaissent, il est étendu. Leur manière ne retient de chaque danse que ce qui nous transporte sans nous abrutir. Comme ses amies, Lucie Douce est avant tout une Libellule, qui entend nous rendre heureux de ce que nous sommes au lieu de vouloir nous plonger dans un état second. Une qualité inestimable en un temps où de jeunes gens imbibés d'alcools et rongés de stupéfiants ne rêvent que de raves et de trépidants chapiteaux. Est-il besoin de dresser la liste des bals qu'elles ont animé ensemble, des casinos et des grands hôtels qui n'ont eu qu'à se féliciter de leur présence, durant ce que l'on a coutume d'appeler les saisons, des croisières où même ceux qui ne dansaient pas se sentaient pénétrés de l'esprit de la danse ? Comme ses amies, elle n'a jamais songé à se lancer dans une carrière qui n'est pas une vie, elle a préféré nous pousser à mieux goûter certains moments de la nôtre. Nous avons pu nous en rendre compte hier, malgré son absence. Je n'ai pu m'empêcher de penser par moments, qu'il est des présences dont l'on ne se défait pas, que les Libellules étaient toutes là. Certains êtres ont autre chose à nous offrir, quand ils disparaissent, que le sentiment qu'ils ne nous ont laissé qu'un grand vide.

Un ange passe en effet, comme le titre l'a annoncé. Gisèle Pouacre sourit timidement, comme si elle attendait que l'oracle se prononçât. L'oracle ressent une envie d'étrangler sur place la vieille baudruche. Si les deux dernières sont du même tabac... Il se contente de hocher doucement la tête.

– C'est une nécro pour le moins originale. Peut-être aurons-nous droit à une page supplémentaire. Mais, avec un peu plus de quinze cents

caractères, j'ai l'impression que madame Sophie Bernard a fait pour cette pauvre Lucie Douce tout ce qu'elle pouvait faire.

Alain Gerbille ne pourra même pas se soulager en s'en prenant à son épouse. Ça n'entre pas dans son rituel. Il faut que ce soit elle, et rien qu'elle, qui ait étalé sous son nez sa prétendue supériorité de bon élève. Au premier prétexte... En attendant, ça lui fait comme une boule dans l'épigastre. Impossible de ranger cet incident parmi les dossiers en attente, pour la bonne raison qu'il n'y a pas de dossiers en attente. Il ne vide son cœur que sur le coup. Et, pour l'instant, il n'a rien à lui reprocher.

Même pas d'être absorbée par un immense puzzle représentant la *Marie-Josèphe* en pleine mer, avec une plate-forme pétrolière à peine esquissée au fond, sous un ciel presque menaçant. Entre le gris de la mer, les creux plus sombres de la houle, de moins en moins perceptibles à mesure que l'on s'approche de l'horizon, quelques lignes d'écume ça et là, les plages un peu plus claires dans les nuages, on n'est pas sorti de l'auberge. Armand Languisse semble partager cette passion, ils se font des suggestions, déplacent une pièce, essayent d'obtenir de petits ensembles vraisemblables. La surface à remplir est considérable. C'est une gageure proposée à l'ensemble des voyageurs. Il en est qui passent un quart d'heure devant, voire une heure. Deux enfants d'un couple assez jeune se sont montrés plus habiles que les adultes dans cet exercice ; si leurs parents ne voulaient pas les faire participer à des excursions, ils auraient pu en venir à bout en deux ou trois jours. Josiane Gerbille et Armand Languisse ont parfois pris plaisir à les observer. Alain Gerbille trouve cette activité un peu sotte, il la considère comme une faiblesse. Il offre de temps en temps un puzzle à sa femme, et c'est un sujet de plaisanterie pour toute la famille. Elle dit qu'elle préfère les puzzles conçus par de vrais professionnels à ceux que lui remettent ses élèves. Son aîné reconnaît que c'est une façon de glander comme une autre, mais qui occupe l'esprit.

Ça le détend, Alain Gerbille, de voir son puits de science et une sommité linguistique s'accrocher à de vagues amas de petites pièces. Ça lui rappelle les amateurs de bigorneaux de son enfance, qui avançaient de flaque en flaque, sous un ciel pesant. Ses parents jugeaient que ce n'était que sur la côte picarde que l'on respirait l'air marin comme il faut. Il s'est juré de ne plus jamais s'approcher de la baie de la Somme en général ni du Crotoy en particulier. Non plus que de Cayeux-sur-Mer, ou de Fort-Mahon plage. L'on descendait à Saint-Valéry-sur-Somme, et il fallait explorer des alentours archi-connus. Il n'est pas de meilleure façon de gâcher les vacances d'un enfant sensible. C'est comme les puzzles, il vaut mieux savoir que ça existe, et n'y jeter qu'un coup d'œil en passant.

– Percival Bartlebooth allait parfois dîner, lance-t-il jovialement.

Heureusement pour elle que ce n'est pas Josiane qui lui répond :

– Gaspard Winckler aussi.

Ils auraient dû se douter que l'atmosphère ne serait pas très détendue à la table où Valentin George a déjà pris place avec Jeanne Brébeuf et une seule *Libellule*. Cette *Libellule* est en train de préciser que le corps de la défunte sera incinéré dans un crématorium le plus proche de Fronton.

– Nous nous étions engagées à ne jamais suivre les obsèques de l'une d'entre nous. Et ce n'est pas qu'un caprice de jeune fille. Nos dépouilles et nos cendres reviennent à nos familles, aux fossoyeurs ou à la science, notre esprit reste présent dans le groupe.

Valentin George reconnaît que c'est très beau et très émouvant. La *Libellule* se tourne vers Jeanne Brébeuf pour ajouter :

– Si bien que lorsque l'une d'entre nous disparaît, c'est... comment dire ?... c'est une mort pour rien.

Puis, se tournant vers l'amuseur :

– On s'exprime mal, parfois...

Vue la tête de l'autre, elle n'a pas dû s'exprimer si mal que ça. Et elle enfonce le clou :

– Elle avait, comment dire... une présence obsédante. La preuve, c'est que nous n'arriverons jamais à nous en défaire. Il nous a suffi hier de chanter nos premières mesures pour nous en apercevoir. Et je crois que même les danseurs l'ont compris.

Puis elle sourit.

– S'il y en a qui vont tirer une tronche, ce sont les croque-morts auprès desquels nous nous sommes assurées. Ils se sont engagés à rapatrier nos corps à leurs frais, et à se charger de toutes les démarches nécessaires.

Alain Gerbille croit tenir une idée d'article. Que faire du corps lorsque la mort survient en pleine mer ? C'est la seule chose à laquelle ne pensent pas les passagers encore sous le choc. Les entreprises de pompes funèbres de Tallinn ont dû fournir le cercueil, et récupérer la décédée en attendant qu'on vienne les en débarrasser. Réflexion faite, le destin d'un cadavre ne fait pas un si bon article que ça. Il faudra se contenter de l'atmosphère à bord, à ces moments-là.

Il se pose une autre question, quid des deux autres *Libellules* ? Elles sont censées faire danser les gens de dix-neuf heures à minuit. En principe, deux d'entre elles doivent manger dans leur suite, avant d'entrer en scène, en attendant l'arrivée des deux autres. Il ne les a jamais regardées. Est-ce toujours les mêmes qui dînent à sa table ?

C'est un autre détail qui a retenu l'attention de son épouse. Les "comment dire" de la *Libellule* semblaient rebondir sur le crâne du fantaisiste comme un marteau sur une enclume. Quand à Jeanne Brébeuf, elle était pour le moins décontenancée.

Un tressaillement de son mari, ils ne vont pas pouvoir éviter de croiser les anciennes chartistes, qui ont décidé de se rendre à l'endroit où l'on danse.

Politesses.

Josiane leur parle des propos tenus par la *Libellule*, et de l'effet produit sur le comique et la voyageuse.

Emmeline Croin fronce les sourcils.

– Est-ce qu'il y a un mot qui t'ait particulièrement intriguée ?

– Elle a parlé d'une mort pour rien.

– C'est en effet étrange, de la part de quelqu'un qui vient de perdre un être qui lui tient à cœur.

– Il fallait voir la tête des autres.

– C'est sans doute à eux que ce discours s'adressait.

– Il vaut mieux éviter, dit Alain Gerbille, de voir partout de sombres mystères. Si la mort de Lucie Douce avait été suspecte, votre *Libellule* aurait été plus explicite, ou plus prudente. Ce n'est pas aux principaux intéressés qu'il faut faire part de ses doutes. Le commissaire de bord est là pour ça.

Josiane Gerbille prend l'air penaud qui convient.

– Il n'y a que les rustres qui veulent la peau d'un assassin qui s'en est pris à un ami, dit Gisèle Pouacre, et que les lâches qui laissent les coupables s'en sortir indemnes. Certains êtres délicats préfèrent laisser leur peau aux meurtriers, en s'arrangeant pour qu'elle leur soit insupportable. Vous avez raison, Monsieur Gerbille, il n'y a pas là de quoi faire appel au commissaire de bord. Le mieux, c'est de laisser les choses suivre leur cours. Puisque vous tenez une chronique de ce qui se passe à bord, rien ne vous empêche de mentionner les étranges propos de cette *Libellule*. Sans faire aucun commentaire. Ce serait inutile. Nous nous devons d'abonder dans le sens des honnêtes gens, pour la plus grande confusion des méchants.

Des propos presque aussi sibyllins que ceux de la *Libellule*. Ces dames ne manifestent heureusement pas l'intention de poursuivre la conversation.

– Il n'y a pire folles que les vieilles folles qui croient soulever des lièvres à chaque pas.

Josiane se montre bon public.

Ils tombent sur Armand Languisse qui rêve, appuyé à un bastingage à la portée du vulgaire. Celui-ci se retourne et s'incline.

– Puis-je vous poser une question stupide ? lance Alain Gerbille.

– Il est bien des gens qui se le permettent sans en demander l'autorisation.

– Combien de langues parlez-vous au juste ?

– Le privilège des linguistes, c'est de pouvoir s'étendre longuement sur des langues qu'ils ne parlent pas. Il faut s'entendre aussi sur le sens du

mot parler. Il y a celles que l'on parle depuis son enfance, celles que l'on parle plus correctement que beaucoup d'usagers sans vraiment pouvoir se faire passer pour quelqu'un du pays, celles que nous connaissons assez pour arriver à nous débrouiller. Le français est ma langue maternelle. Ayant enseigné le russe à la faculté, cette langue fait partie de la deuxième catégorie. L'on pourrait classer le danois et le finnois dans la dernière. Les berges de la Baltique sont un admirable laboratoire dans la mesure où deux types de langue tout à fait distincts se côtoient. J'imagine que l'ancien Empire Austro-Hongrois présentait le même avantage. Je ne me suis pas penché sur le Pays Basque, où la langue locale cohabite avec le français et moins sereinement avec le castillan.

– Vous avez parlé de deux types de langue, dit Alain Gerbille, j'en vois au moins trois.

– Ou quatre, avec les langues baltes. Les langues slaves, scandinaves, et baltes font partie de la même famille, comme le finnois et l'estonien de leur côté. Mais je ne vais pas éprouver votre patience en parlant boutique, même si l'on est ravi de voir que d'autres s'intéressent à ce que nous faisons. Il est des sujets qui se présentent à nous comme des soleils qui ne se couchent jamais. La nuit n'est pas vraiment tombée.

Quelques platitudes sur la luminosité avant de se séparer.

Valentin George qui a gaiement présenté le spectacle de la soirée à deux reprises pour les passagers du second service puis du premier, vient, avant de remercier une dernière fois l'interprète, faire un tour à la piste de danse, pour montrer sans doute aux *Libellules* à quel point il est détendu. Voulant se donner une contenance, il jette son dévolu sur Alberta Fiselou qui se contentait de faire tapisserie avec ses amies. Celle-ci pourrait décliner gentiment l'invitation, elle accepte. Elle montre en cette occasion une surprenante aisance. C'est une valse. Malicieusement, les *Libellules* accélèrent insensiblement le rythme, et c'est le cavalier qui regarde un point puis un autre en tournant, de peur d'avoir la tête qui en fasse autant. Il a tout essayé au début, tourner à droite, à gauche, s'écarter, pivoter littéralement sur place, Alberta Fiselou a l'air de s'amuser, elle lâche de temps en temps un petit éclat de rire, et cette valse qui n'en finit jamais... avec cet abîme qui semble s'ouvrir sous ses pieds... Les *Libellules* finissent par s'arrêter, charitablement. Ces dames comprennent qu'il n'est plus exactement le bienvenu sur la piste.

– Vous êtes une remarquable danseuse, fait l'amuseur.

– Et vous, un cavalier exquis.

– Vous avez dû être à bonne école...

– C'est ma maman qui m'a appris.

Un temps d'arrêt.

– Elle devait être une danseuse d'exception.

Alberta se retient de répondre :

– Elle avait d'autant plus de mérite qu'elle avait une jambe de bois.

Une plaisanterie, parmi d'autres, qu'elles se permettaient du temps de leur studieuse jeunesse. Les victimes n'osent pas s'esclaffer, des fois que ce serait vrai.

Les danseurs se sont arrêtés pour suivre et applaudir la prestation. Peut-être ont-ils compris que les *Libellules* voulaient leur donner une occasion de briller.

Valentin George s'éclipse après avoir fait un petit signe à l'assistance.

Ces dames regardent les chanteuses, font mine d'applaudir silencieusement en approuvant la démonstration, et Gisèle Pouacre d'un geste discret de ses deux mains leur montre clairement que pour elle, il n'y a rien à ajouter.

Un jeu de scène dont les danseurs ne perçoivent pas la signification.

Chapitre VI

DE SI BEAUX PARQUETS

L FAUT MONTRER PATTE BLANCHE, comme lorsque l'on pénètre naguère dans la patrie du socialisme. La preuve c'est que le groupe de *La Grande Bleue* au grand complet dès huit heures quinze au bar Calypso doit attendre jusqu'à neuf heures pour débarquer, le temps qu'il faut pour établir un visa collectif à l'usage des excursionnistes. Plates plaisanteries sur le côté procédurier des autorités locales, sans doute hérité du temps où les commissaires du peuple tenaient le haut du pavé. Ce n'est rien, fait remarquer Évelyne Grolle, l'accompagnatrice, comparé à ce qui se passe aux States, et même à l'aéroport de Roissy quand l'on n'est pas un Européen de l'espace Schengen. Cela refroidit un peu la verve des plaisants. L'on comprend mieux les recommandations qu'elle faisait au départ de Paris. S'abstenir de toute remarque désobligeante sur les pays qu'on allait visiter.

Après avoir poireauté assis au bar, voilà qu'il faut faire la queue debout à la douane. Vu le nombre de passagers, le fait qu'il n'y ait que deux guichets ouverts, qu'il faut chaque fois s'assurer que le nom du touriste figure bien sur la liste du visa collectif, que sa tête est bien celle qui correspond au nom, et tamponner le passeport, l'on n'est pas sorti de la douane.

Dans la même queue que ces dames, l'original et sa compagne en sont encore à Tallinn. L'original a surtout retenu de vastes perrons, à la porte de certaines maisons, qui obligent les passants à marcher sur la chaussée pour les contourner, avec des balustrades et des bancs de pierre de chaque côté. En haut des deux piliers qui précèdent les marches, un

écusson d'une cinquantaine de centimètres de diamètre. La guide s'est contentée de dire que l'on trouve ces écussons devant les maisons des négociants les plus importants. L'original, perdu dans ses rêves, s'est imaginé qu'on offrait charitablement un siège aux solliciteurs ou aux passants un peu las. Sottises que tout cela, lui rétorque sa compagne. Dans la région, il doit pleuvoir quand il ne neige pas. Ce doit être une manière d'escabeau pour monter à cheval. Une bonne façon de se casser gueule, oui, si le dessus de l'escabeau est verglacé. Et vue la longueur du banc, on peut imaginer que certains sont obligés de prendre leur élan pour sauter sur leur monture. Sophie Bernard y voit un simple signe d'ostentation. L'un dans l'autre, il valait mieux demander à la guide plutôt que d'épiloguer après.

Le trottoir qui mène aux autobus est coupé en deux par une ligne blanche, comme nos nationales. Ce trottoir fait un angle droit, en son milieu, ce qui allonge la distance. Ce serait plus commode de couper. Le malheur, c'est que la dite ligne blanche sépare les visas collectifs des visas individuels, comme le font remarquer les accompagnateurs. Il ne faut pas contrarier les deux uniformes qui veillent au respect de la loi. Il ne va pas y avoir moyen, se lamente l'original, de trouver un calendrier en cyrillique. Il le lit au moins assez bien pour examiner le tampon des douaniers. Un С-Петербург, le "y" se prononçant "ou" dans cette transcription, et un Россия tout petit en haut, beaucoup plus modeste que les majestueux СССР de naguère. Il eût aimé trouver un "c" avant "бýрг". C'est que le russe ne doit pas avoir de génitif en "s", lui suggère sa compagne. Passant d'un sujet à l'autre, l'original se rappelle un pharmacien qui avait mis sa tronche, en grand et en bronze, au-dessus de l'immeuble où se trouvait sa boutique. Cette tête se voit à peine, mais quand on sait qu'elle est là, on ne peut s'empêcher de lever la sienne. Ça lui rappelle la mère juive d'un film de Woody Allen dont le visage apparaissait dans le ciel, après sa mort, au-dessus des immeubles, pour prendre les passants à témoin de l'inconduite de son fils. Je veux bien, disait sa compagne, mais à ce compte, que signifie le buste de ce musicien qui semble surgir du mur du Conservatoire de Musique en haut de Tallinn. Comme le Dutilleul du *Passe-Muraille* ? Ce doit être ça, oui... Tu ne m'ôteras pas ça de l'idée, il doit y avoir quelque chose là-dessous. Est-ce que tu as entendu le pharmacien engueuler qui que ce soit ? Ses descendants doivent éviter le quartier. "Mon pauvre Ninou, c'est en t'écoutant que je me rends compte que les guides nous cachent des tas de choses intéressantes". Il ne faut pas lui en vouloir, elle appelle comme ça ses filles, son lapin, son amant et le chat. Tiens, on dirait que le sieur Languisse s'est glissé dans le groupe des Gerbille. Quel rapport entre le sieur Languisse et les Gerbille ? Le puzzle, ma chérie, il doit vouloir discuter du puzzle avec Josiane Gerbille.

Emmeline Croin lève un sourcil. Dans le fatras de ce vieux fou, il apparaît parfois quelque chose d'intéressant. On dirait que Josiane Gerbille s'est trouvé un nouvel ange gardien. Comme diraient les gens des médias, ça va faire monter d'un cran la pression.

Comme il faut gagner le droit de voir de belles choses, les passagers des bus ont celui d'admirer des théories interminables de barres. La guide attitrée pourrait profiter de ce temps pour entamer un raccourci historique. Au lieu de quoi elle explique les pratiques de bon nombre d'agences immobilières, qui s'évanouissent dans la nature après avoir vendu jusqu'à quatre ou cinq fois les mêmes appartements en se faisant payer d'avance. Oui, mais les autorités ? Elles estiment que les clients savent les risques qu'ils courent. À ce compte, pour acheter un appartement qui vous appartienne effectivement, il faut en avoir les moyens et des appuis ? C'est ça, en gros, on se débrouille comme on peut. Mais l'État ? C'est l'avantage du libéralisme, vos économistes eux-mêmes condamnent l'interventionnisme de certains États. Il faut croire que le nôtre veut éviter ce reproche. Vous allez finir par regretter vos apparatchiks. Nous n'avons pas eu le temps de les regretter, ils sont toujours là, mais ils jouissent de beaucoup plus de libertés, tant qu'ils ne suscitent pas l'envie de ceux qui se sont hissés au sommet de l'État. La liste de nos Fouquet ne cesse de s'allonger. L'allusion montre que la dame a des lettres. L'on apprendra que c'est une universitaire à la retraite qui essaie d'améliorer de la sorte une maigre retraite. Il y a aussi des étudiants et des professeurs francophones que l'on met à contribution et qui ne crachent pas sur ce petit supplément. Elle ajoute en souriant que sous un régime totalitaire, elle ne pourrait pas parler comme elle le fait. L'original en profite pour glisser à l'oreille de sa compagne qu'une démocratie se reconnaît au fait que l'on peut lire dans le journal que l'on s'est fait matraquer la veille. Tant qu'on ne fauche pas un champ de maïs transgénique, ou que l'on ne ralentit pas un convoi de déchets nucléaires, on ne risque rien.

Le groupe 2688, auquel appartiennent les membres de *La Grande Bleue*, doit visiter Petrodvorets et le Musée de l'Hermitage (journée entière, déjeuner inclus). Le journal de bord avait écrit 'Pedrodvorets', ce qui a beaucoup amusé ces dames qui se sont demandé si Pierre le Grand aimait à se faire appeler Pedro. Le malheur, c'est que Petrodvorets, ce n'est pas la porte à côté. Descendu du car, l'original est ravi, il faut longer toute une rangée d'échoppes en plein air, débordantes de souvenirs et de calendriers, puis déçu : la guide semble pressée.

On comprend qu'elle le soit.

Passées les échoppes, on tombe sur une queue pas possible. On se croirait à la porte du musée d'Orsay, ou à une exposition temporaire au Grand Palais. Chaque groupe doit éviter de se faire doubler par les autres, tout en essayant de grappiller une place. On peut se détendre en

vitupérant un groupe d'asiatiques apparemment plus rompu à ce genre d'exercice, qui parle trop fort, et manifeste un sans-gêne intolérable. La compagne de l'original est trop occupée à tirer le portrait d'un drôle d'oiseau pour partager l'indignation générale. On doit ensuite commencer par enfiler des sortes de patins qui enveloppent les chaussures, et mettre des protections au bout des cannes avant de pénétrer dans les salles. L'on a distribué durant le voyage des pastilles aux photographes désireux de prendre des intérieurs. Et là, des intérieurs, il y en a comme chaque fois que l'on entre quelque part. Cela dit, on comprend les patins. Les salles, certaines immenses, notamment celle du trône, se recommandent surtout par les planchers dont les motifs changent quand on passe de l'une à l'autre. L'on peut au passage admirer de grands tableaux représentant la même bataille. Alberta Fiselou est fascinée par ces planchers. Si elle avait un appareil muni d'une pastille, c'est eux qu'elle photographierait pour les montrer à la Castouille qui a fait les boiseries de sa baraque. Sinon, l'escalier de gala était bien de gala, la salle du trône imposait le respect, les cabinets chinois et des modes répondaient aux qualificatifs correspondants.

Une fois constaté que tout se trouve à la place consignée dans les guides et les brochures, l'on est censé savourer le coup d'œil sur le parc qui s'étend dessous, jusqu'au golfe de Finlande. Et surtout la grande cascade et la fontaine dite de Samson. Des jets d'eau s'élèvent jusqu'au niveau de la balustrade où Alain Gerbille semble se morfondre. Il a dû hésiter à descendre et à remonter les escaliers, un respectable dénivelé, pour mieux en apprécier la splendeur. Ces dames se disent que son épouse s'est éclipsée avec Armand Languisse pour voir le spectacle sous un autre angle, et surtout, puisqu'elle a un appareil, s'adonner à l'art de la contre-plongée.

Ces dames vérifient que l'on ne voit rien de ce qui se passe juste en-dessous, à cause du mur d'eau. L'original a d'ailleurs essayé de dissuader sa compagne de se lancer dans l'aventure. Il n'aime pas se retrouver seul. D'autant plus seul qu'on risque de le perdre dans la foule. Ni lui, ni le journaliste n'éprouvent le besoin de se faire photographier contre la balustrade à côté de personnes qui portent des vêtements du dix-huitième siècle pour beurrer leurs épinards. La guide a bien voulu laisser un quart d'heure au groupe pour cette petite trotte. Malgré les escaliers, il y a des amateurs.

Emmeline Croin confie à ses amies que c'est l'endroit rêvé pour un crime parfait. On feint de perdre l'équilibre, l'on bouscule involontairement sa moitié qui se retrouve quelques mètres plus bas dans un état que l'on peut imaginer. Il suffit de lui demander au préalable de s'appuyer contre la balustrade. Le temps que les gêneurs s'écartent... On peut même tenter un effet domino. C'est l'un d'eux qui bousculera la chère et tendre. Un numéro burlesque qui se termine

tragiquement. L'époux inconsolable. Le nombre même de témoins plaidera en sa faveur. Et l'on ne manquera pas de remarquer son désarroi. Ce serait plus facile s'il n'y avait l'inévitable Armand Languisse.

La jalousie ne saurait constituer un mobile essentiel. Si le journaliste était jaloux, il collerait aux basques de son épouse dût-il se taper toutes les marches de ces escaliers qu'empruntent les fidèles qui désirent vivre à leur façon les étapes de la Passion. Ceux qui mènent au San Miniato ou au Bom-Jésus de Braga sont impressionnants.

La guide presse le mouvement, et tant pis pour les gens qui voudraient s'arrêter aux échoppes.

C'est qu'il faut encore parcourir quelques dizaines de kilomètres avant d'arriver au palace où l'on est censé avaler le déjeuner inclus, et qu'il y a de la circulation. La guide parle d'une façon pressante à son portable, sans doute pour confirmer qu'on arrive, même si l'on n'avance pas.

La salle à manger du palace, on dirait une salle des fêtes, ou un gymnase où l'on aurait dressé des tables. Josiane se trouve entre son mari et Armand Languisse. Elle en est au plat principal. Elle arrivera sans doute avant elles à l'Hermitage. Plats anonymes, sans doute traditionnels, on évite de parler gastronomie. Une vodka peut-être avec un goût d'herbe, que la plupart évitent de siffler cul sec, après avoir tâté du champagne russe.

Nouveau parcours en bus, queue à l'Hermitage, il est deux heures ou plus. L'on n'en finit pas d'entrer. Et il y a les escaliers en plus. Les imprudents qui se seront renseignés avant resteront sur leur faim. Pas question de s'attarder au rez-de-chaussée, ni de se faire une idée des antiquités diverses. L'on s'en fout peut-être des objets provenant des tumuli de Pazyryk (Ve et IVe siècle avant notre ère), mais quand même... Par contre, les salles d'apparat, avec les galeries de portraits, il ne faut surtout pas manquer ça, dût-on faire une impasse sur la plupart des œuvres des salles d'art où sont exposés des tableaux du quinzième au dix-huitième siècle. En revanche, comme on trouve là une quantité impressionnante de Rembrandt, cap sur la salle Rembrandt. On se hisse au deuxième étage, où la guide veut bien accorder vingt minutes à son troupeau pour parcourir toutes les salles d'art français du dix-neuvième au début du vingtième siècle, particulièrement riches il est vrai. Malgré la fatigue, on arrive à s'émerveiller, avant de regagner l'autobus.

Le couple Tronque regrette au dîner d'avoir raté une vierge adolescente de Zurbarán, les apôtres de Greco, le joueur de luth du Caravage, la salle Léonard de Vinci et la loge Raphaël. L'original a été intrigué par le retour de l'enfant prodigue de Rembrandt. Il se demandait juste comment l'enfant prodigue comptait se faire pardonner. C'est d'un goût... s'était indignée sa compagne. Il s'était en revanche régalé dans les salles où on leur avait laissé le champ libre.

On console le couple Tronque en lui faisant remarquer qu'il faudrait des semaines entières pour venir à bout de n'importe quel musée. L'idée même d'un musée ou d'une exposition est en soi étonnante. On saisit au passage une œuvre ou une autre comme un passant qui s'arrêterait à une vitrine. À tout prendre, on devrait exposer beaucoup moins d'œuvres, et ce dans les salles d'attente des généralistes, des dentistes, et surtout des spécialistes dans les hôpitaux qui se font régulièrement attendre. Elles remplaceraient avantageusement, dans les salles où languissent les égrotesques, les télévisions qui ne diffusent que des sottises que tout le monde regarde, ou des émissions instructives que personne ne regarde. Les voyages organisés ne sont d'ailleurs que des dépliants touristiques qui présentent des villes et des pays que l'on pourra visiter à loisir si le cœur nous en dit.

Moins d'attente, le lendemain, les responsables des groupes ayant recommandé à leurs ouailles de présenter aux douaniers la page du passeport dûment tamponnée. Pouchkine et Néva (journée entière et déjeuner inclus). Pouchkine, c'est en fait le palais Catherine à Tsarskoïé Selo. Il y a là, effectivement, un monument à Alexandre Pouchkine, qui aurait vu la Muse lui apparaître à cet endroit. Le *Journal de Bord* a de ces raccourcis... Sophie Bernard fait remarquer à ses amies que ce n'est pas facile de tuer quelqu'un au cours d'une excursion, avec un guide (une en l'occurrence) qui pousse tout le monde au cul.

Celle-ci n'est pas à proprement parler germanophile. Le siège de Leningrad a laissé des souvenirs, et l'on traverse, en autobus, la ligne de front. Il reste même une pièce d'artillerie.

Passé un portail qui mérite d'être mitraillé au passage, on se sent rassuré. La queue n'est pas trop longue. L'on arrive même à patienter grâce à un petit groupe qui trompette gaiement des airs traditionnels en faisant de temps en temps quelques pas à gauche ou à droite. Il s'interrompt pour proposer des cassettes. L'original apprécie la variante. Les musiciens de notre métropolitain devraient proposer des cassettes. Les usagers passent trop vite, lui répond sa compagne. Ils n'accepteraient pas de faire du sur place. Les vendeurs à la sauvette ne proposent pas de calendriers.

Seuls les photographes dont l'appareil est muni de la fameuse pastille verte ont le droit d'œuvrer. On continue de faire la queue le long d'un fil qui sépare les curieux de ce qui les intéresse, les tables, la vaisselle, les meubles, des bureaux, des lits, des vaisseliers, des armoires, le tout disposé selon la destination de chaque pièce. Les parquets sont toujours aussi fascinants, mais il y a cette fois beaucoup trop de pieds dessus, et sur de plus petits espaces, pour que l'on puisse vraiment les admirer. La guide indique les meubles d'origine. L'armée allemande les a presque tous détruits en minant le palais qui a dû être reconstruit à l'identique. Le salon d'ambre fait pousser des oh et des ah, et les photographes qui n'ont

pas de pastille sont envahis de regrets. Les autres ont fait un sort aux poêles en céramique qui occupent des coins du sol au plafond. On ne voit pas à quoi a pu servir l'échiquier sous cloche du salon framboise, dû, comme celui d'ambre, à l'industrie d'un certain Bartolomeo Francesco Rastrelli dont personne n'a rien à faire. La partie n'est visiblement pas commencée et l'on ne dit pas s'il est d'origine, lui.

Il faut passer par un couloir où sont exposées des photos des ruines qu'avaient laissées la Wehrmacht, et des ouvriers occupés à restaurer le monument. Binettes des maîtres d'œuvre.

Promenade ensuite dans le parc avec ses vrais pavillons, ses faux temples, son pont de marbre, ses pièces d'eau, et diverses curiosités. Apparemment, tous les empereurs ont voulu y mettre leur grain de sel.

L'on déjeune sur place, dans des salles plus modestes. Ce doit être le jour des cassettes. Deux chanteuses russes, accompagnées de deux chanteurs qui jouent en plus d'un instrument, offrent à l'assistance les chants que l'on peut attendre en ces lieux, et proposent des cassettes pendant les pauses. Elles proposent également un instrument d'un usage plus aisé, des plaquettes de bois en accordéon qui font encore plus de bruit que des castagnettes ordinaires. Après quelques moments d'hésitation, l'on arrive à des résultats impressionnants. Des sadiques en achètent pour leurs petits-enfants. Ces dames se sont installées de façon à garder le couple Gerbille sous les yeux. Il se trouve à une dizaine de mètres. Armand Languisse s'est prudemment assis à une autre table. Alain Gerbille a visiblement retrouvé ses qualités d'animal social ; sans trop tenir le crachoir, il invite ses commensaux à s'épancher, pendant que sa femme garde un silence modeste. Il se sent de plus en plus à l'aise, à mesure que le temps passe, et les autres aussi. De temps en temps, il s'adresse à sa légitime, mais c'est pour la prendre à témoin des traits que ses interlocuteurs s'efforcent de lâcher de temps à autre. Elles remarquent, parmi les serveuses affairées, l'une d'entre elles, qui semble accablée de tous les malheurs du monde, et un tant soit peu exaspérée par la patronne qui ne cesse de presser le mouvement en rabrouant son monde. C'est d'autant plus dommage que c'est la plus belle de toutes ; grande, élancée mais point plate, de longues jambes apparemment, un visage allongé, un nez à peine retroussé, des yeux d'un gris... ma foi, profond, et des lèvres qui doivent sourire parfois. C'est Armand Languisse qui le lui extorque, ce sourire, par une remarque en passant, tandis qu'elle le sert. Il a dû la lui faire en russe, à moins que cette enfant soit polyglotte.

Il n'y a plus après cela qu'à gagner les berges de la Néva. Il faut vraiment les gagner. Plus d'une heure de nouveau, dans les embouteillages. Le groupe des Gerbille se trouve dans le bus que l'on suit comme on peut. Et il y en a d'autres. Les automobilistes doivent maudire cette pesante procession.

Les bateaux-mouches locaux sont imposants, mais l'eau un peu plus bougeante que dans un port, ce qui rend l'accès périlleux, surtout pour la majorité d'ancêtres qu'il faut promener. Ce n'est pas qu'il y ait de la houle. Disons que ça clapote gentiment. Le personnel est habitué, il case tout le monde à l'intérieur, y compris les gens qui ont besoin d'une canne. Et c'est parti. Le couple Gerbille et Armand Languisse sont dans le même bateau. Impossible d'aider quelqu'un à perdre l'équilibre sur la passerelle, on aurait vite fait de récupérer le dit quelqu'un, et tout le monde sait plus ou moins nager avec cette putain de piscine obligatoire.

L'on est à peu près au courant de ce qu'il faut photographier. Les façades du Palais d'Hiver (d'où la remarque d'Alain Gerbille qui a fait rire : on a parcouru je ne sais combien de milles marins à dix-huit nœuds pour voir deux palais d'Été et un palais d'Hiver), d'autres façades, les quais, la Forteresse Pierre et Paul, malencontreusement gâtée par une grue qu'on a du mal à faire sortir du champ, le chevalier de bronze, et deux rostres. Josiane Gerbille ajoute quelques voiliers qui mouillent, et un antique cuirassé.

Son cadet est un passionné de navires à énergie renouvelable ou fossile, et rêve de s'offrir un voilier. La chose étant malaisée, il a entrepris des études médicales, dont il espère qu'elles lui procureront le nerf de la guerre, sinon le temps d'en profiter. D'autres groupes ont pu également visiter les canaux.

On ne sait pas pourquoi l'humeur d'Alain Gerbille semble s'être altérée. Il doit être ravi de voir sa moitié prendre des bateaux. Elle en a déjà pris à chaque port, où les grues constituent une attraction supplémentaire, ce qui lui a valu cette remarque de son seigneur et maître : Josiane aime prendre des grues dans les quartiers chauds. Les marins passent pour apprécier la compagnie d'autres grues, qui les encouragent à prendre du bon temps, avant de se laisser aller à des accès de mélancolie. *Nautae tristes post coitum*. Plus tristes sans doute que le commun des mortels. Ce sont les ports qui veulent ça. L'on mouille sa biscotte détrempée avant de pleurer sur un sein qui comprend. Il n'y a qu'à écouter les chansons de Mac Orlan pour en être convaincu.

L'on ne peut deviner qu'Alain Gerbille est contrarié de voir écourtées ses séances de frites. Sa femme a trouvé un moyen bien simple. Tandis que l'Homme aime papillonner après avoir dîné, elle regagne sa cabine à peine le dernier morceau avalé. Elle s'en est expliquée. Ce sont les copies : on les corrige mieux entre quatre et six heures du matin. Je ne suis pas une fanatique des soirées devant la télévision, j'ai mon rythme à moi. Elle le garde en vacances. Son mari est d'accord avec elle du moins sur un point, il n'est rien de plus sinistre que l'expression "faire la fête". Il partage en cela l'avis de Baudelaire qui ne se gênait pas pour la faire, et de la plupart des philosophes antiques plus conséquents. Maintenant qu'elle n'a plus de copies à corriger, voilà qu'elle s'est mise à rédiger au

petit matin. En comptant le temps qu'il faut pour se débarrasser des miasmes de la nuit et s'habiller, il en reste fort peu pour manifester l'agacement qu'il ressent quand elle prend son petit air.

En tout cas, comme on appareille à dix-huit heures, et que les organisateurs veulent voir rentrer le troupeau à seize heures trente, il pourra réunir avant le souper ses apprentis journalistes. C'est d'ailleurs prévu. Il ne le fait le matin que les jours où l'on navigue.

Il préfère attendre, sinon, la deuxième séance des tours de chant, ça lui permet de passer de groupe en groupe en attendant pour se faire une idée, et souffler à sa femme les indications nécessaires.

Ces dames surprennent Josiane Gerbille et Armand Languisse devant le puzzle. Gisèle Pouacre adore les puzzles, elle s'en fait envoyer régulièrement, qui ont de dix à vingt mille pièces. Ça et le vélo... Quelque chose l'intrigue. Il y a déjà deux petits plages de complètes. Il suffirait... Elle n'aime pas gâcher le plaisir des autres. Mais il faut qu'elle vérifie. Elle prend l'air à la fois émerveillé et surpris. Elle saisit une dizaine de pièces au hasard, les assemble, puis elle les colle entre les deux ensembles déjà obtenus. On dirait une enfant. Elle n'en revient pas. Ses amies qui connaissent son niveau se contentent d'observer les visages de Josiane Gerbille et d'Armand Languisse.

– Excusez-la, elle ne se rend pas toujours compte, dit Sophie Bernard.

Gisèle Pouacre semble en effet confuse. On l'entraîne. Les deux autres craignaient visiblement qu'elle se prît au jeu.

– Soit ils préfèrent aller à leur rythme, dit Emmeline Croin, soit ils nous refont le coup de Pénélope.

Les autres sourient. Elles étaient arrivées à la même conclusion.

Chapitre VII

LES ORGUES DE SIBELIUS

ALAIN GERBILLE n'avait pas réussi à s'endormir avant trois heures du matin, ce qui était d'autant plus contrariant qu'il fallait se trouver dès huit heures quinze au salon Calypso. Une petite consolation, on gagne une heure de sommeil.

Il n'avait pu s'empêcher de remâcher ce qui s'était passé à sa dernière réunion de journalistes improvisés. Au départ, rien qui pût laisser prévoir ce qui allait suivre. Les dépêches elles-mêmes n'avaient rien de particulier, quelques convulsions au Moyen-Orient, et en Afrique subsaharienne, un crétin solidement armé qui essaie de tuer le plus possible de ses contemporains en un temps forcément limité, les ravages provoqués par le naufrage d'une banque que l'on aura l'obligeance de

renflouer aux frais des dupes habituelles, grâce aux bons offices de leurs élus.

– Bon, a dit Alain Gerbille, l'on peut écarter d'emblée les malheurs de cette banque. Il est des spécialistes qui savent ce qu'il faut dire dans ces cas-là. Les politiques appelleront les responsables à plus de prudence. Qu'est-ce qui vous fait rire, Monsieur Mardi ?

– Je pense à un mot de Sacha Guitry.

– Lequel ?

– "Les assassins sont souvent des voleurs qu'on dérange."

– Je ne vois pas le rapport, il n'y a pas eu mort d'homme.

– Les spéculateurs sont toujours des voleurs qu'on ne dérange pas.

– Nous apprécions le mot. Mais les bons mots peuvent agrémenter un article, ils n'en fournissent pas la matière.

– L'on peut se demander comment certains s'y sont pris pour qu'ils ne soient pas dérangés. Quand les arrangements tacites, que chacun peut deviner, ne suffisent pas, l'on fait des lois. Notre communauté en a élaboré qui valent le détour. Et c'est pour cela que l'on choisit ses députés européens...

– Je brûle de lire l'article que vous allez nous faire là-dessus.

Un petit temps mort. Autre petit ricanement.

– Oui ?

– Une remarque déplacée sur un tableau de Rembrandt. Personne ne songeait à mal...

– Quelle remarque ?

– Quelqu'un s'est demandé de quelle façon son fils prodigue comptait se faire pardonner.

– Une remarque déplacée, en effet... Quoique... Si l'on en croit le regretté Arasse, on ne voit pas tout... Cela pourrait donner un pastiche amusant.

Là, il était content de lui, Alain Gerbille. Il se ferait un plaisir d'expliquer l'intérêt des travaux du dit Arasse.

– Toute posture de soumission a une connotation sexuelle, lâche un affolé du biniou.

– Tout a une connotation sexuelle depuis les recherches de monsieur Freud, ricane Alain Gerbille.

Une autre référence culturelle ne peut qu'agrémenter le tableau.

L'autre ne lâche pas le morceau.

– Ce n'est pas parce qu'on est obligé d'en rester, sauf les malades, aux attitudes symboliques, ne serait-ce que pour que la vie en société soit tolérable, qu'il faut nier le phénomène.

Avant qu'Alain Gerbille puisse assurer qu'il ne nie rien, voilà que Gisèle Pouacre saisit l'on ne sait quelle balle au bond.

– Nos stratégies de séduction, surtout celles des hommes, exigent que l'on cache son désir de tenir l'autre sous sa coupe. Sauf immonde

accident, l'on aura des enfants que l'on tiendra plus symboliquement sous sa coupe. Il suffit de réfléchir aux mots que l'on emploie : l'on ne séduit que pour subjuguier. D'aucuns peinent à séduire longtemps. Il leur faut se contenter de subjuguier.

Une inquiétude : Josiane se serait-elle confiée à Emmeline Croin, qui n'aurait pu s'empêcher d'en parler à ses amies ?

– Ce qui se cache derrière le mur de la vie privée, poursuit la rondouillarde mégère, c'est parfois aussi effrayant que ce qui se cache un peu moins dans les réunions du G 20.

– Voilà qui est parfait. Nous avons ici trois articles qu'aucune rédaction n'accepterait de publier. Mais nous ne sommes pas une rédaction comme les autres. La preuve, c'est que le *Journal de Bord* a accepté de publier la nécrologie de madame Sophie Bernard. Je crains que l'on ne puisse lui en demander plus. Nous allons donc, si vous voulez bien, nous efforcer de travailler d'une façon plus classique. Un journal publie quelques articles de fond, il ne publie pas que cela. À moins que vous vouliez travailler dans une revue spécialisée, ce qui nous ferait sortir du cadre qui nous intéresse.

Le public avait reconnu la pertinence de la remarque, et s'était attelé à sa tâche. Il y avait d'autres sujets que l'on pouvait aborder.

Mais il ne pouvait s'empêcher de retourner le sujet dans sa tête, Alain Gerbille. Ce qui semble tout à fait normal dans un couple, le devient bien moins sous les regards étrangers. Il n'avait aucun moyen d'en avoir le cœur net. Les lancinantes inquisitions ne faisaient pas partie de leur registre. Elles sont au demeurant stupides. L'on est obligé de croire ce que dit l'autre, et ça ne finit jamais, dans la mesure où l'on exige des détails. Mises à part les frites, Alain Gerbille était un honnête homme. De tels exutoires lui semblaient à vrai dire innocents. Il ne s'était jamais demandé pourquoi il avait besoin d'un exutoire...

Peut-être la rage d'avoir été à ses débuts le nègre éternel. L'expression lui était venue comme ça. Il dénichait des coups que personne n'aurait imaginés, savait à qui s'adresser pour obtenir des informations, mais il était incapable de les exploiter. Il voyait bien comment cette vieille ficelle de Baudoin s'y prenait pour produire à partir de là du juteux qu'il signait. Mais ce n'était que du juteux.

Puis la réaction du Gul quand il lui avait rapporté le premier rédigé par Josiane, et cette fois-là, à partir de trois fois rien...

– Tu as bien fait de prendre les choses en main, mon petit Albert. Tout s'apprend. Mais là, chapeau. Il y a plus que le style. Il y a la grâce. Le mariage te réussit, on dirait...

Sauf que la grâce, ce n'était pas lui, et qu'il s'était payé tout le boulot.

Et l'autre, elle parcourait son truc informe, son truc à lui qui n'avait fourni que la matière, le plus difficile, et, sans aucune hésitation, aucun temps d'arrêt, te vous sortait la grâce. Au moins, si elle avait frétille

comme le chien qui rapporte... Rien du tout, elle passait à autre chose. Comme si c'était ma foi tout à fait naturel. Un peu comme l'autre vieille paillasse, avec sa nécrologie. Au moins avait-elle fait le travail, elle.

Un seul point positif, il était encore mieux payé. Le Gul était honnête. Du moment qu'il n'avait pas à rémunérer l'opportuniste...

Ça aurait pu en rester là, mais le style de Josiane accrochait le lecteur, fallait croire, on achetait le *Centre-Ouest Républicain* comme un journal national. On le trouvait génial, irremplaçable. On publiait des recueils de ses articles, il avait été invité sur des plateaux. À l'inverse de certains écrivains qui balbutient en suant, grognent une ou deux provocations, ou récitent un petit compliment préparé avec l'éditeur, il l'avait en public, la grâce, et une grâce qui faisait le bonheur des consoles. Un bon client, comme ils disent...

Au début, c'était parti comme ça, la frite, puis ça avait continué, il avait réussi à s'arrêter au bord, difficilement, il voyait de moins en moins comment éviter de se hisser au niveau de certains de ces individus qui n'en revenaient pas de leur propre monstruosité, je suis comme ça, personne ne peut comprendre, ce sont là d'ineffables extases, à vrai dire, les seules que j'arrive à me procurer. Il doit y en avoir de vraiment ineffables, je ne les connais pas, je ne peux pas les connaître, je ne veux pas les connaître. Il me faut autre chose.

Il allait bientôt lui falloir autre chose. Et son image ne ferait que se déliter, fin du personnage, tu n'as plus qu'à tourner en rond avec les autres monstres. Le mieux, c'était d'en finir tout de suite. Peu importe que cela signifie se ranger des voitures. "Depuis la mort de Josiane, je suis incapable de reprendre la plume, et même de retourner sur le terrain." Il continuerait de toucher les droits. Et, qui sait ? il pourrait participer, moyennant un confortable salaire, à des entretiens télévisés, les conduire peut-être. Il suffisait de jouer fin. Et jouer fin, ça il savait...

Il n'attendait qu'une occasion. Mais si elle avait parlé, Josiane, on se poserait des questions. Plus question d'accident... Ou un truc dont on ne saurait ce que c'est, coup de folie ou accident... Il se faisait fort de manipuler les confrères et les enquêteurs. Ne pas trop se laisser entraîner par les illusions. Et puis, avec le suicide de cette *Libellule*... Il voyait déjà les titres : "La Croisière Maudite". Et si le Gul lui demandait d'en parler, justement, il aurait beau jeu de répondre : tu ne peux pas me demander ça. Quelqu'un qui perd tous ses moyens à la mort de son épouse, c'est noble et c'est grand.

Il ne se rendit compte qu'il avait dormi un peu que parce que le soleil donnait en plein sur la glace au-dessus du bureau. Josiane s'était levée depuis assez longtemps pour que sa chronique fût enregistrée au bureau de son ordinateur. Il n'y avait plus qu'à l'envoyer telle quelle à la rédaction. Il ne pensa même pas à relire, à remarquer l'air que prenait sa femme, et à lui balancer sa frite. Une de perdue...

Le couple Gerbille se rend au buffet des sept heures moins le quart, pour trouver déjà ces quatre dames en grande conversation avec Armand Languisse. Les tables sont prévues pour six. Ne voulant surtout pas avoir l'air de les éviter, Alain Gerbille se dirige vers eux, suivi de son épouse un peu surprise.

– Vous nous ferez bien une petite place ?

Un siège rond se prête à la manœuvre et l'on peut récupérer un couvert de plus enveloppé dans une serviette. Les nouveaux arrivants vont se choisir leurs boissons avant de s'occuper de leurs assiettes. Alain Gerbille va faire la queue sur le pont, car c'est là que l'on prépare les œufs sur le plat. Comme l'on propose à l'intérieur des lardons, une sorte de farce à la viande de bœuf et des petites saucisses, il dispose d'un bon petit déjeuner insulaire, plus copieux que ceux qu'on lui prépare à la maison.

– Un petit coup de rouquin, là-dessus, ce serait parfait. Le personnel est stylé, mais il ne peut penser à tout.

Courte évocation des pâtés campagnards consommés sur de vastes tartines, que l'on coupe en tenant les miches sur ses genoux.

– Maintenant que j'y pense... Qu'avez-vous dit hier au juste à la si jolie serveuse pour lui faire perdre son air renfrogné ?

– Ma foi... si je sais en gros ce que je vais dire en général, j'ai tendance à oublier ce que j'ai dit. C'est une infirmité.

– C'est une qualité, au contraire, assure Alain Gerbille. Si vous saviez le nombre de mes collègues qui se rappellent tous les bons mots qu'ils ont faits depuis leur enfance...

– Ce n'est là qu'une faiblesse dont on a parfois du mal à se défendre... Je reconnais que mon infirmité a ceci de bon, qu'elle me vaccine contre ce genre de travers...

Essaierait-il de faire des personnalités, le cuistre ? On va le ramener à son statut de cuistre...

– Nous allons avoir droit, comme d'habitude à un survol historique.

– La plupart des souvenirs historiques des Finlandais sont contenus dans le *Kalevala*. La Finlande a été une province suédoise avant de devenir un grand-duché russe assez autonome. Tout juste si des Chapeaux se disputèrent au dix-huitième siècle avec des Bonnets pour savoir s'il était préférable de dépendre des Suédois ou des Russes.

– Elle est quand même indépendante à présent...

– Depuis la Révolution d'Octobre. Les Finlandais en ont profité pour se déclarer indépendants, avant de se lancer, comme il ne faut pas perdre les bonnes habitudes, dans une bonne petite guerre civile entre rouges et blancs, qui ne fit que vingt-quatre mille morts. Maintenant, ça va. Mais l'essentiel est dit, je crois, dans le *Journal de Bord*. Vous y lirez qu'Helsinki a été fondée par Gustav Vasa. Vous ne manquerez pas d'être surpris par les panneaux signalétiques et les noms de rue en suédois et en finnois. Mais je ne voudrais pas empiéter sur les prérogatives de nos

guides. Vous avez eu tort de me lancer là-dessus. Ils vous feront apprécier surtout les architectures contemporaines, vraiment modernes, comme on dit, mais sans prétention...

Du moins en ce qui concerne ces dames et le couple de Menton, le petit discours de Languisse n'a pas été inutile. Leur guide à eux a tendance à bégayer dans sa propre langue, comme ont peut le constater quand elle s'adresse à son chauffeur, et domine mal la nôtre. Les prudents se plongent dans leurs brochures pour avoir plus de détails sur les choses à voir. Sinon c'est : bus, place du Sénat, une vingtaine de minutes pour descendre au marché du port, tout près, et remonter, bus, église creusée dans le roc, dôme en verre et en cuivre, on peut s'exercer à prononcer *Temppelliaukion kirkko* et le nom des frères Suomalainen qui l'ont conçue, vingt minutes, ce n'est pas de trop, bus, monument à Sibelius, un quart d'heure, bus, retour au bercail. On pourra, du moins, admirer, du bus, les architectures : dans le désordre, la gare, des bâtiments art nouveau, saisir au vol un Finlandia-talo, *talo*, c'est un palais, un Opéra national de Finlande, un stade olympique avec un coureur qui fait du sur place à longues foulées. Les photographes devront s'arranger avec les reflets et les chiures de mouches des vitres.

Petit incident entre la place du Sénat et le marché. L'original avise une pissotière et ressent comme une envie de pisser. D'autant plus que ce n'est pas un simple édicule, qu'il faut pénétrer dans un bâtiment, et que le service rendu à la population est signalé par une enseigne qui se voit de loin. Tu pisseras en remontant, dit sa compagne, pressée de voir des étals au bord de l'eau. Il accorde à peine un regard à la nudité qui surmonte une fontaine, au port, et ronge son frein d'étal en étal, derrière sa compagne. Le marché est vaste, on n'est pas sûr de se retrouver.

Un peu agacée, la pauvre lécheuse d'étals écourte son plaisir, que l'homme puisse se vider une bonne fois pour toutes. Le dit homme a des conceptions bien plus vastes que sa vessie. Ils arrivent même plus tôt que prévu à la place du Sénat, ce qui permettrait de considérer les façades d'un monument de l'université, et de la bibliothèque, et de mesurer la hauteur des marches du Sénat, il y a des courageux qui s'entraînent, si l'homme ne s'était pas enfoncé dans une boutique de souvenirs, dans l'espoir d'y trouver un calendrier de plus. Il en prend un de l'année suivante, et la marchande lui dit qu'elle en a un sous cellophane, et en profite pour se débarrasser d'un calendrier de l'année qui court, dont l'original s'empare sans vérifier. Il paie rubis sur l'ongle, et ne s'aperçoit de son erreur que dans l'autobus. Remarques de sa compagne. Impossible de le laisser seul, il fait n'importe quoi, on le voit venir de loin. Réduit à sa condition d'incurable tête-en-l'air, l'original admire les bâtiments qui passent, et réussit à en photographier quelques-uns. L'église dans le roc, on n'a pas à marcher beaucoup, l'intérieur est bien plus intéressant que le dos de la tortue qui peine à s'extirper de son

rocher. Et il y a des commodités, on peut se soulager ou prendre ses précautions. Il y a une boutique de souvenirs, mais pas trop de temps. Il faudra se contenter du calendrier bientôt obsolète.

On comprend que Sibelius fasse la gueule en voyant tous ces touristes s'abattre autour de son monument. Il y en a partout, devant, derrière, à droite, à gauche, dessous, car ce grand tas de tubes dressés en son honneur s'élève plus ou moins au-dessus du sol, ça fait comme des voûtes. À moins que ce soit à cause de l'œuvre elle-même, une charmante composition d'une certaine Eila Hiltunen, avec les femmes, il ne faut s'étonner de rien. Renseignements pris, le compositeur souriait rarement quand on le photographiait. Peut-être n'aimait-il pas sa tête. Au-dessus de la susdite, un gamin joue du violon, une de ses mélodies, peut-être. Ça n'a pas l'air de la dérider. Autre curiosité, entre la statue et le bus, une poussette grosse décapotable, près de laquelle sont assises deux dames qui surveillent six gamins en bas âge, autour. Il ne manque plus qu'une impériale, dit l'original, pendant que sa compagne photographie la poussette. Discussion avec les Mentonnais. Peut-être y a-t-il un petit moteur électrique pour faire avancer le monstre. Un petit groupe d'Asiatiques venus photographier de près le berceau, les dames et les gamins suscitent les remarques d'usage.

Ces dames ont surtout admiré les pistes cyclables. L'on se trouve dans un pays civilisé qui protège ses cyclistes. Tous ces espaces verts qu'ils peuvent parcourir sans être dérangés par les automobilistes ! Cette place qui leur est réservée dès qu'on s'éloigne un peu du centre, presque autant qu'aux voitures ! Et le fin du fin, en roulant au pas, vus les embouteillages, on se traîne sur un pont au-dessous duquel passe une sorte d'autoroute à vélos. Les deux voies ne sont pas séparées, mais la largeur dépasse celle de nos départementales. Elles décident d'aller passer une dizaine de jours, après la croisière, dans ce pays béni des Dieux, quand le gros des touristes sera parti.

Dans l'autre groupe, Alain Gerbille a voulu se glisser sous les tubes d'Eila Hiltunen. Il a levé la tête. Il voulait se faire une idée du diamètre de chacun. Et il a eu l'impression que le ciel lui tombait sur la tête, il semblait que c'était comme un grand orgue qui s'était mis à jouer, une musique inaudible pour tous les autres membres du groupe, le poids du ciel quasiment filtré par tous ces tuyaux, et qui se concentrait sur lui. Il est sorti de la voûte en titubant. Armand Languisse lui a demandé si ça allait.

Ça allait mieux quand il taillait une bavette, au marché, avec un certain Raimo Suikkari, qui avait installé une grosse pile de ses ouvrages touristiques sur un étal, à côté d'autres souvenirs. Le marchand était content, un argument de plus pour écouler sa marchandise ; l'auteur était content, il attirait ainsi l'attention des chalands. Le bonhomme devait en avoir assez de parler anglais. Renseignement pris, c'est à un écrivain-

photographe que l'on a affaire, un poète de surcroît. Il mérite bien qu'on lui achète son ouvrage sur la Finlande aujourd'hui, et celui sur Helsinki. Au lieu de la signature griffonnée, le linguiste a eu droit à une dédicace. Alain Gerbille a eu envie, du coup, d'en prendre un pour lui, et un pour sa femme. L'écrivain a compris qu'il devait se fendre de deux autres dédicaces, qu'Armand Languisse a immédiatement traduites. Poignées de mains. Il aime bien ça, Alain Gerbille, les poignées de main.

Il a décidé alors de déjeuner sur le port, au lieu d'aller manger à bord, avec sa femme et le traducteur improvisé. Du hareng mariné avec des patates bouillies, puis un ragoût, des baies au dessert. Il faut faire attention aux mouettes.

La compagne de l'original, qui avait déjeuné à bord, se sentait frustrée. Il n'y avait pas eu assez de marché, et l'on avait raté la cathédrale Uspenski, juste à côté, un beau reste de l'époque russe, une pièce montée de la deuxième moitié du dix-neuvième, surmontée de manières de coupes.

Cette fois-ci, elle a trouvé des trucs marrants et typiques au demeurant à rapporter, et même l'écrivain qui a apposé sa signature aux deux ouvrages, *La Finlande* pour monsieur, *Helsinki* pour madame.

Et l'on était de retour pour le thé, vu que la *Marie-Josèphe* appareillait à seize heures. Il était difficile de prendre les îles autour d'Helsinki après avoir quitté le port, vu qu'un dégourdi n'avait rien trouvé de mieux que d'émietter des gâteaux et d'en jeter des morceaux à la mer, une bonne occasion de voir les mouettes se les disputer. Il y en avait autant que de touristes autour des tubes d'Eila Hiltunen.

L'on prend le temps de feuilleter les livres achetés au marché. Les textes et les photos sont léchés, il n'y a pas de poésies. Peut-être ne sont-elles pas faciles à traduire.

Ces quatre dames s'entretiennent avec Armand Languisse. Le couple Gerbille s'assied à la table voisine, et le mari ne peut s'empêcher de tendre l'oreille à ce que dit Sophie Bernard, à côté, tout en invitant ses commensaux à parler de leurs impressions et d'autres choses, chronique oblige. Il faut bien donner du grain à moudre à sa moitié. Il ne pourra pas mentionner les propos du vieux torchon.

– Je change d'ordinateurs tous les cinq ans, à la grande joie de mes enfants. Pour le fixe, c'est comme le portable, il faut deux bonnes heures pour transférer toutes les données. L'on ne peut éviter les incompatibilités. Eh bien, notre espèce, c'est pareil. Elle ne cesse de changer d'ordinateur, mais elle veut continuer à continuer à vivre en gardant les mêmes fonctions. Nous avons cessé d'être des chasseurs-cueilleurs, et il n'y a jamais eu autant de sociétés de chasse ; nous nous disputons les énergies fossiles et les terres rares, dans une nouvelle guerre du feu, sans vraiment chercher d'autres solutions. L'on va jusqu'à nier la révolution du néolithique en essayant d'empêcher les cultivateurs

de semer les produits de leur récolte quand ils peuvent, et en dépeuplant les mers avec des navires usines au lieu de trouver un moyen de garder d'immenses troupes de morues. Comme si nous essayions de nous débarrasser des seuls programmes qui aient fait leurs preuves. Nous n'acceptons d'utiliser que les plus anciens.

– Et que donneraient les nouveaux programmes ? demande Armand Languisse.

– Va-t-en savoir. Les libertaires et les anarchistes ne cessent de chercher de nouveaux protocoles, et l'on oublie que les écologistes ont un instinct de conservation simplement plus développé que la plupart de leurs contemporains. Les anthropologues se contentent d'étudier des populations qui ne disposent pas des ordinateurs les plus récents, c'est une image. Le problème, c'est de programmer correctement les nouveaux modèles.

– Cela ne manquerait pas de contrarier ceux qui se contentaient des anciens.

Alain Gerbille arrive mal à suivre ce savant badinage. La mauvaise nuit de la veille. Bref, l'hominidé ne veut pas évoluer, mais entend bien disposer de nouveaux jouets. Une vieille soupe servie dans une nouvelle marmite.

– J'ai carrément l'impression d'être passé sous un rouleau compresseur, dit-il à sa moitié, je crois que, ce soir, je me coucherai en même temps que toi.

– Dans ce cas, tu te coucheras aussi tard que d'habitude. Je ne veux pas rater le petit drôle.

– Le 'petit drôle' ?

– On dirait que tu n'as pas lu le *Journal de Bord*.

Les autres ne demandent qu'à lui expliquer.

Le 'petit drôle' s'est spécialisé dans les petites histoires des grandes monarchies. Peu importe qu'il n'ait que des princes qui font tapisserie à se mettre sous la dent. Il est vrai que la tapisserie est hors de prix. Ils coûtent plus cher que les authentiques vieux tableaux. Il en parle en tout cas fort bien, comme quelqu'un qui est à vous et à vous avec ces reliques. Il est vrai qu'il doit cracher des 'Votre Majesté', comme d'autres disent 'mon vieux'. Ces gens-là aiment les insinuants qui les amusent. Des familiarités distinguées qui lui ont permis d'animer des émissions où des amuseurs se laissent aller. Du salonnard à l'horreur grasse, il est prêt à tout essayer avec le sourire.

Alain Gerbille ne s'est pas déplacé pour rien, il observe un groupe d'antiques groupies agglutinées autour de deux piliers, pour libérer quand même le passage, qui attendent en gloussant l'arrivée du gentil rigolo qu'elles veulent à tout prix filmer. L'inventeur des caméscopes ne se rendait pas compte de tous les ravages qui s'ensuivraient. Elles devaient en faire autant, il y a un demi-siècle avec des groupes anglo-

saxons de passage.

L'oracle arrive précédé de son grand nez et auréolé d'un halo de cheveux, l'œil déjà mutin.

Il passe un petit moment à expliquer que Joséphine de Beauharnais, répudiée par notre empereur en raison de sa prétendue stérilité, a réussi à essaimer des descendants sur tous les trônes du nord de l'Europe. Ça par exemple ! À vrai dire, ces dames qui sont là pour étudier le phénomène n'en ont strictement rien à braire. La démonstration terminée, le bonhomme se dit prêt à répondre à toutes les questions. c'est pour ça qu'il est là, pour répondre aux questions les plus pertinentes, y a-t-il longtemps que vous avez vu la reine d'Angleterre, comment elle était, qu'est-ce qui vous a donné l'idée de vous consacrer aux têtes couronnées, puis de vous lancer ensuite dans des émissions de divertissements ? Le vieil original confie à sa compagne d'une voix qu'il veut basse, que ce sont des filons que l'on peut exploiter quand on a l'air de présenter bien et que l'on possède un aplomb suffisant. Sa voix est si basse que plusieurs têtes se retournent. Des têtes pas aimables.

Sa moitié ayant décidé de s'attarder un peu devant le puzzle avec Alberta Fiselou pour discuter de la meilleure stratégie à suivre, ce qui semble passionner cette vieille perche, Alain Gerbille se résigne rageusement à regagner sa cabine, griffonne quelques notes pour la chronique du lendemain, et tombe comme une masse.

Chapitre VIII

DU DANGER D'APPROCHER UNE ÉPAVE DE TROP PRÈS

JOSIANE est comme d'habitude venue à bout de la chronique de son époux en moins d'un quart d'heure. Il est vrai qu'elle disposait d'assez de matière. Elle ne peut s'empêcher, comme d'habitude, d'admirer l'art qu'il a de transformer les gens en caractères. Elle a l'impression de connaître la plupart des voyageurs plus intimement qu'ils ne se connaissent eux-mêmes. Et même certains membres du personnel. Et il possède la capacité de brouiller les pistes, en composant de nouveaux personnages avec ceux qu'il a déjà dessinés. S'il pouvait être un peu plus sensible à ses propres talents... Il sent les atmosphères, y compris celle des villes qu'on visite. Et ça donne des schémas, des bouts de phrase, des mots à l'emporte-pièce, ni fait ni à faire comme elle le dit à certains de ses élèves. Et quelque chose de bien fadasse quand il essaie de mettre cela bout à bout. Même les mots tombent à plat... Et l'on sent des lectures derrière. Elle a pu se rendre compte qu'il absorbe tous les ouvrages comme une éponge, pas pour les savourer vraiment, mais pour

le plaisir de grossir son stock de références. Il s'est tapé tous les ouvrages recommandés par le chroniqueur littéraire de son journal qui, sans tenir compte des meilleures ventes, retiennent son attention. En voilà un autre qui a du nez. L'instinct et la documentation. Il y avait là de quoi faire le journaliste de haut vol qu'il est devenu grâce à elle. Et cette façon d'aborder les gens comme s'ils lui étaient déjà familiers. Il passe le plus clair de son temps à se faire des connaissances dans les coursives, sur les ponts, il fréquente les bars, où il commande de monstrueux cocktails qu'il ne finit pas, tandis que ses interlocuteurs s'en commandent d'autres. Nous sommes loin du cercle polaire, mais il a été surpris du nombre de gens qui s'obstinent à saisir des couchers de soleil à pas d'heure. Les spectacles, la danse leur permettent de patienter jusque là. C'est une attraction comme une autre. On arrive aux comportements durant les excursions, l'inquisiteur bougon qui colle au guide pour lui demander toujours quelque détail, ceux qui se demandent ce que leurs enfants ou leurs proches penseraient en voyant ça, ne tombe-t-elle pas dans ce travers quand elle photographie des bateaux ? L'indépendant à qui on ne la fait pas, et qui se fait fort de dénicher autre chose en flânant par les rues, c'est ce dernier qu'on ne verra jamais rentrer avec le troupeau s'il a la possibilité de déjeuner sur place. Une bien maigre matière, mais il réussit à se renouveler avec ça. Il aurait l'étoffe d'un romancier s'il arrivait à écrire. Un seul défaut, il se sent beaucoup plus contraint avec les êtres qui lui sont trop proches. Leurs enfants n'ont jamais compris à quel point il les tenait à distance en ne cessant de les mettre à l'aise. Ce n'est pas qu'elle soit du genre à se plaindre qu'elle n'est là que pour assurer l'intendance affective et pratique, et que c'est facile, quand on y est rarement, de balayer tous les problèmes d'un geste de la main et d'un trait bien ajusté. Peut-être serait-elle restée célibataire si les choses avaient tourné autrement. Ça ne l'aurait pas dérangée d'être un peu plus laide si elle avait pu passer sa vie à examiner de vieux documents, et de veiller à leur conservation. Mais les êtres insignifiants doivent recéler des trésors aux yeux de certains amateurs plus ou moins intéressés. Non content d'exploiter le seul talent dont il soit tout à fait dépourvu, il y a ces frites. Elle n'aurait pas manqué de relever cette anacoluthie chez l'un de ses élèves. Elle n'est pas naturellement impatiente, et son mari, ce pourrait être pire. Il n'est pas tenu de pondre un article tous les jours, il se passe parfois des semaines, et il est charmant alors, presque prévenant. Mais là, c'est tous les jours, à force ça use... Elle ne demandait que deux choses dans la vie, qu'on la laissât faire le métier qu'elle souhaitait exercer, et elle avait même réussi à passer le concours qui lui en donnait le droit, et qu'on lui foute la paix. Le métier, c'est raté, le reste, ça ne va que si elle veut bien faire la part des choses. Cette part des choses est malheureusement de plus en plus pesante. Il est des talents encombrants. Elle eût souhaité ne pas avoir celui d'écrire. Il lui aurait

suffi de savoir corriger, et tenir sa classe. Elle pense à un ancien condisciple qui avait un coup de crayon presque souverain, il suffisait de le travailler un peu, mais il se croyait poète, et continue de figner des fictions qu'il n'essaie même plus de faire publier. C'est un collègue plutôt respecté, sinon, et heureux d'avoir regagné ses bases.

Un malin plaisir...

Ils se lèvent d'habitude un peu avant six heures demie pour se doucher et s'habiller proprement, avant de se rendre au buffet. Bref regard à la chronique, la frite, il n'y a plus qu'à se laver les dents avant l'excursion. Il se réveille naturellement à l'heure dite. Mais là, il est encore plongé dans son coma. Au lieu de le secouer, elle va se doucher et se faire à peu près belle, avant de lancer gaiement, d'une voix forte, qu'il a la salle de bains pour lui tout seul. Il est sept heures. S'ils veulent être au salon Calypso à temps... Elle fait mine d'attendre patiemment, pendant qu'il passe ses vêtements en vitesse, elle se retourne, et c'est la frite. Une frite du genre cinglant, un coup de lanière de l'omoplate gauche aux côtes flottantes à droite. Avant même qu'il ait constaté qu'elle a écrit quelque chose et pris son petit air. Elle se retourne :

– Là, tu viens de passer un cran.

Avant d'ajouter, placide :

– Tu dormais si bien... Je n'ai pas voulu te déranger. J'ai d'ailleurs envoyé ta chronique.

Même pas son air... Elle dit les choses comme elles sont.

– C'est dommage, dit-elle encore dans l'ascenseur, toutes ces îles que tu as ratées.

Il y a du monde pour renchérir. On n'a fait que ça. Longer des îles, et on en longera d'autres avant d'arriver à bon port. Dommage qu'il pleuve entre les averses. Tout le monde connaît la plaisanterie, mais là, elle s'impose.

Au buffet, Josiane va délibérément s'installer à la table de ces quatre dames et d'Évelyne Grolle. Elle a fait jusque là comme si son mari n'existait pas. Celui-ci fait, lui, comme si de rien n'était et va s'asseoir ailleurs. Une sorte de loup de mer aux cheveux blancs qui ne cessent de flotter lui fait remarquer qu'il a l'air de s'être réveillé du mauvais pied. Alain Gerbille salue comme il faut la savante confusion, et dit :

– Il y a des matins où l'on a du mal à accoucher de soi-même. Josiane a préféré s'asseoir à une autre table, et elle a bien fait. C'est vous qui êtes de corvée, aujourd'hui.

– Ce n'est pas une corvée, dit l'épouse du loup de mer, vous avez une tête à peindre.

Alain Gerbille met sa tête à peindre de profil par rapport à cette dame :

– Si le cœur vous en dit... Mais je ne vais pas rester comme ça jusqu'à votre atelier d'aquarelle.

– C'est bien regrettable.

Il n'y a pas là de quoi en faire un plat, il est juste hirsute et mal rasé, et il faut dire que le col de sa chemise manifeste quelque désir d'indépendance. Il n'a même pas pensé à tirer le pli de son pantalon, avec un peu de chance, il va se promener avec des poches sous les genoux.

Évelyne Grolle explique à Emmeline Croin qui se demande s'il faudra se vêtir comme un cap-hornier :

– Ce sera surtout de l'autobus. Et je crois qu'il est étanche. Un arrêt devant le musée du *Vasa*, un autre à l'Hôtel de Ville, un autre à une hauteur d'où l'on peut voir une grande partie de la ville. Le reste, vous le verrez à travers les vitres de l'autobus. Ceux qui seront restés sur leur faim, pourront rester en ville, mais il faudra être rentré à bord à seize heures. Je ne sais pas s'il y aura des amateurs.

Il n'y en guère dehors pour admirer le port et l'accostage.

Là, les époux Gerbille ne traînent pas. Josiane commence par se laver les dents, en même temps que son mari, et, en se déshabillant pour se doucher, il dit :

- Je n'ai même pas eu le temps de lire ta chronique.
- Ma chronique, c'est la tienne, et j'ai déjà eu ma frite.
- Oui, mais...
- Je l'ai envoyée.

Elle ferme là-dessus la porte de la salle de bains.

Quand il sort, elle n'est plus là. Il s'habille calmement, vérifie si tout est en place. Il n'a pas de poches sous les genoux.

Un dernier besoin avant de partir. Le siphon qui d'ordinaire émet un bruit spectaculaire se contente d'un léger murmure. La grosse commission ne passe pas. Il croit mieux faire en utilisant la brosse prévue à cet effet. Il n'obtient qu'une émulsion propre à faire le bonheur d'un troupeau d'hippopotames.

Heureusement que le garçon de cabine se trouve tout près, dans le couloir. C'est une panne générale qui ne touche que ce côté à ce niveau. Tout rentrera dans l'ordre avant le retour des excursionnistes. Alain Gerbille rejoint le gros de la troupe au dernier moment.

Le guide confie d'un air guilleret tout le mal qu'il pense de Charles XII qui a eu tort de s'enfoncer dans la Sainte Russie après avoir remporté si brillamment tant de victoires. Il est responsable de tous les maux, y compris de l'incompétence du gouvernement actuel. Tout part à vau-l'eau depuis qu'on a perdu la Finlande... De brèves allusions à ce qui s'est passé durant les deux derniers siècles, mais la vie est chère et il a eu un mal de chien à se loger. Bref, le prétendu modèle suédois ne trouve pas beaucoup de grâce à ses yeux. Tiré à quatre épingles sinon. Alain Gerbille prend quelques notes. Ce ne doit pas être sur l'histoire de la Scandinavie.

Un bâtiment surmonté de trois mâts, sans doute ceux de l'épave qu'on va voir.

Queue réduite. Hasard des choses. Il y a trois groupes entre celui des Gerbille et celui de ces dames.

Quand elles entrent, le groupe des Gerbille se trouve perché sur la galerie qui permet d'admirer de plus près le pont supérieur. Et le moins que l'on puisse dire, c'est qu'on n'y voit pas grand chose, malgré les éclairs des flashes, ça ne va rien donner. Même dans les cartes postales que l'on a aperçues en attendant, le fier navire parfaitement verrouillé semble noyé dans la pénombre.

– Nom d'un chien ! dit Gisèle Pouacre, en fonçant vers la galerie, suivie des trois autres qui semblent avoir compris, au grand effroi de la raquette qui en tient pour les groupes normalement soudés.

Un cri, plus loin, confirme toutes leurs craintes. Elles arrivent juste pour voir que c'est Alain Gerbille qui est bien mal tombé.

Et il est tombé de haut. Deux étages au moins. Il s'est écrasé au-dessous de la flottaison, passant ainsi des œuvres mortes aux œuvres vives, ce qui est un paradoxe. Une rampe conduit au premier, un escalier et un ascenseur au second. Elles constatent au passage que les mâts que l'on voit de l'extérieur ne correspondent pas à l'emplacement de ceux du bateau, c'est pour donner l'impression que le bâtiment a été construit autour, une coquetterie d'architecte. Pendant qu'on en est encore à la stupéfaction, elles vont vérifier la hauteur de la rambarde qui arrive au sternum d'Alberta, qui fait un mètre soixante-quinze, six de moins qu'Alain Gerbille, trois de plus que sa femme. Le malheureux n'aura pas eu le temps d'arriver au château arrière et d'admirer les si jolies sculptures, des chimères tenant une couronne au-dessus d'un personnage peut-être reconnaissable, des lions tenant un écusson à bout de bras, deux *putti* locaux flanquant une couronne surmontant une sorte de fagot allongé, qu'on voit mieux d'un peu plus bas. Il aura eu en revanche tout le loisir d'apprécier l'avant démesurément allongé avec sa figure de proue au bout de l'étrave. Il n'aura aperçu que le flanc gauche, elles prennent le temps de considérer le droit, identique, avant de rejoindre le groupe qui s'agite. Et ce n'est pas que celui-là qui s'agite, les raquettes recommandent aux troupes de conserver leur calme, et s'occupent à ramener leur monde en bas, peur d'un second malheur. On entend déjà l'ambulance. En même temps que les secours, survient un petit colosse, en jean, avec une canadienne et une chemise à carreaux du plus bel effet, accompagné d'un photographe. Pendant ce temps, le guide de ces dames explique à ses ouailles que le bon roi Gustave II Adolphe voulait avoir des canons à suffisance, ce qui n'était possible qu'en ajoutant une batterie haute à la batterie basse, soixante-quatre canons au moins. Fallait un vent favorable pour contourner les îles de l'archipel, et l'on n'était pas à l'abri des déceptions. En ce temps-là, la Suède perdit treize vaisseaux sans combattre, et deux au combat, l'on ne regardait pas

à la dépense. Le guide ne fait que résumer le petit ouvrage proposé à l'entrée pour quelques couronnes. Les mises à l'eau réservaient quelques surprises.

On apprendra plus tard que le petit colosse s'appelle Niels Holgerstrand et qu'il est inspecteur. Son ancien équipier, Per Bolder, est devenu commissaire. On les surnommait, quand ils travaillaient ensemble Laurel et Hardy, sous prétexte que Niels est trapu, et Per du genre filiforme. L'un, régulièrement touché par l'ange du bizarre, parvient au but en louvoyant. L'autre déniche n'importe quel renseignement utile plus vite que personne. C'est le commissaire qui a pris le téléphone, vu que l'inspecteur était à la machine à café, et que le reste de l'équipe sa baladait à gauche et à droite. Brève concertation au retour de Niels.

– Un curieux accident au Vasamuseet, dit Per, en collant le récepteur contre sa veste. Quelqu'un aurait basculé par dessus la rambarde.

– Un véritable exploit.

– Pour le moins. si les gens tombaient en grappe des étages du musée, ça se saurait.

– Et les responsables du musée préféreraient que ce ne soit pas un simple accident. J'y vais. Téléphone à Gösta. Je prends Carl avec moi.

Entre eux, il n'y a pas de véritable hiérarchie. C'est comme s'ils formaient toujours une équipe.

– Un joyeux cas d'espèce, ajoute Niels. Une mort sans doute étrange, une veuve éplorée peut-être, et tout un groupe qui rentrera à bord au milieu de l'après-midi. Je ne crois pas que l'on puisse retenir tout le monde.

– Dans ce cas, tu monteras à bord. Dès que j'aurai le nom du bateau, je prends les dispositions nécessaires.

Pendant que les infirmiers constatent le décès, Niels se fait passer la bande vidéo, heureusement que ce sont des objectifs à vision nocturne. On ne voit pas grand chose. Peut-être le mort qui perd l'équilibre, qui se précipite vers la rambarde, une étrange attitude, comme s'il voulait effectivement faire basculer quelqu'un, il a dû prendre de la vitesse, et l'on a dû s'écarter au dernier moment.

Il n'a pas vu que cela. On dirait qu'en bas quatre dames se sont écartées de leur groupe pour voir ce qui se passait avant qu'il se passe quelque chose.

Quatre dames, une réminiscence... à creuser.

Le mort, c'est Alain Gerbille, le fameux journaliste ; pour l'instant on empêche son épouse d'approcher, bien qu'elle ne puisse plus faire grand chose. Si c'est un accident, il n'y a plus qu'à permettre à la veuve de rapatrier le corps ; s'il subsiste le moindre doute... Une idée étrange. Il faudra se renseigner sur les prochaines escales.

La réminiscence se précise. Il est un des rares qui ait su comment s'était déroulée en fait l'enquête dans l'affaire du serrurier d'Uddevalla, au nord de Göteborg. Des dames qui ne se contentaient pas de parcourir la côte à vélo... Que font-elles là ? Il ne les voit pas partir en croisière avec des centaines de personnes. Il ne peut pas les retenir. Mais il doit y avoir une raison.

La veuve...

Il parle un français approximatif mais efficace.

– Je suis désolé, madame. Une autopsie ne sera pas nécessaire, votre pauvre mari n'est pas mort en avalant... quelque chose. Mais je ne peux éviter une radio... une radioscopie. D'autres coups, d'autres lésions peut-être, il faut tout vérifier. J'ai vu la vidéo. On voit mal. Il a perdu l'équilibre, peut-être, couru un peu pour le retrouver, et on lui aura laissé la place. Je comprends, Madame, Monsieur doit être de bon conseil, il faut s'appuyer sur quelqu'un qui est un peu moins sous le choc du coup. Vous avez vu quelque chose, Monsieur ?...

– Monsieur Languisse, Armand Languisse...

– Je suis désolé de devoir demander à Madame d'accompagner le corps, on ne peut pas laisser le corps tout seul. Des spécialistes vont examiner le garde-corps et ne trouveront rien... Vous pouvez accompagner Madame, Monsieur...

Après quoi, Niels passe de groupe en groupe pour leur dire de continuer comme prévu.

Armand Languisse se pose des questions. Le policier a dit normalement "sous le choc", et il ajoute "du coup". L'inversion du sujet est naturelle dans les interrogatives en suédois, et le policier a dit "Vous avez vu quelque chose ?" Petits réflexes de linguiste. En fait, chacun parle une langue étrangère comme il peut. Et il a une veuve à reconforter.

En retournant à l'autobus, la femme de l'olibrius fait une remarque étrange :

– Je croyais que ce serait plutôt elle...

Emmeline Croin se trouve à côté :

– Vous pensiez qu'il allait se passer quelque chose ?

– Pas du tout ! Mais s'il se passait quelque chose, je croyais que ce serait elle qui...

– Qui repartirait les pieds devant, précise obligeamment son compagnon. Mais ils n'étaient pas obligés. Elle avait comme un air de femme battue.

– Arrête de dire n'importe quoi. Tu devrais prendre de temps en temps la peine de réfléchir.

– Là, c'est moi qui t'arrête. Je réfléchis toujours quand je parle.

– C'est ça le malheur. En principe on réfléchit avant, et l'on parle après.

Ces deux-là, se dit Emmeline Croin, ne mesurent pas l'étendue de leurs talents.

Autant dire que le reste, église, hôtel de ville, joli point de vue, est presque expédié. Le guide débite ses compliments en essayant de se remettre dans le bain, l'on prend des photos par acquit de conscience, et l'on ne s'attarde pas. L'original en oublie d'aller pisser et de se mettre en quête d'un calendrier. On arriverait presque en avance au buffet pour midi.

Là, personne ne manifeste l'intention de repartir à terre avec un parapluie.

Peu de monde sur le pont ; beaucoup de gens se réfugient au bar ou au cinéma où l'on joue *E la Nave Va*, dont le côté longuet ne rebute plus, même si l'aspect artistique ne saute pas toujours aux yeux.

Sophie Bernard, plus courageuse que ses compagnes, constate qu'Armand Languisse revient à bord avec l'étrange petit bonhomme à qui il ne manque qu'un casque colonial, et un filet à papillons. Avec sa canadienne sur un jean et sa chemise à carreaux... Aïe, se dit-elle, on va avoir droit à un petit discours.

Pas du tout. Ça n'entre pas dans les préparations de Niels Holgerstrand. Et il a déjà fait sa petite cuisine avec le commissaire.

– Nous ne savons pas s'il y a eu une agression, et s'il y en a eu une, c'est plutôt le mort, d'après les vidéos, qui se préparait à la commettre. Nous ne pouvons garder que la veuve, qui d'ailleurs ne voudra pas s'éloigner du cadavre de son mari, et il n'est pas question d'empêcher ce bateau d'appareiller. Nous aurions les voyagistes et la chef sur le dos. Si nous retenons l'hypothèse de l'accident, c'est les responsables du Vasamuseet et l'office de tourisme qui nous tombent sur le dos. Je ne vois qu'une solution, monter à bord et voir si je peux tirer tout ça au clair... Tu t'occuperas des détails...

Per Bolder ne fait pas la moue, il adore s'occuper des détails. Il ne se trouve jamais aussi bien qu'entre un téléphone et un ordinateur.

Dans l'ordre : faire avaler au commandant la présence de son inspecteur, pas besoin d'ennuyer qui que ce soit pour établir un passeport, celui du subordonné est encore valable. Plus difficile, Niels a toujours de ces idées, faire mettre en bière le cadavre après l'avoir examiné, transporter le cercueil jusqu'à Göteborg, et le faire embarquer sur la *Marie-Josèphe*, le tout en trois jours. Il n'y a ensuite qu'une escale à Oslo, le retour à Dunkerque prenant lui-même un peu plus de vingt-quatre heures. Le cercueil ne restera que deux jours à bord. En somme, les obsèques seront célébrées six jours après le décès. Reste à faire avaler à Agnès Karlsson, la chef, le petit programme.

Le commandant ne voudra pas avoir l'air de freiner des quatre pattes, après tout, le cadavre n'aura peut-être pas vu Copenhague, il ne sera pas descendu à terre à Oslo, mais il arrivera à bon port, et descendra à Dunkerque sans avoir besoin de présenter sa carte magnétique. Tout le monde sera ravi, à Stockholm, de voir le navire disparaître, et cela

entraînera moins de frais pour le transport du corps, un argument décisif pour les assurances de l'intéressé.

Le seul malheur, c'est que cela n'est pas très régulier.

– Que ne ferait-on pas, dit Agnès Karlsson pour assister à un nouveau gag de Laurel et Hardy. C'est toi qui fais les démarches après tout.

Autant dire, carte blanche et je ne veux pas savoir.

Le commandant fait venir tout de suite le commissaire dans ses appartements, où il a également convié le commissaire de bord. Il ne s'agit que d'élaborer une stratégie qui ne dérange pas trop les passagers.

L'intrus ne veut déranger personne. Juste un plan du navire, avec le nom des occupants des cabines. Il aimerait, entre autres, jeter un coup d'œil à la cabine du mort.

– Je sais qu'ils ont des droits, le mort et sa femme... Je n'ai pas pensé au mandat... Il y a besoin d'un mandat à bord ? Ou est-ce à votre... disposition ?

On l'amène à la cabine. Il jette un rapide coup d'œil. Un coup d'œil d'autant plus rapide qu'il semble connaître son affaire. Il lève entre autres le couvercle de la cuvette. Regarde l'émulsion, pousse le bouton qu'il faut pousser, rugissement du siphon.

– Le service laisse, comment dites-vous ? à demander. Les morts sont négligents.

Et le mot déchaîne chez son auteur un rugissement encore plus impressionnant que celui du siphon.

– Mon métier, c'est un peu ça, tirer les chasses d'eau.

Nouveau rugissement. Le capitaine et le commissaire de bord sourient d'un air un peu contraint.

– Ça ira plus vite, si je peux prendre l'ordinateur du mort.

Le capitaine est réticent.

– Je sais, le mort a des droits, et sa femme aussi. Ça prendrait du temps à terre, mais c'est un indice comme un autre.

– C'est que c'est très gênant.

– Je suis très gêné moi-même. Il faut peut-être demander la permission à quelqu'un. On dit chez nous que le capitaine est maître à bord. Je comprends. Je peux en avoir un autre, pour communiquer avec mes supérieurs ? J'ai moi aussi des supérieurs.

– Nous avons un salon Internet. Écoutez, je dois surveiller la navigation.

– Et moi, j'ai aussi un petit problème à régler, dit le commissaire de bord qui semble comprendre au quart de mot. Si cela ne vous dérange pas de refermer la porte en sortant...

C'est comme Agnès. Je ne veux pas savoir.

Pas aussi virtuose que Per mais quand même.

Il ne lit pas, il explore. Il a sa façon à lui d'explorer.

Il lui faut vingt minutes pour tomber sur le journal de Josiane. C'est

délicieusement irrégulier. Un style... Plus fort encore que les articles d'Alain Gerbille... que les articles...

Il a lui-même lu un recueil de ces articles dans la version originale.

Le journal de son épouse est encore plus intéressant. Il n'aura pas besoin de poser des questions sur les relations entre le mort et son épouse. Juste un petit mobile de rien du tout. Le mari aura voulu passer à l'étape supérieure. Ces dames ont dû voir quelque chose.

Le garçon des cabines le regarde partir. Ils vont savoir qu'il est resté un tout petit peu plus que vingt minutes.

Il va vérifier son courrier au salon Internet. Il note le nom des quatre dames d'Uddevalla. Il a fait vite, Per. Elles ont pris leurs billets après le couple Gerbille. On va essayer de réfléchir comme elles. Elles l'ont vu entrer, elles l'attendent. Le temps qu'il prendra pour venir les voir, ce sera une indication supplémentaire.

Il déteste faire attendre les dames. Il va gratter à la cabine d'Alberta Fiselou, et de Sophie Bernard.

– Veuillez vous donner la peine d'entrer, dit le mannequin des années soixante. Nos amies seraient déçues de n'avoir pu faire votre connaissance. Vous connaissez apparemment nos noms, nous ignorons le vôtre. Si vous voulez patienter un moment.

Elle va chercher les deux autres.

– Je me nomme Niels Holgerstrand. Inspecteur de police à Stockholm. J'ai commencé à Göteborg, j'étais juste aspirant, mais j'ai entendu parler du serrurier d'Uddevalla. Vous avez été très gentille avec le commissaire. Vous pouvez être d'un grand service quand vous ne faites pas de la randonnée. Des résultats remarquables sans vouloir vous... louer.

– Vous ne nous flattez pas en vous appliquant à mal parler notre langue, dit Gisèle Pouacre, pas du tout froissée. Vous commencez si bien les phrases que vous vous efforcez de mal finir... Une mère française ? une grand-mère ?

– Un grand-père du côté maternel. Et il a su nous faire apprendre sa langue sans nous ennuyer. Et pourtant, c'était un puriste. Il trouvait le *Grévisse* un peu trop complaisant.

– Le bon vent qui vous amène, ce doit être l'enregistrement où l'on nous voit nous précipiter sur les lieux de l'accident avant qu'il ait eu lieu.

Elles sont agaçantes, ces dames...

– Ainsi que le fait même que vous participiez à cette croisière. Vous avez pris vos billets après les Gerbille. Aviez-vous quelque raison de vous inquiéter ? Josiane Gerbille vous aurait-elle parlé des mauvais procédés de son mari ?

On dirait le neveu d'Alberta.

– J'ai été bien indiscret. J'ai pris quelques libertés avec le portable de Josiane Gerbille, et je suis tombé sur un journal fort bien écrit, où elle précise la façon dont son mari la remerciait de rédiger ses articles. Vous

aurait-elle fait quelque confidence ?

– Pas exactement. Le mari avait pour elle tant de prévenances quand ils sortaient dans le monde... Elle aurait dû avoir un autre air...

– Les airs qu'on a semblent jouer un certain rôle dans cette histoire... Vous avez donc eu comme une intuition... Qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour une intuition ?

– Pour n'importe quelle intuition, dit Sophie Bernard... Vous allez me trouver sotte.

– Donnez moi une raison de douter de vos facultés.

– J'ai cru voir un lien entre des attentats contre des spéculateurs, le nettoyage brutal de certains quartiers, des opérations réussies contre des brigands qui semblaient hors de la portée de toutes les polices, et le massacre d'un certain nombre de vieillards dans leurs maisons de retraite.

– Peut-on connaître la nature de ce lien ?

– Les cibles. Des êtres nuisibles, ou des inutiles. Des interventions éclair qui ne durent pas plus d'une demi-heure.

– Le rapport avec cette croisière ?

– On dirait, mis à part les Gerbille, et les animateurs, une maison de retraite flottante. Le bâtiment n'est pas aussi monstrueux que d'autres, où l'on ne saurait pas exactement où frapper. On peut cueillir plus d'une centaine de personnes aux heures des repas. Surtout à midi. Les escales laissent peu de temps, il y a des journées de navigation. La Baltique est bien étroite. Reste le dernier jour de navigation entre Oslo et Dunkerque. Nous ne comptons pas éviter le massacre, si massacre il y avait, juste y échapper. En nous tenant loin des ponts, si nous voyions quelque chose d'insolite... Dans la salle de conférence, par exemple. Où il n'y a personne à cette heure là, parce qu'il n'y a pas deux services.

– Et il y a deux conférences, ou deux spectacles, le premier pour ceux qui mangent au deuxième service et vice versa. Reste à savoir où se trouvera votre *Marie-Josèphe* à, disons une heure, sur la Mer du Nord.

– Vous avez raison de plaisanter...

– Je ne plaisante pas. Quand on veut faire de la prévention, il faut accepter de se déranger pour rien.

– Je ne vois pas quelles mesures vous pourriez prendre ?

– À vrai dire, je ne les vois pas non plus. Nous sommes en sous-effectif, mais j'ai trois jours.

– Et pas besoin de parler en hésitant devant monsieur Armand Languisse. C'est un linguiste. Il vous démasquerait tout de suite.

– Aucun danger : il me parle en danois, je lui réponds en suédois.

Chapitre IX

PETITS JEUX DE SOCIÉTÉ

LE SOLEIL SE COUCHE dignement, sans se cacher derrière une flopée de nuages, ce qui permet, cette fois-là, de mieux apprécier les îles de l'archipel. Les effets de la vilaine chute à laquelle on a assisté commencent à s'atténuer assez pour que l'on prenne le temps de photographier des pontons, avec des voiliers pas toujours minuscules. Bref, se dit-on, il doit y avoir dans le coin des gens qui savent vivre, et qui en ont les moyens. On se récrie un peu moins que d'habitude. Armand Languisse n'a pas manifesté l'envie de répondre aux questions sur l'état d'esprit de Josiane Gerbille, on peut le deviner. Il n'a pas eu le temps de faire vraiment connaissance avec le policier qui est monté à bord avec lui. On a dû lui demander de conduire une enquête de routine, pendant que des spécialistes examinaient la dépouille du défunt. L'inspecteur Niels Holgerstrand lui a simplement demandé s'il connaissait depuis longtemps le journaliste. À peine de vue, mais il rencontrait parfois la femme dans une exposition ou à un concert, il leur arrivait même de se retrouver dans un café surtout fréquenté par des universitaires et des professeurs de lycée. Ils avaient éprouvé assez de sympathie l'un pour l'autre, et prenaient plaisir à bavarder de tout et de rien, étant bien entendu que le tout se maintenait à un bon niveau, comme le rien. Ils s'étaient découvert une passion commune pour les puzzles en voyant celui qui était mis à la disposition des passagers, et n'avancait guère. Non, il ne se sentait pas le courage de faire sa conférence prévue pour le lendemain à huit heures trente sur la langue des sagas islandaises, les sujets, les formes de narration, et l'évolution du genre. Il n'y avait d'ailleurs pas foule à ses précédentes prestations. Beaucoup de gens sont allés voir chanter l'artiste qui a tout fait pour mériter son cachet. Les *Libellules* restantes sont parvenues à faire danser leur monde en tenant compte de l'atmosphère. Un des membres de l'atelier de journalisme a trouvé que la meilleure façon de rendre hommage au disparu, ce serait de ne pas interrompre brutalement les séances, d'en consacrer une aux circonstances de l'accident où il a trouvé la mort. L'on se demande si une nécrologie rédigée par ses disciples ne serait pas contraire aux règles de la bienséance. L'on verra sur le moment.

Niels Holgerstrand donne rendez-vous à ces dames pour après le dîner.

– Je ne me sens pas très à l'aise dans le salon informatique. Et je ne tiens pas à ce que l'on surprenne certaines conversations. Ce que j'ai à demander à Per doit rester confidentiel. J'accorde plus de confiance à

vosre portable qu'aux ordinateurs du salon informatique. Et Per est un artiste. C'était mon équipier, il est devenu mon supérieur. Mais je peux lui demander ce que je veux.

– Vous croyez qu'on essaiera de voir ce que vous avez à dire à vos chefs ?

– Simple statistique. Entre le commandant, le second commandant, les chefs mécaniciens, le commissaire principal et l'officier de la sécurité, je ne tiens pas à parier qu'il n'y en ait pas un qui soit capable de retrouver des traces de ce que nous nous sommes dit, Per et moi. On sait que je suis venu ici après avoir fouillé la cabine des Gerbille. L'on sait sans doute que je suis venu vous voir, ce qui est naturel, vu que vous donniez l'impression d'avoir eu comme un pressentiment.

– Vous avez dû avoir recours à votre adresse mail, dit Sophie Bernard, ne serait-ce que pour éviter que le reste de votre équipe surprenne vos échanges avec votre chef. L'on ne peut ouvrir votre courrier, qu'en connaissant votre mot de passe de messagerie.

– Ce ne serait pas une difficulté pour Per, ni pour vous, je crois. Mais avec vous, je peux jouer franc jeu.

– Une question, donc, tous les bâtiments sont à présent équipés d'un GPS.

– On peut les désactiver, ce qui ne manquerait pas d'attirer l'attention. Le trafic sur les routes maritimes est assez intense, il vaut mieux éviter les risques d'engorgement. Surtout dans les détroits.

– Il y a aussi les pêcheurs qui suivent les bancs, les voiliers...

– Les premiers ont un GPS ; ça leur évite d'avoir à faire tout le temps le point. Et ils sont surveillés. Une affaire de quotas. Le Portugal a ainsi acheté des quotas d'autres pays, pour offrir à sa population sa dose de morue. D'autres nations en font autant pour d'autres produits. On suit les chalutiers et les navires usines, quoiqu'il y ait parfois comme des accommodements. C'est comme si vous saviez qui est entré chez vous et comment, et que vous puissiez l'écrire sur un petit papier en espérant que l'on fera quelques remarques au contrevenant.

– Restent les voiliers.

– Qui en ont un en général. On peut décider de ne pas l'utiliser, c'est plus sportif. Et les plaisanciers évitent de croiser les grandes routes maritimes. Il peut y avoir des exceptions. Il faudrait un très grand voilier, capable de contenir des embarcations rapides. Et ce n'est pas rien d'intercepter dans une mer fréquentée un bâtiment filant ses dix-huit nœuds, à partir d'un voilier.

– Ce ne sont là que des contraintes dont il faut tenir compte. Est-ce vraiment impossible ? Rien qu'en regardant la troisième chaîne de mon récepteur, je peux connaître la longitude et la latitude. Ces données se trouvent dans toutes les cabines, et n'importe qui peut les consulter sur un grand écran dans une rotonde.

– Il faut encore pouvoir en informer un complice.
– Six cents voyageurs, trois cents membres de l'équipage. Et le bateau est équipé de la Wi-Fi. Combien de portables ? Sans compter qu'on peut pirater des organismes tout à fait officiels.

– Vous permettez ? Un petit devoir de vacances pour Per.

La théorie de Sophie expliquée en une dizaine de lignes, comme c'est du suédois, difficile de se rendre compte, les questions qui s'ensuivent : y a-t-il un grand voilier qui traîne entre le Skagerrak et Dunkerque ? Quel est le propriétaire ? A-t-il été loué ? Le nom éventuellement du skipper.

– Ne vous inquiétez pas, il sait comment s'y prendre. Je sens que nous allons déranger le commandant.

Niels Holgerstrand ne s'inquiète absolument pas de voir les passagers effarés quand il monte dans les appartements du commandant flanqué des quatre dames. Celles-ci prennent l'air digne d'éventuelles suspectes. À la rigueur leur demandera-t-on au retour si ça s'est bien passé. Les membres du groupe se rappellent l'inquiétude de leur raquette en les voyant partir plus loin à fond de train dans le Vasamuseet. Au pire, elles savaient quelque chose qu'elles n'ont pas dit.

Le commissaire ne se gêne pas pour mentir effrontément. Comme quoi, il y a des bruits qui courent. Un groupe qui s'apprêterait à faire une désagréable démonstration de ce que l'on peut se permettre dans des mers apparemment sûres. Ce bâtiment s'y prêterait admirablement. Il est rapide certes, mais on a vu plus surprenant au large de la Somalie. Et Sophie Bernard, en fouillant sur la Toile pour son propre compte, est arrivée à des résultats presque identiques. Il a retrouvé son français hésitant, pas seulement pour rester fidèle au personnage. Comme il l'a expliqué ensuite à ces dames, c'est un truc de marchand. L'interlocuteur vous aide à finir vos phrases, et il adopte au bout d'un moment votre logique sans s'en rendre compte. Il ne va pas jusqu'à se faire l'article, mais presque.

C'est de la folie, objecte l'autre d'emblée, un argument pour thriller d'anticipation. Depuis qu'un dégénéré s'est payé une vraie séance de ball-trap sur un île norvégienne bourrée de jeunes progressistes, on peut s'attendre à tout. La police ne voulait pas y croire. Il lui a bien fallu une demi-heure pour se rendre compte qu'il se passait quelque chose. Et elle a eu la faiblesse de ne pas coller par inadvertance une balle dans le citron du demeuré, ce qui a permis à celui-ci de se présenter régulièrement devant un tribunal, apparemment heureux de son score et sûr de son fait. Après un tel coup, la police du coin est devenue plus crédule. Heureusement. Si le public savait... Mais on ne va pas faire entrer un honorable marin dans des secrets pas très propres. Il suffira de veiller au grain...

Un conseil pertinent, certes. Mais que faut-il faire s'il y a un grain ?

Ce que fait tout marin, prendre les dispositions qui s'imposent. Est-ce qu'il sait, lui, comment s'adresser aux passagers sans provoquer de panique ? J'entends bien, mais...

Un homme autoritaire, qui sait garder la tête froide au milieu de la tourmente, le commandant, mais des tempêtes de ce genre-là, on ne lui a jamais appris.

Et c'est là que le commissaire surprend ces dames.

Pourquoi pas un petit jeu de société ? On peut certes partir à l'abordage d'un petit paquebot avec des embarcations rapides, mais avant qu'un éventuel agresseur soit parvenu à ouvrir six cents cabines, surtout s'il n'a pas réussi à mettre la main sur le personnel des coursives parti je ne sais où avec ses passes, et s'il ne peut pas trouver le moindre officier ou le moindre grouillot... Une sorte d'exercice d'abandon. Le voyageur aura demandé cette simulation sur une mer sûre, pour en tirer des enseignements lorsque l'on s'aventurera dans des mers plus périlleuses. L'on aura hésité un moment à imposer ce genre d'entraînement à de simples croisiéristes, mais cela peut représenter un gentil jeu de société, qui aura l'avantage de faire oublier un si triste événement. Et c'est plus amusant que de suivre un guide en troupeau. Une animation plus excitante que d'autres.

Sans doute, mais la plupart des passagers ont dépassé un âge de la retraite de plus en plus tardif... Au contraire, lance Gisèle Pouacre. Ils se sentent tous plus jeunes dès qu'ils participent à une aventure commune. Le double sens de l'adjectif n'échappe pas au commandant, qui hoche sèchement la tête. D'ailleurs, vous avez d'admirables spécialistes. Valentin George est passé maître dans les variantes clownesque du "Ça va les enfants ?". Il a compris qu'en ajoutant : "Mais je croyais qu'ils seraient sur les rotules après tous ces changements, et voilà qu'il m'arrivent frais comme des gardons, fermes comme des sentinelles de la *Horse Guard*, je n'ai plus qu'à me botter le cul pour suivre le rythme..." Un bateleur de qualité. À propos, le Wi-Fi tombera en panne dès le début des exercices, et les groupes seront surveillés, ainsi que le personnel qui descendra à terre à Copenhague, à Göteborg et à Oslo. Il ne faut pas donner à des pirates le temps de s'organiser autrement. Ça fait partie de l'exercice.

La mort d'Alain Gerbille semble redonner un peu de couleur à Jeanne Brébeuf, comme si Lucie Douce s'effaçait du paysage un peu plus vite que prévu. Ce n'est sans doute qu'une rémission, mais une rémission bonne à prendre. Elle est tenue de présenter les excursions du lendemain, elle retrouve son allant pour la *matinée-diapositives* (l'expression est de l'original, parce que c'est comme les soirées diapositives, il est difficile d'y couper), on y voit plus de monuments qu'on en pourra visiter. Il y a les clients individuels qui choisissent une excursion donnée, ou qui peuvent se contenter de descendre à terre, bus communs à disposition comme dans tous les aéroports et les gares maritimes, à condition de rentrer en

temps voulu, ceux qui appartiennent à des groupes comme à *La Grande Bleue* et au *Piolet*, excursions derrière une raquette qui cause, par exemple ici, le Sealand du Nord (journée entière, déjeuner inclus), Copenhague en bateau, élue par le groupe de *La Grande Bleue* l'après midi, rendez-vous à treize heures pour les passagers du *Piolet*. Rien n'empêche une personne de *La Grande Bleue* de s'offrir en prime le Copenhague Royal s'il arrive à temps et s'est inscrit. Appareillage à dix-huit heures, faut être à bord à dix-sept. Le rigolo fait les remarques d'usage, la responsable des excursions lui donne la réplique. Puis, c'est Valentin George qui fait couler l'eau du bain devant le bébé intrigué. Et ça, ça entre de ses cordes : "Tiens, Madame, oui, vous savez-vous ce que c'est qu'un jeu participatif ? Et vous Monsieur, qui souriez comme Madame ? Un sourire un peu moins beau peut-être, juste un peu, mais il est très bien comme ça, votre sourire, surtout n'en changez pas. Vous le savez, bien sûr, il n'y a qu'à vous regarder ; et bien je vous le dis, je vous l'affirme, vous ne trouverez jamais un jeu aussi participatif que celui dont je vais vous parler..." En une vingtaine de minutes il a expliqué les règles, et emballé le morceau. Connivence, quand tu nous tiens... Chacun son métier, pense Niels Holgerstrand.

En fait, il s'agit d'organiser l'évacuation des salles de repas. Aucune précipitation, ce doit être un flot continu. Obtenir la bonne cadence, en tenant compte de la disposition des tables. À tour de rôle, les joueurs chronométreront les évolutions du troupeau docile, et mèneront la cadence. Comme avait dit le bateleur, les jeunes apprennent, les vieux savent. Il leur suffit de s'entraîner. Trois simulations, pas d'assiettes ni de verres. Un essai au moment du thé, tout à fait probant.

En quatre minutes les derniers se trouvent au niveau des escaliers. Appeler les ascenseurs, ne pas les attendre, sauf si l'on ne peut se déplacer qu'avec une canne. S'y engouffrer sinon quand les portes s'ouvrent. Au bout de six minutes, chacun se trouve dans sa cabine.

Le reste, c'est le travail de Per Bolder. Il a repéré un voilier répondant aux conditions requises, Le *Prince Albert*, loué par un certain Klass Rudberg, bon marin au demeurant, il a fini huitième d'une course au large dans sa jeunesse, et se paie de temps en temps une petite escapade. Un richard qui a fait sa fortune en fabriquant et en assurant la livraison de caisses en carton. Il se trouve qu'à ce moment précis, le dit Klass Rudberg n'est pas parti faire un tour en Mer du Nord, il préfère d'ailleurs s'abstenir à l'époque des congés. Comme en général c'est l'un ou l'une de ses secrétaires qui s'occupe de la location, l'on ne s'est pas posé trop de questions. Encore fallait-il être au courant de certains détails. Per Bolder se propose d'explorer plus tard les branches pourries de cette honorable famille. On en trouve toujours chez les collatéraux. Ce yacht se trouve à peu près au milieu d'une ligne allant d'Aberdeen à Kristiansand et se dirige apparemment vers Wilhemshaven. Il n'est pas trop difficile de

calculer le moment où sa route doit croiser celle de la *Marie-Josèphe*. Per Bolder s'est débrouillé, on ne sait comment, pour que l'on puisse régulièrement distinguer le voilier avec des jumelles à partir de chalutiers amis.

Bonne surprise, Agnès Karlsson, trouvant que deux précautions valent mieux qu'une, a pris contact avec la vieille Magdalena Bachlöf, qui agrmente sa retraite en remplaçant un videur de ses amis pour permettre à celui-ci de souffler de temps en temps. Ancienne monitrice de commandos, elle n'avait que peu d'estime pour ce qu'elle appelait les chorégraphies. Je ne suis pas maître de danse, aimait-elle à dire. En revanche, elle apprenait à ses disciples à imaginer tous les coups tordus possibles, autant pour y faire face que pour les servir au besoin. On lui avait envoyé un plan de la *Marie-Josèphe* et elle avait dit : Facile. Elle pouvait compter sur six immondes, ses meilleurs élèves en fait, réformés comme elle, qui s'ennuyaient autant. Elle avait trois noms : Magdalena pour ses familiers, Grand mère Magda pour ses petits enfants, la Fille d'Odin pour ses équipiers qu'elle menait à la baguette comme la dame fouettant les taureaux qui peinent à tirer son char, sur une fontaine de Copenhague. Il paraît que c'était elle tout craché.

L'on mentionne juste pour mémoire Olaf Moche, qui avait tué quinze ans plus tôt sa femme en état de légitime défense. On ne croit pas volontiers les maris en de telles circonstances, on connaissait la mégère. Si la femme de Socrate avait eu sa force, Platon aurait dû parler d'autre chose.

Vilhem Ekeman qui n'en avait pas eu, de femmes, en ramassait à la pelle. Il se désennuyait en abattant des arbres.

Hjalmar Berglund qui expédiait au fusil à lunettes les chauffards à partir d'un certain nombre de morts et d'estropiés. Per Bolder avait la gentillesse de les lui signaler.

Gustaf Almberg, qui plantait une hache sur un tronc à vingt mètres de distance. Ce n'est pas encore une discipline olympique. Il était aussi efficace au couteau, mais laissait cela aux lanceurs officiant dans un cirque.

Verner Olof, qui n'avait besoin que de ses mains, mais pouvait utiliser aussi des armes de poing.

Jonas von Brem, que personne n'a jamais vu venir s'il ne le trouvait bon.

Tous ces gens-là devaient embarquer lorsque la plupart des touristes seraient partis en vadrouille, et un par un ; deux à Copenhague, venus de Malmoe par l'Öresund, par le passage qui relie ces deux villes, d'abord un pont au-dessus des flots, puis un souterrain au-dessous, deux à Göteborg, deux à Oslo. Quatre coursives à surveiller à partir de l'arrière où les gens étaient réunis pour manger.

Verner Olof et Jonas von Brem feraient ce qui leur semblerait bon, et

leurs équipiers s'en étaient toujours fort bien trouvés. Magdalena ferait sa ronde avec ses jumelles adaptées à la luminosité du moment. L'on se renseignerait aux escales. Et l'on ferait suivre discrètement les personnel quittant le bord. Des pastilles émettrices, en fait une bonne carte de la ville, avec les emplacements des cybercafés. Tout ce qui ne se contente pas d'aller au café tout court, et de faire des courses en faisant du lèche-curiosités est éminemment suspect. Si jamais les chalutiers notent un mouvement inattendu du *Prince Albert*, il sera toujours temps de le faire savoir par une vedette. Silence Wi-Fi, sinon. Mais la radio de bord marche. Magdalena embarquera à Göteborg. Huit pistolets seront introduits à une heure creuse sous l'œil vigilant du commandant, qui exigera des plantons de service une discrétion absolue. Le sac ne passera pas par les machines qui couinent.

Pas de nouvel exercice en attendant. Un bus qui vous amène voir une petite sirène qui est là pour ça. Ne trouvant sans doute pas les nichons de la sirène assez gros, un artiste a été assez aimable pour semer sur la route des curieux, une autre qui a de quoi respirer. Puis l'on embarque dans un bateau remontant un canal dont ceux qui n'ont pas de guide à portée s'empressent d'oublier le nom ; on peut mitrailler des quais, des ponts, des maisons, et des voiliers plus ou moins anciens. Le bétail est déversé au cœur du Strøget, et la guide signale à l'attention de tous une fontaine avec des cigognes. L'on donne une heure à ses gens pour faire leurs emplettes et l'original manifeste une envie de pisser. Ce n'est pas que ça lui prenne vingt minutes, mais il y a de la demande, en particulier deux dames qui s'éternisent on ne sait pourquoi. L'original a perdu sa compagne partie en quête d'un peu de design pour sa famille. Il lui faut aussi de l'*aquavit* pour deux hommes de ses parents. Petite explication entre celui qui ne finissait pas d'arriver et celle qui n'était plus là, après. Petite cause, grands effets : l'on reviendra après midi. Une course d'autant plus périlleuse que l'original est distrait. Les trottoirs sont divisés en deux, et il vaut mieux ne pas quitter le côté piétons, car dans la zone réservée aux cyclistes, on se croirait au vel-d'hiv d'avant la rafle. Il y a quelque chose qui tracasse l'original, mis à part sa vessie et ses calendriers :

– Un commissaire et un cercueil avec nous, jusqu'à Dunkerque. Le cercueil pouvait être rapatrié autrement, le commissaire n'a interrogé personne. Je trouve ça bizarre... C'est lui qui est mort, pas elle.

L'emploi des pronoms personnels n'est pas irréprochable, mais on comprend l'idée.

Alberta Fiselou ne regrette pas de les avoir suivis et de s'être rapprochée, mais cela fait une bien longue trotte.

L'on aura avant d'aller déjeuner vu au bord de l'eau une bibliothèque, un opéra et le voilier d'une reine, auxquels on a fait un sort.

L'original a raison, pense Emmeline Croin. Mais cela ne change rien au fait que c'est le journaliste qui a foncé sur sa femme, et qu'elle a eu raison de lui laisser le passage.

Le soir, on se croirait à la troisième mi-temps d'un match, sauf que là, il n'y a pas de débordements. Mais l'on ne se prive pas de donner son avis sur les prestations des uns et des autres pendant les exercices, et de lancer les plaisanteries d'usage comme des rustres qui ont beaucoup couru. Ce qui n'a pas manqué de surprendre les chronomètres successifs, les meilleurs scores ont été obtenus par une dame un peu flageolante qui ne pouvait se déplacer qu'en s'aidant d'une canne, et sa compagne de cabine relativement mal voyante. Les anciennes chartistes, improvisées monitrices, furent assez polies pour ne pas faire remarquer que la plupart des participants ne pouvaient s'empêcher de commenter l'action, ni de se retourner pour voir ce que faisaient les autres. Les championnes étaient à ce qu'elles faisaient. Gisèle Pouacre avait une explication qu'elle donna aux Mentonnais qui ne comprenaient pas. Elle avait eu des enfants et plusieurs tortues quand elle n'était elle-même qu'une jeunesse, et que les tortues Hermann n'étaient pas aussi protégées que maintenant. Quittez des yeux un instant le bambin qui marche péniblement à quatre pattes, il aura fait le tour du quartier. Même chose pour les tortues qui, elles, savent beaucoup mieux se fondre dans le paysage, et ne reviennent quasiment jamais. Il faudrait doter les parents et les possesseurs de tortue des yeux d'Argos qui n'avait lui, qu'une vache à surveiller, et elle était attachée à un olivier ; on ne sait pas ce qu'il aurait pu faire avec un enfant ou une tortue.

De Copenhague à Göteborg, la distance est encore plus courte que de Tallinn à Saint-Pétersbourg, ou de Saint-Pétersbourg à Helsinki. Au Kattegatt, c'est carrément du cabotage. On laisse le Jutland carrément à gauche, on caresse les côtes de la Suède. L'heure tardive dispense la maison d'égrener par haut-parleur les localités visibles, mais l'on se sent en général assez courageux pour guetter le passage à gauche du château d'Helsingør. Il y a bien le château de Kronborg, que l'on voit, et celui de Marienlyst construit au seizième siècle, et que l'on ne voit pas ; l'on est loin du compte. Le fameux prince Amled aurait régné, à ce qu'on dit (qui on ? l'auteur des *Gesta Danorum*) à l'époque des longs tumulus et des vases à entonnoirs – on connaissait déjà les mégalithes – soit au milieu du quatrième millénaire avant notre ère. S'il y avait alors quelque chose de pourri dans le royaume du Danemark, les choses ont eu depuis le temps de s'arranger. C'est ce qu'explique froidement Armand Languisse aux Mentonnais, et à la compagne de l'original ; l'original ayant décrété d'emblée que toute ressemblance entre ce que l'on raconte et la réalité ne saurait être qu'une coïncidence. Quand l'on songe qu'un président récent y est allé de son coup de pioche sur le mur de Berlin alors qu'il se trouvait ailleurs... Tout ce qu'affirment les livres d'Histoire est fondé sur des

racontars. On le sait pour les premiers livres de Tite-Live et pour Hérodote, on se fait des illusions pour d'autres. N'écoutant que de sa plus mauvaise oreille, il trouve dans les propos de l'honorable linguiste une confirmation de tout ce qu'il avait toujours pensé. Un dramaturge, surtout soucieux d'effets saisissants et de considérations qui vont plus loin qu'il ne l'imagine, est, somme toute, aussi sérieux qu'un grave chroniqueur.

L'on s'éparpille à Göteborg (journée entière, déjeuner inclus) : pour *La Grande Bleue*, le Centre Maritime, le Musée municipal de Göteborg avec son bateau viking et un musée du design et des arts appliqués.

Vers onze heures, heure locale, le cercueil d'Alain Gerbille est introduit à bord avec l'épouse du défunt, et deux manières de croque-morts qui ne redescendent pas. Armand Languisse, se trouve à ce moment-là juché sur la Tour du Marin à côté du Musée de la Marine, dont ceux qui ont compulsé le guide, avant de suivre les explications de celui qui leur a été attribué, guettent un navire marchand de la Compagnie des Indes, et la collection de figures de proue.

Même restaurant pour tout le monde. Le *gravad lax* accompagné d'aquavit pour ceux qui aiment, du saumon mariné sur de fines tartines de pain de seigle, et des *köttbular*, d'incontournables boulettes de viande d'après les guides de papier. Le gâteau scanien aux pommes, rien que de la chapelure et des pommes. On n'a pas proposé à Josiane Gerbille de prendre l'excursion en marche.

Sur la *Marie-Josèphe*, Niels Holgerstrand a entrepris une des *Libellules*.

– Je ne voudrais pas chagriner, voilà, je partage votre souci, eh bien, il y a votre camarade qui s'est suicidée, un de vos passagers qui tombe à terre, ce n'est pas pour vous déranger, mais je voudrais être sûr qu'il n'y a rien de spécial.

– Je ne vois pas, deux malheurs sans aucun rapport l'un avec l'autre.

– Je comprends. Ça a dû intéresser ces quatre dames...

Il attend un moment. Elle ne bronche pas. Et surtout elle ne lui demande pas de quelles dames il veut parler. Il continue :

– Elles voient des choses que nous-mêmes ne voyons pas. Elles ont dû vous expliquer...

La *Libellule* hésite. Mais le policier ne la regarde même plus, il reste là simplement. Un petit reste de rancœur, elle se lance :

– Elles expliquent très bien.

Elle attend une suite, dont on ne peut pas dire qu'elle vienne. Le commissaire lève autant qu'il peut la tête avant de s'incliner en souriant :

– Tout est donc rentré dans l'ordre.

Elle renonce à le retenir.

Nouvel exercice après le thé. Alberta Fiselou et Sophie Bernard accompagnent Niels Holgerstrand chez le commandant. Le commandant

a un petit sourire en évoquant la position du *Prince Albert*. Puis il regarde furtivement ces dames, un peu gêné. Peu de chances qu'elles fassent les mêmes rapprochements. Elles le mettent à l'aise :

- Le prince Albert était très collet monté, dit Sophie Bernard.
- Et la reine aimait ça, ajoute Alberta Fiselou.
- C'est quand même moins confortable qu'une cravate de notaire.

Le commandant s'étouffe presque. Le commissaire se promet d'interroger les dames sur ces sous-entendus.

Ces dames décident de ne pas attendre qu'on soit passé au large des fjords et des chenaux à l'ouest d'Uddevalla.

Une demi-journée suffit pour visiter le centre d'Oslo. Tous les groupes ont droit au musée de la Marine Norvégienne, on appareillera à quinze heures pour mieux apprécier le fjord d'Oslo, une excursion offerte par la maison, et ceux qui veulent casser la croûte sur place sont priés de se présenter une heure avant. Certains n'ont pu s'empêcher de déguster une petite assiette d'anguille fumée sur le pouce, ou de se remplir de mousse à la dernière brasserie qui fabrique elle-même sa bière.

Le fjord liquidé, on s'engage franchement dans le Skagerrak.

Plus d'exercice jusqu'à demain, a décidé Niels Holgerstrand, mais une simulation plus sérieuse à une heure indéterminée entre midi et quatorze heures. Il faudra bouger lorsque les hauts parleurs passeront la *Marche Radetzky*.

– Une idée de Magdalena Bachlöff, dit le commissaire à ces dames, dans le fjord, à partir de cet instant, c'est elle qui prend les choses en mains. Elle a dû penser qu'un peu de musique dans des salles vides, cela ferait plaisir à nos pirates.

Chapitre X et dernier

TANT QU'ON Y EST

— **L**E COMMISSAIRE Niels Holgerstrand, dit Emmeline Croin à Josiane Gerbille, a commis une petite indiscretion. Il a déniché dans ton ordinateur, que je te rends, un texte qu'il a apprécié à sa juste valeur, car c'est un être délicat. Il a eu la gentillesse d'aller à l'imprimante du *Journal de Bord* tirer un exemplaire de ton journal à toi, que nous avons lu. Comme je ne crois pas pas que tu comptes le faire publier, je me permets de t'en dire tout de suite tout le bien que j'en pense, et le plaisir que j'ai pris à le savourer. C'est à la fois sec et d'une élégance onctueuse, comme celle d'un chat qui cherche à quel rideau il pourra faire ses griffes. Le seul défaut, qui n'est pas littéraire, c'est qu'un enquêteur malintentionné pourrait y discerner

comme l'ombre d'un mobile. Visiblement, le commissaire ne désirait pas approfondir cet aspect de la question.

Petits ricochets. Josiane Gerbille connaît bien Emmeline Croin. Et elle a pu se faire une idée précise de ses façons, du temps où elle préparait son concours. Elle a fait une fâcheuse rencontre, et en a passé d'autres.

– Je te rassure tout de suite, poursuit gentiment son ancien mentor, je ne désire pas moi-même en faire état. C'est pourquoi je te remets cet exemplaire. Si j'étais toi, j'effacerais ce document. Sophie Bernard a failli le faire. Je lui ai dit qu'il était préférable de te laisser le choix. Je ne te demande aucune explication, les seules auxquelles j'accorde une quelconque importance, ce sont celles que je donne lorsque je l'estime nécessaire, il n'y a rien de plus ennuyeux que les justifications et les protestations, mais cela pourra faire à l'occasion un bon sujet de conversation.

Sigurd Binse a ses informateurs. Rien ne lui parvient plus de la *Marie-Josèphe*, mais il a deux chalutiers qui suivent les déplacements du paquebot, pendant que d'autres suivent les siens. Malgré la présence de plateformes pétrolières, on se croirait au temps où la pêche était bonne, quand notre planète n'était encombrée que de trois milliards de bipèdes, et ne connaissait pas le bonheur de voir ses mers draguées par des nuées de filets dérivants. C'est gratuit, les amateurs sont plus nombreux qu'à la porte des BMC. Pire que l'abattage infligé aux mauvais esprits. Il faut dire que malgré les plaintes de certains clients, perdus dans la baille, dommage collatéral, elles sont plutôt complaisantes, les mers. Bien stylées, comme toutes nos ressources naturelles.

Le plan, c'est de mettre à l'eau deux dinghies, sept à huit minutes pour arriver sur les lieux. L'utilisateur n'est pas censé scruter l'horizon avec des jumelles, comme le font Magdalena Bachlöf sur la plateforme au-dessus du poste de navigation, et le commandant à l'intérieur. L'une est censée veiller à ce que rien ne survienne du côté droit, l'autre regarde à gauche. L'un des électrons libres garde un œil devant, l'autre contemple le sillage. Olaf Moche et Vilhem Ekeman surveillent les coursives du quatrième pont, Gustav Almberg, et Hjalmar Berglund, celles du troisième. À la première anomalie, on leur dira où se poster. Les autres bougeront en conséquence. Magdalena Bachlöf sue dans une tenue blanche, faite pour qu'on ne puisse pas la repérer sur la plateforme. Elle bougera au dernier moment. Les autres sont habitués. Ils savent ce qu'ils ont à faire. Si tout se passe comme voulu, on ne la verra qu'à la fin. Elle sera là sinon pour créer le surnombre.

Armes légères, une étonnante variante du vénérable P38, qui pèse, elle, moins d'une livre, et tire des cartouches de 9 x 19, à ceci près qu'il y en a dix dans les chargeurs, et que le canon s'inspire de ceux que l'on utilise dans les compétitions. Ces bijoux sont uniques et pas numérotés. La marque ne figure pas sur la crosse pour la bonne raison que c'est un

cadeau d'un armurier à qui Olaf Moche a rendu un service un peu sale. Comme pour les eaux-fortes, tirage limité, on détruit la plaque après. L'équipe s'est entraînée avec. Dans des arrières salles confidentielles. Comme les canons ont un silencieux incorporé, on ne dérange pas les gens qui dorment.

Au buffet, l'on mange de bon appétit, et la plupart des affamés ont vidés leurs assiettes quand retentissent les premières mesures de la *Marche Radetzky*. Au-dessous de Magdalena, coulent deux longs fleuves tranquilles. Quand les assaillants prennent pied sur le troisième et le quatrième pont, Verner Olof et Jonas von Brem sont prêts à écouter toutes les suggestions, et surtout à les prendre de revers s'ils pénètrent dans la salle. Les commandos n'ont pas intérêt à s'engager dans les coursives au bout desquels les quatre autres sont prêts à les aligner avant qu'ils fassent mine d'ouvrir une cabine.

Sigurd Binse sent qu'il se passe quelque chose de pas net. On se replie ! gueule-t-il à l'intention des deux qui l'ont suivi, et des deux autres qui attendent ses instructions.

Magdalena est un peu déçue de voir repartir les dinghies. Ça lui laisse comme un petit goût d'inachevé. Il aurait été si facile de s'offrir une petite séance de tir pendant qu'ils descendaient. Mais il y en avait quatre qui n'auraient pas pu participer à la rigolade. Deux grenades sur les dinghies, puis on tire sur les crétins qui pataugent. et c'est encore plus facile s'il y en a un qui essaie de remonter. Le risque, c'est qu'un irascible aigri se mette à tirer sur les hublots. Les voyageurs ne sont pas comme des civils que l'on peut bombarder à loisir, quand ils ne servent pas de défouloir à troupiers. Le touriste, c'est sacré, sauf chez les barbaresques, où les mécontents ne songent qu'à contrarier les infidèles et les autorités locales. Le voyageur d'une croisière a payé, l'on est là pour aplanir toutes les difficultés qui se présentent. En l'occurrence, les responsables de la *Marie-Josèphe* se sont montrés exemplaires, mais ce n'est pas leur faute. L'autre doit se retourner dans son cercueil. Ce soufflé raté, ça aurait fait la une. D'autant plus qu'il y a des incorrigibles qui ont mitraillé la déroute des intrus à travers les hublots.

La *Marche Radetzki* s'arrête. Le signal que l'on peut reprendre le repas là où on l'avait laissé.

Valentin George fait une apparition.

– Vous avez été parfaits, absolument parfaits ! Vous ne pourrez pas dire que l'on s'ennuie à bord de la *Marie-Josèphe* ! Comme quoi, les simulations ont du bon. Vous pouvez affronter dès à présent l'Océan Indien et la Mer de Chine ! Et je vous le dis, je vous l'affirme, et je le confirme : si les jeunes, ça sait tout, et ça ne veut rien comprendre, même les vieux qui ont oublié, ça comprend au quart de poil, et ça ne perd pas son temps à poser des questions oiseuses.

Il est vrai qu'après un suicide et une mort accidentelle, on est prêt à accepter tout ce qui détend l'atmosphère. Le bateleur continue :

– Vous avez été grands, nous allons nous montrer raisonnables... Vous avez droit au champagne des grands jours, en scène, les gars !

La *Marche Radetzky* reprend, et une petite armée de serveurs et de serveuses arrivent au pas avec une bouteille de vin de champagne. Alberta Fiselou lance d'une voix claire et forte :

– N'auriez-vous pas plutôt une bouteille de blanquette ?

Tout le monde rit, et le chef de cuisine ne comprend pas. Les vrais connaisseurs savent qu'il y en a qui ne sont pas dégueulasses. La compagne de l'original pourrait ajouter que les vignerons de la Champagne n'ont fait qu'adopter une technique mise au point par les moines de Saint-Hilaire.

Sigurd Binse arrête ses hommes qui s'apprêtent à enfiler leurs tenues de nageurs.

– On reste à bord. J'ai voulu faire une expérience, démontrer que la sécurité n'est pas assurée sur les navires de croisière, l'on vient de me prouver que si. J'en suis pour mes frais. Jetez vos équipements à la mer, ainsi que tous les chargeurs. Assurez-vous qu'il ne reste aucune balle engagée dans les canons. Aucun coup de feu n'a été tiré. Pas question de plonger. L'on nous attendait. Il est possible que nous n'ayons pas cessé d'être surveillés. L'histoire est un peu grosse, mais toute à l'honneur de la *Marie-Josèphe*. Et je ne vois pas la raison pour laquelle nous pourrions faire de la prison. Le seul inconvénient, c'est que nous aurons attiré l'attention.

C'est le moins que l'on puisse dire : Niels Holgerstrand se promet bien de réunir toutes les informations sur l'équipage du *Prince Albert*, quand il descendra à terre.

Il eût été dommage qu'on arrêtât Sigurd Binse tout de suite. Il organisait déjà une opération éclair contre des pillards soudanais qui importunaient des villageois.

Sophie Bernard affine sa théorie sur ces interventions qui ne doivent pas durer plus d'une demi-heure devant le commissaire et Magdalena Bachlöf. Comme il y a aussi ses hommes et les trois autres, il ne manque plus que les frères Marx. La conversation se fait dans un allemand plus ou moins canonique, que Gisèle Pouacre domine mieux que ses trois amies : elle s'est beaucoup penchée sur les règles à respecter dans les foires de Champagne au treizième siècle. Les autres anciennes chartistes ne sont pas trop maladroites. Sophie Bernard préférerait l'anglais, mais à l'inverse de ce qui se passe ailleurs, ce n'est pas la langue dans laquelle on se sent le plus à l'aise.

Magdalena Bachlöf croit avoir sa petite idée. On lui avait demandé de dégager quelques chercheurs suédois interceptés par des fondus qui ignoraient que la Suède n'a jamais composé avec les régimes locaux, pour

la bonne raison qu'elle ne possède aucun intérêt en Afrique. Il est normal que l'on se saisisse de quelque bonne âme qui se dévoue pour les populations locales, tandis que son gouvernement fait tout pour garantir la sécurité du tyran le mieux vu. Mais s'en prendre à des médecins qui s'efforcent de mettre au point un médicament permettant de réduire une pandémie dont l'Afrique entière essuie les effets, c'est pour le moins discourtois. Agnès Karlsson avait susurré en petit comité qu'on n'avait qu'à envoyer Magdalena Bachlöf. Celle-ci avait croisé un groupe furtif avant de trouver les otages prostrés au milieu d'un charnier. Le groupe furtif n'assurait pas le service après libération. Il avait fallu passer quelques coups de téléphone, avant de s'éclipser à l'arrivée des vrais secours. Ces gens-là s'y entendaient. Aucun geste inutile. Pas étonnant qu'ils aient réussi à liquider un petit état-major de la Camorra, quatre satrapes et un certain nombre de profiteurs. Dommage qu'ils éprouvent une telle antipathie pour les anciens... C'était un bon exercice de suivre la trace des furtifs. Jonas von Brem est un formidable pisteur. On était ainsi arrivé à identifier le chef, un certain Sigurd Binse. Et l'on avait préféré laisser courir. Il n'y avait pas grand-chose, pour ce qui est de la *Marie-Josèphe*, à reprocher à cette équipe. Ce n'était plus vraiment leur affaire.

– C'est à voir, dit le commissaire. Leur chef ne m'est pas sympathique, dans la mesure où il estime qu'une certaine partie de la population ne mérite pas de vivre, et je compte bien profiter de mes vieux ans. Il y a des cas où il a rendu de notables services. L'on pourrait se contenter de canaliser son enthousiasme.

– Affaires d'État, dit Gisèle Pouacre.

– Il y a peut-être un moyen de le calmer, dit Emmeline Croin. Donnez-nous une semaine...

L'assistance demande une explication.

– Qu'un rédacteur avisé envoie son meilleur journaliste faire un reportage sur une croisière sans grand intérêt, cela ne manque pas de m'intriguer.

– Il aurait des contacts ? demande Niels Holgerstrand qui décidément ressemble de plus en plus au neveu d'Alberta. Je me suis toujours dit qu'Alain Gerbille avait de bien heureux pressentiments. Il doit disposer d'antennes un peu partout, son rédacteur en chef... J'ai vu comment il se comportait, le chef de ce petit commando. Dès qu'il sent un danger, il décroche... Je ne crois pas qu'on puisse discuter avec lui. C'est un fou, et l'on ne discute pas avec les fous. Si l'on pouvait savoir à quel moment il envisagerait de se lancer dans une action, disons, inopportune, on s'arrangerait pour qu'il voie le danger. C'est la technique que l'on emploie avec les souris de laboratoire lorsqu'on veut tester leur intelligence. On le laisserait tranquille, quand il réglerait un problème que l'on ne peut régler autrement.

– Et qui déciderait qu'il fait œuvre utile ? rétorque Gisèle Pouacre.

– Mais nous, chère Madame, nous. Nous n'avons pas été élus, ni nommés, mais si vous saviez le nombre de choses qui sont décidées par des gens qui n'ont pas été élus, ni nommés...

– Une sorte de société secrète...

– Il vaut mieux qu'elle le reste. Vous venez d'en constater les avantages.

Valentin George n'a aucune peine à expliquer ce qui s'est passé aux passagers qui lui posent des questions gênantes. Ce n'était qu'une simulation plus poussée que les autres. Les armes n'étaient pas chargées. Mais l'on sait à présent quoi faire quand des embarcations rapides surgissent de nulle part. S'il y avait eu des coups de feu et aucune victime, l'on aurait assuré que les balles étaient chargées à blanc. S'il y en avait eu, il aurait rappelé le score d'un parachutiste maladroit à Carcassonne qui ne croyait pas aussi bien faire.

Une fois arrivé, l'on dépose dignement le cercueil dans un corbillard massif, sous les yeux des enfants du défunt, et d'une haie de journalistes du *Centre-Ouest Républicain*. Josiane dit fermement qu'elle n'est pas en état de parler. On ne lui avait jamais connu une telle fermeté. Magdalena Bachlöf reste dans le bateau avec son équipe. Ceux qui doivent prendre un autobus le prennent. Ces dames suivent le cortège avec Niels Holgerstrand qui a reçu de Per Bolder l'autorisation de ne pas revenir tout de suite. Il a une dernière petite affaire à régler.

Deux petites affaires. Les obsèques ont lieu le lendemain ; en attendant on loge chez Emmeline Croin.

Vibrant discours du directeur du *Centre-Ouest Républicain*, avec un rappel quasiment exhaustif de tous les reportages qu'on lui doit. Un être irremplaçable. Une plume...

Il gaffe en passant :

– Les portes du journal vous restent à jamais ouvertes, Madame Gerbille, et si vous vouliez bien nous apporter de temps en temps votre collaboration, nous en serions heureux, les grands hommes finissent par déteindre sur leur entourage.

– Je ne saurais vous exprimer l'émotion que produit sur moi votre proposition. Après avoir connu un homme tel que lui, qui n'éprouverait le désir de marcher sur ses traces ?

Niels Holgerstrand se retient d'applaudir.

Défilé de compatissants aux douleurs d'autrui. Au moment de s'égailler, Emmeline Croin prend Josiane à part.

– Tu as bien fait de ne pas nous convier au festin de rigueur. C'est bien pour te faire plaisir que je suis venue. Je ne fréquente guère les cimetières, j'irai voir mes morts en temps voulu. Je tiens cependant à t'exprimer toute mon admiration. J'ai été surprise de te voir prendre la parole après notre excursion à Lübeck, je ne t'ai jamais vue prendre dans le monde en présence de ton époux. J'ai souvent eu l'impression que tu cherchais, à le pousser à bout, comme si tu voulais l'aider à... prendre son

élan. Ce n'est qu'une image. Tout se passe, au musée Vasa, dans une pénombre engageante. Le timing, comme on dit, était parfait. Il fallait conduire le sujet au bon endroit à point nommé. Je ne te crois pas, à toi toute seule, capable de le faire basculer dans le vide. Mais à deux... Un petit déhanché, à peine un geste imperceptible de la main... au bon moment, juste après s'être écarté. Sous certains angles, au pire, vous auriez l'air d'essayer de le rattraper. Je suis vraiment heureuse que nous ayons pu apporter de l'eau à ton moulin en l'exaspérant à chaque occasion qui se présentait. Inutile de nous remercier... Nous ne l'aurions pas fait si tu nous avais prévenues...

– Et toutes mes félicitations, ajoute le commissaire, sur nos vidéos l'on ne voit rien, il suffisait d'une bonne impulsion. Je n'ai jamais vu de défense aussi légitime. Si l'on pouvait se débarrasser ainsi de tous les maris déplaisants...

– Il n'y a aucune raison de t'inquiéter, ma petite. Le commissaire est un galant homme qui préférerait n'avoir à arrêter que des méchants. Et nous-mêmes... Nous ne sommes que quatre excentriques qui ne s'intéressent qu'aux innocents persécutés. Pourquoi irions-nous gâcher la vie d'une pauvre femme qui a trouvé un moyen élégant de se défaire d'un mauvais mari ? Regarde... Armand Languisse semble assez bien s'entendre avec tes enfants, apparemment, il a su trouver les mots. Ne les fais pas attendre... Juste un mot : pourrais-tu nous accompagner demain au bureau de votre fameux Gul ? Il ne peut pas refuser de te recevoir. Il faut absolument que tu saches tout ce que tu lui dois.

Les quatre dames et le commissaire la plantent là, un rien perplexe. Elle s'en va, d'un pas un peu hésitant, rejoindre Armand Languisse et ses enfants par la même occasion.

On a du mal à échapper, le lendemain, aux collègues d'Alain Gerbille qui ne tiennent pas seulement à dire combien cette perte leur est sensible ; ils veulent avoir des détails supplémentaires sur l'accident – après tout, Josiane se trouvait sur les lieux – et accessoirement certains exercices dont ils ont eu vent. Il est difficile de croire que l'on essayait de détendre ainsi une atmosphère pour le moins tendue. Josiane Gerbille, ces dames, et l'inspecteur suédois veulent voir le patron qui les attend dans son bureau.

Et s'il ne s'est pas joint au groupe jovial, c'est qu'il a compris qu'on évoquerait des sujets peut-être gênants.

Il essaie de gagner du temps en soulignant la délicatesse des autorités suédoises qui n'ont pas cru utile d'immobiliser un navire pour faire ce qu'elles avaient à faire.

– Du moment que votre collaborateur faisait partie du voyage, dit l'inspecteur, il était naturel qu'il se trouvât à l'intérieur du Vasamuseet où les rambardes sont en principe assez hautes pour que l'on n'ait pas à déplorer de tels accidents. Il était normal que nous nous en inquiétions.

Ce qui m'intrigue, c'est sa présence sur ce navire. *Qu'allait-il faire dans cette galère ?* pour citer l'un de vos auteurs. L'on comprend que de braves retraités veuillent voir les fontaines de Peterhof, le marché d'Helsinki, et notre *Vasa*, mais un reporter qui parcourt le monde autrement qu'en voyage organisé... L'on me dit qu'un voyage organisé par une compagnie qui a eu quelques malheurs présente un certain intérêt. Sous le regard d'un vrai journaliste, le croisiériste de base peut être considéré comme un bon sujet. Sans doute : mais une opération menée par des pirates même pas somaliens contre un paquebot dans une mer en principe à l'abri de telles agressions, ça c'est un vrai sujet, et même un bon sujet. Et vous auriez eu quelqu'un sur les lieux. Madame Emmeline Croin m'a confié que selon elle, il ne s'agissait pas d'une simple coïncidence. Je ne puis m'empêcher de penser que vous aviez au moins un informateur dans le groupe qui est monté sans qu'on l'y invite au bord de la Marie-Josèphe. Je comprends qu'un journaliste qui se respecte protège ses sources quoi qu'il lui en coûte. Au moins est-il tenu d'informer le public des dangers qui le menacent. Et surtout ses collaborateurs. Si Alain Gerbille avait été au courant, il n'aurait pas emmené son épouse. Peut-être même eût-il engagé quelques personnes compétentes pour faire face à une telle éventualité.

Le Gul ouvre la bouche pour protester...

– Remarquez que je ne vous pose aucune question. Profitez-en. Si j'avais fait part de mes doutes à mes collègues d'ici, ce n'est pas à moi que vous auriez affaire. Je trouve cependant que madame Gerbille doit savoir pourquoi elle a participé à cette croisière. Ce ne sont pas des bandits qui ont fait basculer son mari dans le vide, je vous l'accorde. Je ne crois pas, d'ailleurs, que leur vie aurait été menacée. La plupart des passagers avaient plus de soixante-cinq ans. Si vous voulez bien, Madame Bernard...

– Après s'en être pris aux vieillards sédentaires parqués dans des maisons de retraite, nous pouvions penser que le groupe qui s'est mis en tête d'exterminer ceux des pays qui en ont trop serait tenté de s'attaquer à ceux qui encombrant les navires de croisière. Pourquoi celui-là plus qu'un autre ? Pourquoi pas ? En revanche, comment se fait-il que vous ayez été au courant ? Il y a eu d'autres opérations d'un tout autre genre contre des dictateurs, des parrains d'organisations criminelles assez connues, d'autres, plus modestes, des financiers, des pillards, des preneurs d'otage, et toute sorte d'insupportables gredins... Le mode opératoire nous fait penser qu'il s'agit d'un même groupe, la présence de vos collaborateurs, apparemment pas toujours avertis, aux endroits où il se manifeste, que vous avez un ou des informateurs dans ce groupe.

– Mon supérieur a eu le temps de se pencher sur votre glorieux passé, dit l'inspecteur. Vous avez eu l'occasion de vous faire beaucoup de relations, et ce n'est pas que dans ce groupe que vous avez des

informateurs, ce qui explique votre réussite. Le *Centre Ouest Républicain* est un titre connu et respecté. Nous serions fâché que quoi que ce soit vienne entacher sa réputation...

– Venons-en au fait, dit sèchement le Gul.

– Concernant Sigurd Binse... commence l'inspecteur,
L'on jouit de la surprise du Gul.

– Nous ne vous demandons pas de nous donner le nom de votre informateur, qui doit prendre plus de plaisir à voir la planète purgée de quelques monstres qu'à décider avec d'autres quelle sera la prochaine maison de retraite à perdre ses clients. Nous voulons juste être informés en même temps que vous. Si d'autres anciens devaient être massacrés de la sorte, nous serions en droit de liquider tous ses membres, ainsi que votre informateur. Ce qui serait dommage pour lui et pour nous : si l'on arrivait à réduire encore le nombre des monstres en activité... Vous comprenez que la moindre réticence de votre part nous décevrait. Avant de sévir, nous nous ferions un devoir d'informer Sigurd Binse de la façon dont vous obtenez certains de vos renseignements. Il sera peut-être moins traitable que nous le sommes. Et s'il montrait quelque indulgence devant vos procédés, vous avez pu vous rendre compte que nous disposons d'une équipe aussi efficace que les siennes. Nous ne vous demandons qu'une chose. Votre informateur semble assez bien placé pour que nous désirions profiter de ses lumières.

– Et pour les pauvres vieux qui ont déjà été massacrés ? grince le Gul.

– Vous avez un certain aplomb. Ils font partie de notre passé. C'est un inconvénient de notre métier : nous arrivons parfois à savoir ce qui s'est passé, nous ne parvenons que rarement à éviter le pire. Grâce à vous, il y aura des exceptions.

– En somme, je deviens pour vous un simple indicateur...

– Vous en avez vous-même, dit Niels Holgerstrand. Vous les appelez des sources.

Il reste à se dégager de la foule des journalistes en sortant.

– Nous n'avons pas perdu notre temps, dit en sortant Alberta Fiselou à Josiane Gerbille, nous avons compris ce qui s'est passé dans le musée du Vasa, et nous avons évité un carnage. Je vous souhaite beaucoup de bonheur...

– Armand Languisse n'a besoin que de quelques encouragements... lui glisse Gisèle Pouacre.

– Allez en paix, ma fille, dit Emmeline Croin.
Ce qu'elle fait.



